Anton Pavlovitch Tchekhov

L'HOMME À L'ÉTUI

1883 – 1902
Paris, Plon, 1929, traduction de Denis Roche

Table des matières

A propos de cette édition électronique du groupe « Ebooks libres et gratuits »

L’HOMME À L’ÉTUI

Dans la grange de l’ancien du village[1] de Mironôssitskoé, tout au bout du pays, deux chasseurs attardés s’installèrent pour la nuit. C’était le vétérinaire Ivane Ivânytch et le professeur de lycée, Boûrkine.

Ivane Ivânytch avait un nom de famille assez étrange : Tchîmcha-Guimalâïski, mais, comme ce double nom ne lui allait guère[2], on l’appelait simplement dans tout le district par son prénom et son patronyme.

Ivane Ivânytch demeurait dans un haras, près de la ville, et était venu à la chasse pour prendre l’air. Le professeur passait tous les étés chez le comte P… et se trouvait dans le pays comme chez lui.

Les chasseurs ne dormaient pas ; Ivane Ivânytch, grand vieillard maigre, à longues moustaches, fumait sa pipe près de la porte de la grange, éclairé par la lune, et Boûrkine, étendu en dedans, sur le foin, était invisible dans l’ombre.

Les deux hommes avaient raconté diverses histoires. Entre autres, ils avaient dit que la femme de l’Ancien, Mâvra, personne vigoureuse et pas sotte, n’était jamais sortie de son village natal et n’avait jamais vu ni la ville, ni le chemin de fer. Ces dix dernières années, elle restait tout le jour assise sur le four et ne sortait de sa maison que la nuit.

– Qu’y a-t-il là d’étonnant ? demanda Boûrkine. Il est beaucoup de gens, solitaires par nature, qui, comme l’écrevisse, aux goûts érémitiques, ou l’escargot, tâchent de se cacher dans leur carapace… Sans aller plus loin, il y a environ deux mois mourut dans notre ville un certain Bièlikov, mon collègue, professeur de grec. Vous avez certainement entendu parler de lui. Il était remarquable en ce qu’il ne sortait jamais, même quand il faisait très beau temps, qu’avec son parapluie, ses caoutchoucs et un pardessus ouaté.

Son parapluie avait un fourreau, sa montre, un étui de peau grise, et son canif, quand il le tirait pour tailler son crayon, était aussi dans un étui. Il semblait que son visage lui-même fût dans un étui, parce qu’il le cachait sans cesse dans son col relevé.

Il portait des lunettes fumées, un gilet de laine, mettait du coton dans ses oreilles, et, quand il prenait une voiture, il faisait relever la capote. Bref, on remarquait en cet homme le désir irrésistible et constant de s’envelopper

d'une carapace, de se faire pour ainsi dire un étui qui l'isolât et le protégeât des influences extérieures.

La réalité l'effrayait, l'irritait, le tenait en perpétuel émoi. Et c'est peut-être pour justifier son effroi, son dégoût du réel qu'il vantait constamment le passé et l'inexistant. Les langues anciennes, qu'il enseignait, étaient en somme pour lui comme ses caoutchoucs et son parapluie grâce à quoi il s'abritait de la vie réelle.

– Ah ! disait-il d'une voix douce, combien sonore et belle est la langue grecque !

Et, à l'appui de ce qu'il disait, fermant l'œil et levant le doigt, il prononçait : *Anthropos !*

Sa pensée, Bièlikov tâchait de l'abriter, elle aussi, dans un étui. Seuls étaient nets pour lui les circulaires et les articles de journaux où l'on interdisait quelque chose. Quand les circulaires défendaient aux élèves de sortir dans la rue après neuf heures du soir ou que quelque part on s'élevait contre l'amour physique, cela c'était clair, déterminé. « C'est défendu, il suffit ! » Dans la permission ou le congé, il y avait pour lui quelque chose de suspect, de vague et d'incomplet. Lorsqu'on donnait l'autorisation d'ouvrir en ville un cercle dramatique, une salle de lecture, ou une salle de thé, Bièlikov hochait la tête et disait à voix basse :

– Évidemment c'est bien ; tout cela est parfait ; mais pourvu qu'il n'arrive rien !

Les infractions de toute sorte, les écarts, les violations des règles le jetaient dans l'abattement, alors même que cela semblait ne le concerner en rien. Si l'un de ses collègues arrivait en retard à un office religieux ou si le bruit courait de quelques farces de collégiens ; si l'on rencontrait le soir, tard, une surveillante de classes avec un officier, il s'agitait beaucoup et disait toujours : « Pourvu qu'il n'arrive rien ! »

Aux réunions pédagogiques, il nous fatiguait tous par sa circonspection, ses défiances et ses conceptions proprement d'« homme à l'étui ». Si l'on disait que les lycéennes et les lycéens se conduisaient mal, faisaient beaucoup de bruit en classe : « Ah ! pourvu, s'écriait-il, que la direction n'en sache rien ! pourvu qu'il n'arrive rien !… Mais si l'on renvoyait Pétrov, l'élève de seconde, ou Iégôrov, celui de quatrième, comme ce serait bien !… »

Et que croyez-vous ? Avec ses soupirs, ses plaintes, ses lunettes fumées sur son petit visage pâle, – tout juste un petit museau de taupe, – Bièlikov

nous opprimait tous ; nous cédions. On donnait une moins bonne note à Pétrov et à Iégôrov, et, au bout du compte, on les chassait…

Bièlikov avait l'étrange habitude de visiter nos demeures. Il arrivait chez l'un de nous, s'asseyait et se taisait, comme s'il observait quelque chose. Il restait assis ainsi une ou deux heures en silence, et repartait. Il appelait cela « entretenir de bonnes relations avec ses collègues ». Évidemment, venir chez nous, et y rester assis était, pour lui, pénible ; il n'y venait que parce qu'il regardait cela comme un devoir de camaraderie. Nous, ses collègues, nous le craignions. Et le proviseur le craignait aussi. Songez donc : nous étions tous des gens habitués à penser par nous-mêmes, profondément convenables, élevés d'après Tourguénièv et Chtchédrine, et, malgré cela, ce petit bonhomme, qui ne quittait jamais ni ses caoutchoucs, ni son parapluie, tint en haleine, pendant quinze ans, tout le lycée.

Le lycée, ce n'eût été rien : il y tenait toute la ville ! Nos dames n'organisaient pas de spectacles le samedi : elles craignaient qu'il ne l'apprît ; le clergé, devant lui, se gênait pour faire gras et jouer aux cartes. Sous l'influence d'un homme comme Bièlikov, on se mit, en ville, ces dix ou quinze dernières années, à avoir peur de tout. On craignait de parler haut, on craignait d'envoyer des lettres, de faire des connaissances, de lire des livres, d'aider les pauvres, d'apprendre à lire et à écrire…

Ivane Ivânytch, voulant dire quelque chose, toussota, se mit à allumer sa pipe, regarda la lune, puis il prononça, en espaçant les mots :

– Oui, des hommes réfléchis, convenables, lisant Chtchédrine, Tourguénièv, toute sorte de Buckle, et autres ; et ils se soumettaient, enduraient tout !… Voilà ce qui en était…

Bièlikov, poursuivit Boûrkine, habitait dans la même maison que moi, sur le même palier ; nos portes étaient face à face ; nous nous voyions souvent et je connaissais sa vie intime. Chez lui, c'était la même histoire : robe de chambre, calotte, persiennes, verrous, toute une kyrielle de protections, de prohibitions, de restrictions et de : « Ah ! pourvu qu'il n'arrive rien ! »

Le maigre lui faisait mal, et, faire gras, cela ne se pouvait pas ; on n'eût pas manqué de dire que Bièlikov n'observait pas les jeûnes. Alors il mangeait de la persique frite au beurre, nourriture qui, n'était pas maigre, mais que l'on ne pouvait pas dire non plus être du gras. Il n'avait pas de servante, redoutant que l'on ne pensât du mal de lui. Il avait pour cuisinier un bonhomme de soixante ans, ivrogne et à moitié fou, nommé Afanâssy, qui, ayant jadis été ordonnance, savait faire un peu de cuisine. Afanâssy se tenait d'habitude près de la porte, les bras croisés, marmottant toujours la même chose en poussant

un profond soupir :

– Il y en a beaucoup de *ceux-là* aujourd'hui !…

La chambre à coucher de Bièlikov était petite comme une boîte. Son lit avait des rideaux. En se couchant, il remontait le drap sur sa tête ; il avait chaud, il étouffait ; le vent ébranlait les portes fermées, hurlait dans la cheminée ; de la cuisine venaient des soupirs, des soupirs lugubres ; et il tremblait sous sa couverture.

Il avait peur qu'il n'arrivât quelque chose, peur qu'Afanâssy ne l'égorgeât, peur que les voleurs ne vinssent, et, toute la nuit, il avait des rêves agités. Le matin, quand nous nous rendions ensemble au lycée, il était pâle et triste ; on voyait que le lycée grouillant, où il se rendait, lui faisait peur, rebutait tout son être, et qu'il était pénible à un homme solitaire par nature de cheminer avec moi.

– On fait tant de bruit dans nos classes, me disait-il, tâchant de trouver une explication à ce qu'il ressentait de pénible. C'est effrayant !

Or, pouvez-vous vous figurer cela, ce professeur de grec, cet homme dans un étui, fut sur le point de se marier…

Ivane Ivânytch se retourna vivement dans la grange et dit :

– Vous plaisantez ?

– Oui, si étrange que ce soit, répéta Boûrkine, il fut sur le point de se marier. Un nouveau professeur d'histoire et de géographie, un certain Kovalénnko, Mikhâîl Sâvvitch, Petit-Russien, venait d'être nommé chez nous. Il arriva, accompagné de sa sœur, Vârénnka. Il était jeune, grand, brun, avec des mains énormes, et l'on voyait, rien qu'à son visage, qu'il avait une voix de basse. Et, en effet, sa voix semblait sortir d'un tonneau : bou-bou-bou…

Vârénnka n'était plus très jeune : la trentaine. Elle aussi, grande, svelte, des sourcils noirs, des joues rouges. Bref, non pas une demoiselle, mais « de la confiture » ! Et fort éveillée, bruyante, chantant sans cesse des chansons petites-russiennes, riant aux éclats. Pour la moindre chose, son rire sonore éclatait : ha ! ha ! ha !

La première connaissance un peu approfondie avec les Kovalénnko se fit à la fête du proviseur. Au milieu des professeurs sévères, ennuyeux, restant là comme par obligation, nous vîmes tout à coup surgir des vagues une nouvelle Aphrodite. Elle se tient les mains aux hanches, rit, chante, danse… Elle chante

avec sentiment : *Viiout vîtry (Les vents mugissent*[3]*)*, puis une romance, et encore, encore une autre ; elle nous ravit tous, y compris Bièlikov. Il s'assit auprès d'elle et lui dit en souriant avec douceur :

– La langue petite-russienne rappelle par sa douceur et son agréable sonorité le grec ancien.

Flattée, elle se mit à lui raconter avec sentiment et conviction qu'elle possédait au district de Gadiatche une ferme, que sa maman l'habitait, et qu'il y mûrissait des poires, des melons et des aubergines, gros comme ça…

Nous l'écoutions et, tout à coup, une même idée nous vint à tous.

– Il serait bien de les marier, souffla la femme du proviseur.

Nous nous rappelâmes soudain que notre Bièlikov n'était pas marié, et il nous sembla étrange de ne pas nous en être avisés plus tôt, et d'avoir perdu de vue cet important détail de son existence.

Que pensait-il des femmes, et comment considérait-il cette question quotidienne ? Cela, auparavant, ne nous avait pas du tout intéressés. Peut-être n'admettions-nous même pas l'idée qu'un homme portant par tous les temps des caoutchoucs et dormant sous une courtine puisse aimer.

– Il a plus de quarante ans, et elle en a trente… il me semble qu'elle le prendrait, expliqua la femme du proviseur.

Que ne fait-on pas, par ennui, chez nous en province ? Que de choses inutiles, absurdes ! Et cela parce qu'on n'agit pas du tout comme il faut. Voyons ! quel besoin avions-nous de marier ce Bièlikov, que l'on ne pouvait pas même se figurer marié ? La femme du proviseur, celle du censeur, et toutes les dames du lycée se ranimèrent, et même elles embellirent, comme si elles eussent tout à coup trouvé un but à leur existence.

La femme du proviseur loua une loge au théâtre et nous y vîmes Vârénnka, rayonnante, heureuse, maniant un grand éventail, et, à côté d'elle, Bièlikov, petit, recroquevillé, comme si on l'eût tiré de chez lui avec des tenailles. Je donne ensuite une petite soirée, et les dames exigent que j'y invite Vârénnka et Bièlikov. Bref, la machine était lancée. Il se fit que Vârénnka ne répugnait pas à ce mariage. Vivre avec son frère n'était pas très gai pour elle ; ils ne savaient passer leurs jours qu'à discuter et à se disputer. En voici un exemple : Kovalénnko, dans la rue, va, grand et mal bâti, avec sa chemise brodée, une mèche sortant de sa casquette et lui tombant sur le front, tenant dans une main un paquet de livres et, dans l'autre, un gros bâton. Sa sœur le

suit, portant aussi des livres.

– Tu n'as même pas lu ça, Mikhâîl ! dit-elle très haut, avec animation ; je te dis, je te jure que tu ne l'as pas lu du tout !

– Moi, je te dis que je l'ai lu ! crie Mikhâîl, frappant le pavé de son bâton.

– Ah ! mon Dieu, Mînntchik[4] ! Pourquoi te fâches-tu ? Ce n'est qu'une discussion de principes.

– Je te dis que je l'ai lu ! crie Kovalénnko encore plus fort.

Chez eux, dès qu'il y avait un étranger, c'était une mousqueterie. Une pareille vie ennuyait apparemment Vârénnka. Elle voulut son chez soi, et elle dut songer à son âge. Ce n'était plus le moment de choisir ; elle épouserait n'importe qui, même un professeur de grec. Il faut avouer que la plupart de nos jeunes filles épouseraient qui que ce fût uniquement pour se marier. Toujours est-il que Vârénnka marqua à notre Bièlikov une préférence manifeste.

Et Bièlikov ? Il allait chez Kovalénnko comme il venait chez nous. Il arrivait là, s'asseyait et ne disait mot. Il se taisait, et Vârénnka lui chantait *Viiout vîtry,* ou bien le regardait de ses yeux noirs, puis tout à coup éclatait de rire.

Dans les choses de l'amour, et particulièrement dans le mariage, la suggestion joue un grand rôle. Tout le monde, ses collègues et les dames se mirent à convaincre Bièlikov qu'il devait se marier, qu'il n'avait plus que cela à faire dans la vie. Nous le félicitions tous à ce sujet et lui disions d'un air sérieux toute sorte de banalités. Nous lui disions, par exemple, que le mariage est un acte grave. Vârénnka, en outre, n'était pas mal, était intéressante ; elle était fille d'un conseiller d'État et avait une ferme. Et, surtout, c'était la première femme qui lui eût montré de la tendresse, de la bonté…

Il perdit la tête et décida qu'en effet il devait se marier.

– Il aurait fallu alors, dit Ivane Ivânytch, lui enlever ses caoutchoucs et son parapluie.

– Figurez-vous que ce fut impossible. Il mit sur sa table la photographie de Vârénnka et il entrait sans cesse chez moi pour me parler d'elle et de la vie de famille, et me dire que le mariage est un acte sérieux. Il allait souvent chez Kovalénnko, mais ne changeait en rien son genre de vie. Bien au contraire, la résolution de se marier produisit sur lui un fâcheux effet : il maigrit, pâlit et

sembla s'enfouir plus profondément dans son étui.

– Varvâra Sâvvîchna[5] me plaît, me disait-il avec un faible petit sourire confus, et je sais que chacun doit se marier, mais… tout cela est arrivé si vite, voyez-vous !… Il faut réfléchir.

– Réfléchir à quoi ? lui dis-je. Mariez-vous, voilà tout !

– Non, le mariage est un acte sérieux. Il faut d'abord en considérer les obligations prochaines, les responsabilités… pour qu'ensuite il n'arrive rien. Cela me tourmente tellement que je n'en dors plus les nuits. Et, je l'avoue, j'ai peur. Elle et son frère ont de drôles de façons de penser. Ils raisonnent, étrangement ; puis elle a un caractère très vif : l'épouser, et ensuite tomber dans quelque histoire !

Et il remettait toujours sa demande, au grand dépit de la femme du proviseur et de toutes nos dames. Il en pesait toujours les obligations prochaines et les responsabilités ; néanmoins, il se promenait presque chaque jour avec Vârénnka, croyant peut-être que, dans sa situation, c'était chose nécessaire. Et il venait me parler de la vie de famille. Il eût fait, selon toute vraisemblance, sa demande et contracté un de ces mariages inutiles et bêtes comme en contractent chez nous des milliers de gens, par ennui et oisiveté, si, tout d'un coup, n'eût éclaté un « formidable scandale[6] ».

Il faut vous dire que le frère de Vârénnka avait, dès le premier jour, pris en haine Bièlikov et ne pouvait plus le voir.

– Je ne comprends pas, nous disait-il en haussant les épaules, je ne comprends pas comment vous supportez ce mouchard, cette tête répugnante ! Ah ! messieurs, comment pouvez-vous vivre ici ? dans cette atmosphère suffocante, dégoûtante. Êtes-vous vraiment des professeurs, des maîtres ? Vous êtes des coureurs de rangs. Ce n'est pas ici un temple de la science, mais un consistoire, et cela sent l'aigre comme dans la guérite d'un agent. Non, chers collègues, je vais rester encore quelque temps ici, puis je me retirerai dans ma ferme, où je pêcherai les écrevisses et instruirai les Petits-Russiens. Je m'en irai, et vous, restez ici avec votre Judas ! Qu'il crève[7] !

Ou bien il éclatait de rire, riait aux larmes, tantôt d'un rire grave, tantôt d'un rire aigu et glapissant, et me demandait, en ouvrant les bras :

– Qu'a-t-il à venir chez moi ? Que lui faut-il ? Il reste assis à me regarder…

Kovalénnko avait même surnommé Bièlikov en petit-russien :

« Pincemaille ou l'araignée[8]. »

Aussi évitions-nous, on le conçoit, de lui dire que sa sœur allait épouser « Pincemaille l'araignée ». Et, lorsqu'un jour la femme du proviseur lui suggéra qu'il serait à propos de donner sa sœur en mariage à un homme aussi sérieux et aussi grandement estimé de tous que Bièlikov, Kovalénnko fronça les sourcils et grogna :

– Ça ne me regarde pas ; qu'elle épouse même un reptile. Je n'aime pas à me mêler des affaires d'autrui !

Maintenant, écoutez ce qui arriva.

Je ne sais quel plaisant fit une caricature représentant Bièlikov avec ses caoutchoucs, son pantalon relevé, son parapluie ouvert, Vârénnka à son bras, et, au-dessous, la légende : « L'Anthropos amoureux. » La ressemblance était, je vous le dis, surprenante. L'artiste devait y avoir passé plus d'une nuit, car tous les professeurs des lycées de garçons et de filles, ceux du séminaire, tous les fonctionnaires en reçurent chacun un exemplaire. Bièlikov eut aussi le sien.

La caricature produisit sur lui la plus effroyable impression.

Un dimanche, le 1er mai, nous sortions ensemble de la maison, et nous avions convenu, entre professeurs et élèves, de nous rassembler près du lycée et d'aller ensemble dans les bois. Nous sortons ; Bièlikov était vert, plus sombre qu'un nuage.

– Que les gens sont mauvais, méchants ! dit-il, les lèvres tremblantes.

Il me fit même pitié. Soudain, figurez-vous, comme nous cheminions, arrive à bicyclette Kovalénnko, et, derrière lui, sa sœur, également à bicyclette, fatiguée, rouge, gaie, joyeuse.

– Nous prenons les devants, crie-t-elle. Il fait si beau, si beau que c'est à ne pas le croire !

Et tous deux disparurent. De vert, mon Bièlikov devint blanc. Il semblait pétrifié. Il s'arrête et me regarde…

– Permettez, me dit-il, qu'est-ce donc ?… Ai-je la berlue ?… Est-il convenable à des professeurs de lycée et à des femmes d'aller à bicyclette ?

– Qu'y a-t-il là d'inconvenant ? demandai-je. Qu'ils roulent à leur gré.

– Mais est-ce possible !… s'écria-t-il, étonné de mon calme. Que dites-vous là ?

Et il fut si stupéfait qu'il ne voulut pas aller plus loin ; il rentra chez lui.

Le lendemain, tout tremblant, il se frottait sans cesse les mains nerveusement. On voyait à son visage qu'il allait mal. Il quitta sa classe, ce qui ne lui était jamais arrivé. Il ne dîna pas. Sur le soir, il se vêtit chaudement, bien qu'il fît un temps d'été, et se rendit lentement chez Kovalénnko.

Vârénnka était sortie, son frère était seul.

– Asseyez-vous, je vous en prie, dit Kovalénnko, d'un ton froid et fronçant les sourcils.

Son visage était ensommeillé ; il venait de faire la sieste après dîner ; il était de fort mauvaise humeur. Bièlikov, après une dizaine de minutes de silence, commença.

– Je viens vous dire ce que j'ai sur le cœur ; ça me pèse ! Quelque Pasquin m'a dessiné sous un aspect ridicule avec une personne qui nous est proche à tous les deux. Je considère comme un devoir de vous assurer que je n'y suis pour rien !… Je n'ai donné aucun sujet à cette moquerie ; loin de là, je me suis toujours conduit en homme parfaitement convenable !

Kovalénnko resta assis, refrogné et silencieux. Bièlikov attendit un peu et reprit doucement, d'une voix triste :

– Et j'ai aussi quelque chose à vous dire : je suis depuis longtemps professeur, tandis que vous ne faites que débuter, et, comme votre ancien, je crois devoir vous prévenir. Vous allez à bicyclette ; c'est là une distraction tout à fait inconvenante pour un éducateur de la jeunesse.

– Et pourquoi donc ? demanda Kovalénnko d'une voix grave.

– Mais cela demande-t-il donc une explication, Mikhaïl Sâvvitch ! N'est-ce pas compréhensible ? Si le maître monte à bicyclette, que reste-t-il à faire à ses élèves ? Ils n'ont plus qu'à marcher sur la tête. Et du moment que ce n'est pas autorisé par une circulaire, cela ne se peut pas. Hier j'ai été épouvanté. Lorsque j'ai vu votre sœur, je n'en croyais pas mes yeux : une femme ou une demoiselle, c'est horrible !

– En somme, que désirez-vous ?

– Je ne désire qu'une chose : vous prévenir, Mikhâîl Sâvvitch ! Vous êtes jeune, vous avez l'avenir devant vous ; il faut vous conduire très, très prudemment ; et vous prenez trop de libertés ! Oh ! comme vous en prenez ! Vous portez des chemises brodées ; vous circulez continuellement en ville, tenant on ne sait quels livres, et, maintenant, la bicyclette ! Que vous et votre sœur montiez à bicyclette, le proviseur le saura, et cela ira jusqu'au curateur… Qu'y a-t-il là de bon ? Quoi de bon dans tout cela ?

– Que ma sœur et moi allions à bicyclette, cela ne regarde personne ! s'écria Kovalénnko, devenant pourpre. Celui qui se mêlera de mes affaires privées ou de celles de ma famille, je l'enverrai à tous les diables !

Bièlikov pâlit et se leva.

– Si vous le prenez sur ce ton-là, je ne puis continuer, dit-il. Je vous prie de ne jamais parler ainsi des chefs en ma présence. Vous devez vous comporter avec respect envers les autorités.

– Ai-je donc dit quelque chose de mal à leur endroit ? demanda Kovalénnko, le regardant avec colère. Laissez-moi en repos, s'il vous plaît. Je suis un honnête homme et ne veux pas parler avec un monsieur tel que vous ! Je n'aime pas les mouchards.

Bièlikov, s'agitant nerveusement, remit vite son manteau, avec une expression d'effroi. C'était la première fois de sa vie qu'il entendait de pareilles grossièretés.

– Vous pouvez dire ce que vous voudrez, fit-il en sortant sur le palier. Je dois seulement vous prévenir que quelqu'un nous a peut-être entendus, et que, pour que l'on ne déforme pas nos propos et qu'il n'en résulte rien, je suis obligé de transmettre à Monsieur le proviseur un aperçu de notre conversation… dans ses grandes lignes. Je suis contraint de le faire.

– Transmettre ? Va transmettre ça !

Kovalénnko le saisit par l'arrière de son col et le poussa. Bièlikov roula en bas de l'escalier avec un bruit de caoutchoucs. Bien que l'escalier fût long et raide, il dégringola jusqu'en bas sans se faire de mal. Il se releva et se tâta le nez pour voir si ses lunettes étaient intactes.

Mais, juste au moment où il dégringolait, Vârénnka survint avec deux dames. Elles demeurèrent en bas à regarder. Et cela fut pour Bièlikov plus terrible que tout le reste.

Il aurait mieux valu, lui parut-il, se rompre le cou et les deux jambes que d'être ridicule. Maintenant toute la ville allait savoir ! Cela arriverait aux oreilles du proviseur, du curateur… – Ah ! pourvu qu'il n'arrive rien ! – On ferait une nouvelle caricature et il finirait par recevoir l'ordre de donner sa démission…

Quand Bièlikov se releva, Vârénnka le reconnut, et, voyant sa figure drôle, son pardessus froissé, ses caoutchoucs, ne comprenant pas ce qui s'était passé, supposant qu'il était tombé tout seul fortuitement, elle ne se retint pas et partit d'un éclat de rire qui retentit dans toute la maison.

– Ha ! ha ! ha !

Et ce « ha ! ha ! ha ! » roulant, tourbillonnant, décida tout, mariage et vie terrestre de Bièlikov ; il n'entendit plus ce que dit Vârénnka ; il ne vit plus rien. Rentré chez lui, il enleva immédiatement sa photographie de sa table, puis il se coucha… et il ne se releva plus.

Trois jours après, Afanâssy entra chez moi demander s'il ne fallait pas envoyer chercher un médecin parce qu'il arrivait quelque chose à son maître. Je me rendis chez Bièlikov. Couché derrière son rideau, sous sa couverture, il se taisait. Aux questions il ne répondait que oui ou non ; nul autre son. Auprès de son lit, Afanâssy allait et venait, sombre, rembruni, soupirant profondément, sentant la vodka comme un cabaret.

Au bout d'un mois, Bièlikov mourut. Nous allâmes tous à son enterrement : tous, c'est-à-dire les deux lycées et le séminaire.

Dans son cercueil, il avait une expression douce, agréable, même gaie, comme s'il fût content d'avoir été enfin mis dans un étui dont il ne sortirait jamais. Il avait atteint son idéal !

Et, comme en son honneur, le jour de son enterrement, le temps fut gris et pluvieux. Nous avions tous des caoutchoucs et des parapluies. Vârénnka assista, elle aussi, aux obsèques, et, quand on mit le corps en terre, elle pleura quelques larmes. J'ai remarqué que les Petites-Russiennes pleurent ou rient aux éclats : elles n'ont pas l'humeur intermédiaire.

Je confesse qu'enterrer des gens comme Bièlikov est un grand plaisir. En revenant du cimetière nous avions des figures abattues et tristes : personne ne voulait laisser paraître son sentiment de plaisir, – pareil à celui que nous éprouvions jadis, en notre enfance, lorsque nos parents partaient de la maison et que nous courions une ou deux heures au jardin, savourant notre entière

liberté. Ah ! la liberté, la liberté ! Même une allusion, le faible espoir qu'elle puisse exister donne des ailes à l'âme, n'est-ce pas ?

Nous revînmes du cimetière en une bonne disposition d'esprit. Mais il passa à peine une semaine que la vie reprit comme avant, aussi dure, aussi fatigante, aussi absurde : une vie non pas défendue par circulaire, mais pas permise entièrement non plus. Et ce ne fut pas mieux. On avait en effet enterré Bièlikov, mais combien restait-il encore d'hommes dans leur étui ?… Combien y en aura-t-il encore ?

– Oui, c'est précisément cela ! dit Ivane Ivânytch en allumant sa pipe.

– Combien y en aura-t-il encore ? répéta Boûrkine.

Le professeur sortit de la grange. C'était un homme de petite taille, gros, entièrement chauve, avec une barbe noire descendant presque jusqu'à la ceinture. Deux chiens sortirent avec lui.

– Cette lune, quelle lune ! dit-il en regardant le ciel.

Il était déjà minuit. On voyait à droite tout le village. La longue rue se prolongeait sur près de cinq verstes. Tout était plongé dans un calme et profond sommeil. Pas un bruit. On avait même peine à croire que la nature pût être aussi paisible.

Lorsqu'on voit, par une nuit de lune, la large rue d'un village avec ses isbas, ses paillis, ses saules endormis, l'âme s'apaise. Déchargée, parmi les ombres de la nuit, du travail, des soucis et du chagrin, elle est, dans son repos, douce, triste et belle ; et il semble que les étoiles elles-mêmes la regardent avec une tendre caresse, qu'il n'existe plus de mal sur la terre et que tout y est bien.

À gauche, au bout du village, commençait un champ. On le voyait s'étendre jusqu'à l'horizon, et dans tout son espace, inondé de clair de lune, pas un mouvement non plus, et pas un bruit.

– Oui, c'est précisément cela, répéta Ivane Ivânytch. Et lorsque nous vivons en ville à l'étroit, manquant d'air, lorsque nous écrivons des papiers inutiles et jouons au *vinnte*[9], n'est-ce pas là un étui ? Et vivre toute notre vie au milieu des oisifs, des plaideurs acharnés, des femmes bêtes et futiles, dire et entendre toute sorte d'inepties, n'est-ce pas là aussi vivre dans un étui ? Tenez, si vous voulez, je vais vous raconter une histoire instructive.

– Non, dit Boûrkine ; il est temps de dormir. À demain.

Tous deux entrèrent dans la grange et se couchèrent dans le foin. Ils commençaient à s'endormir quand tout à coup on entendit des pas légers, top, top… Quelqu'un marchait près de la grange, faisait quelques pas, puis s'arrêtait et une minute après recommençait : top, top… Les chiens se mirent à gronder.

– C'est Mâvra, dit Boûrkine.

Les pas cessèrent.

– Voir et entendre mentir, dit Ivane Ivânytch en se retournant dans le foin, et encore être traité d'imbécile parce que l'on supporte ce mensonge, parce que l'on supporte les injures, l'humiliation, que l'on n'ose pas déclarer nettement que l'on est du côté des gens honnêtes et libres, et mentir soi-même et sourire : tout cela pour une bouchée de pain, pour un coin de foyer, pour le moindre petit rang valant un liard, – non, on ne peut plus vivre ainsi !

– Ah ! ça, c'est une autre question, Ivane Ivânytch, dit le professeur. Allons, dormons !

Dix minutes après, Boûrkine dormait. Ivane Ivânytch ne cessait de se retourner et soupirait. Ensuite il se leva, ressortit, et, s'étant assis près de la porte, il alluma sa pipe.

(1898).

LE GROSEILLIER ÉPINEUX

Dès le matin, de gros nuages couvraient le ciel. Le temps était doux, tiède et ennuyeux, comme dans les grises journées où depuis longtemps des nuages qui promettent la pluie et n'en donnent pas, pèsent sur les champs. Le vétérinaire Ivane Ivânytch et le professeur Boûrkine sont déjà fourbus, et la glèbe leur semble infinie. Au loin, on discerne à peine les moulins à vent de Mironôssitskoé ; à droite s'allonge une rangée de buttes, qui disparaissent à l'horizon derrière le village. Les deux chasseurs savent que, là-bas, c'est le bord de la rivière, avec une prairie, des saules verts et des maisons seigneuriales. Du haut d'une des buttes on voit une autre glèbe, aussi immense, des poteaux de télégraphe et un train qui passe, semblable de loin à une chenille qui rampe ; aux jours de beau temps on voit même la ville. Maintenant, dans le calme, alors que toute la nature semble soumise et pensive, Ivane Ivânytch et Boûrkine se sentent pénétrés d'amour pour ce champ, et tous deux songent combien grand et beau est leur pays…

– La fois dernière, dans la grange du staroste Prokôfir, dit Boûrkine, vous vous disposiez à me raconter une histoire.

– Oui, je voulais vous raconter celle de mon frère.

Ivane Ivânytch fit un long soupir et alluma sa pipe pour commencer son récit. Mais, juste à ce moment, la pluie se mit à tomber, et, cinq minutes après, c'était une pluie compacte, battante, telle qu'il était difficile de prévoir quand elle finirait.

Ivane Ivânytch et Boûrkine s'arrêtèrent pensifs. Les chiens, déjà trempés, la queue entre les pattes, les regardaient d'un air attristé.

– Il faut nous réfugier quelque part, dit Boûrkine. Allons chez Aliôkhine. Ce n'est pas loin.

– Allons-y.

Ils appuyèrent sur le côté, et marchèrent continuellement dans des éteules, prenant tantôt tout droit, puis à droite, tant qu'ils ne rejoignirent pas la route. Bientôt surgirent des peupliers, un jardin, puis les toits rouges des granges. La rivière apparut, et la vue s'étendit sur une vaste écluse avec un moulin et une cabine de bains, toute blanche. C'était Sôphiino, la demeure d'Aliôkhine.

Le moulin marchait, couvrant le bruit de la pluie, et l'écluse vibrait. Auprès des charrettes, des chevaux mouillés, tête basse, attendaient, tandis que des gens, encapuchonnés de sacs, allaient et venaient. L'aspect était boueux, humide, triste, et l'écluse avait un air froid et méchant. Ivane Ivânytch et Boûrkine se sentaient à présent trempés, sales, tout à coup mal à l'aise, les jambes lourdes de crotte. Et lorsque après avoir traversé la chaussée, ils remontaient vers les magasins du logis, ils se taisaient comme s'ils étaient brouillés.

Dans une grange taquetait un moulin à vanner. Par le portail ouvert, la poussière s'envolait. Sur le seuil se trouvait Aliôkhine en personne, homme d'une quarantaine d'années, grand et gros, les cheveux longs, plus ressemblant à un artiste ou à un professeur qu'à un propriétaire. Il avait une chemise blanche, portée depuis longtemps, une ceinture de corde, un caleçon en guise de pantalon, et, accrochées à ses bottes, de la boue et de la paille. Son nez était comme ses yeux, noir de poussière. Reconnaissant Ivane Ivânytch et Boûrkine, il manifesta une grande joie.

– Veuillez entrer à la maison, messieurs, dit-il en souriant. Je suis à vous à l'instant.

La maison était grande, à deux étages. Aliôkhine habitait au rez-de-chaussée deux chambres voûtées, à petites fenêtres, qui étaient jadis celles des régisseurs. L'installation en était sommaire. Une odeur y traînait de pain de seigle, de mauvaise vodka et de harnais. Aliôkhine ne montait que rarement – cela lorsqu'il avait des visites – dans les chambres du premier. Une femme de chambre, jeune, et si belle que tous deux s'arrêtèrent et s'entre-regardèrent, reçut les deux chasseurs.

– Vous ne pouvez pas vous figurer, messieurs, leur dit Aliôkhine, les rejoignant dans le vestibule, comme je suis heureux de vous voir. En voilà une surprise !… Pélaguèia, dit-il à la femme de chambre, donnez à ces messieurs de quoi se changer, et je vais le faire moi aussi. Mais il faut d'abord aller nous laver, car, moi, il me semble que je ne me suis pas débarbouillé depuis le printemps. Voulez-vous, messieurs, vous rendre à la cabine de bains ? Pendant ce temps-là, on préparera tout ici.

La belle Pélaguèia, si fine et d'un si moelleux aspect, apporta du linge et du savon, et Aliôkhine se dirigea, avec ses hôtes, vers la rivière.

– Oui, leur disait-il en riant, il y a longtemps que je ne suis pas lavé à fond. Vous le voyez, j'ai une cabine bien installée, c'est mon père qui l'a fait construire, mais je ne trouve pas le temps de m'en servir.

Il s’assit sur une marche, savonnant ses longs cheveux et son cou. L’eau, autour de lui, devint cannelle.

– Oui, en effet ! dit Ivane Ivânytch regardant sa tête d’un air significatif.

– Il y a longtemps que je ne me suis pas si bien lavé, répéta Aliôkhine confus, se resavonnant.

Et l’eau, autour de lui, devint bleu-noir, comme de l’encre.

Ivane Ivânytch, se jetant à l’eau, avec bruit, nagea sous la pluie hors du bain, ouvrant largement les bras, déterminant des vagues sur lesquelles se balançaient des nénuphars. Il nagea jusqu’au milieu de l’écluse, fit un plongeon et apparut une minute après à un autre endroit ; puis, nageant plus loin, il replongea, tâchant d’atteindre le fond. « Ah ! mon Dieu… répétait-il, en se délectant, ah ! mon Dieu ! » Il nagea jusqu’au moulin où il échangea quelques mots avec les moujiks, revint, fit la planche au milieu de l’écluse, exposant son visage à la pluie. Aliôkhine et Boûrkine, déjà habillés, s’apprêtaient à partir, qu’il continuait à nager et à plonger.

– Ah ! mon Dieu, fit-il. Bénis-nous, Seigneur !

– Allons, voilà qui suffit ! lui cria Boûrkine.

On revint à la maison. Et ce ne fut que lorsqu’on eut allumé la lampe en haut dans le grand salon, et qu’Ivane Ivânytch et Boûrkine, affublés de robes de chambre en soie et chaussés de chaudes pantoufles, furent assis dans des fauteuils, tandis qu’Aliôkhine, lavé, coiffé, en redingote neuve, allait et venait, éprouvant visiblement les délices d’être propre et d’avoir des vêtements secs et de la chaussure légère ; ce ne fut que lorsque la belle Pélaguèia, marchant sans bruit sur le tapis, et avec un affable sourire, servit sur un plateau du thé et des confitures : ce fut alors seulement qu’Ivane Ivânytch commença son récit.

Il semblait que ce ne fût pas seulement Boûrkine et son hôte qui l’écoutaient, mais aussi les dames, jeunes et vieilles, et les officiers, qui regardaient d’un air paisible et sévère dans leurs cadres dorés.

« – Nous sommes deux frères, commença Ivane Ivânytch, Nicolaï, mon cadet de deux ans, et moi. Engagé dans la voie scientifique, je devins vétérinaire, et Nicolaï travailla, depuis l’âge de dix-neuf ans, à la Chambre des finances. Notre père, Tchîmcha-Guimalâïski, ancien enfant de troupe, devint officier et nous laissa la noblesse héréditaire avec un petit bien que nous ne pûmes pas garder après sa mort en raison de ses dettes. Nous avions pourtant

vécu notre enfance à la campagne, en liberté. Nous demeurions, comme les petits paysans, des jours et des nuits aux champs ou dans les bois ; nous gardions les chevaux, écorcions les arbres, pêchions, etc. Et vous savez que quiconque a pris une fois dans sa vie une perchette à la ligne, a vu en automne une passée de grives voler par une claire et froide journée au-dessus d'un hameau, celui-là n'est plus un habitant de la ville. Il ressentira jusqu'à la fin de ses jours de l'attrait pour les champs.

« À la Chambre des finances, mon frère s'ennuyait. Les années s'écoulaient et il restait au même poste, noircissant toujours les mêmes papiers et ne pensant qu'à une seule chose : partir pour la campagne.

« Peu à peu, cette nostalgie se changea en un désir arrêté, un « rêve » : s'acheter quelque part, au bord d'une rivière ou d'un lac, une petite propriété.

« Nicolaï était un homme bon et doux, et je l'aimais, mais sans sympathiser à ce rêve de s'enfermer pour la vie dans un logis rustique. On prétend que l'homme n'a besoin que de trois archines de terre ; mais trois archines suffisent pour un cadavre, non pour un homme. On dit aussi que, si nos intellectuels ressentent la séduction de la terre et veulent avoir leur propriété, c'est pour le mieux. Mais ces propriétés-là, c'est justement les trois archines de la fosse. On quitte les villes, les luttes, le bruit humain ; quitter cela et se terrer dans une propriété, ce n'est pas la vie : c'est de l'égoïsme, de la paresse ; c'est une sorte de vie monacale, vie de moine, sans exploit. L'homme n'a besoin ni de trois archines de terre, ni de propriété. Il a besoin de tout le globe terrestre, de toute la nature pour y manifester en liberté toutes les possibilités de son libre esprit.

« Assis dans son bureau, mon frère rêvait qu'il mangerait une soupe aux choux de son potager, embaumant toute la cour de son odeur ; qu'il mangerait sur l'herbe, dormirait au soleil ; qu'il resterait assis des heures entières sur son banc devant sa porte, à regarder les champs et les bois.

« Les livres d'agriculture et les conseils des calendriers faisaient sa joie, sa nourriture préférée. Il aimait aussi à lire les journaux, mais il n'y suivait que les annonces de vente de tant d'arpents de terre et de prairie, avec habitation, cours d'eau, jardin, moulin, étangs à déversoir. Et dans son esprit se dessinaient des allées des jardins, des fleurs, des fruits, des nids à sansonnets, des cyprins dans des étangs, et toute sorte de choses de ce genre-là. Ces tableaux se différenciaient selon les annonces qui lui tombaient sous les yeux, mais, dans chacune des propriétés, il y avait infailliblement, toujours, on ne sait pourquoi, des groseilliers épineux. Il ne pouvait s'imaginer aucune propriété, aucun coin poétique où il n'y eût pas un groseillier épineux.

« – La vie à la campagne, disait-il, a ses avantages. On prend le thé sous sa véranda, tandis que, sur l'étang, nagent les canards ; l'odeur est exquise, et… et il y a des groseilliers épineux.

« Il faisait le plan de sa propriété, et toujours c'était la même chose : *a)* la maison de maître ; *b)* les communs ; *c)* le potager ; *d)* les groseilliers épineux. Il vivait mesquinement, mangeait mal, buvait mal, et économisait sans cesse, plaçant ses économies à la banque. Il était extrêmement parcimonieux. Il me faisait peine à voir et je lui donnais un peu d'argent et lui en envoyais pour les fêtes ; mais même cet argent-là il le mettait de côté. Quand un homme s'est donné à une idée, il n'y a plus rien à faire.

« Les années passèrent, on nomma mon frère dans un autre gouvernement ; il avait déjà quarante ans, et… lisait toujours les annonces, et économisait toujours. J'appris ensuite qu'il se mariait. Avec la même idée d'acheter un bien où il y eût des groseilliers épineux, il épousa une vieille veuve, laide, sans y mettre le moindre sentiment, uniquement parce qu'elle avait quelque argent. Il vécut avec elle aussi mesquinement qu'il avait fait, la laissant à peine manger à sa faim, et plaçant à la banque, à son nom à lui, son argent à elle. Elle avait été mariée auparavant à un directeur des postes et avait pris l'habitude d'une bonne table et de bonnes boissons ; or, avec son second époux, elle n'avait pas même sa réfection de pain noir. À ce régime, elle commença à dépérir, et, au bout de trois ans, rendit son âme à Dieu. Mon frère, naturellement, n'eut pas une minute l'idée d'avoir été la cause de sa mort. L'argent, ainsi que l'alcool, rend l'homme bizarre. Dans notre ville, un marchand, à l'article de la mort, se fit apporter une assiette de miel et avala, avec le miel, son argent et ses valeurs à lots, pour que personne n'en profitât. Un jour, à une gare, j'examinais des bestiaux et, à ce moment-là, un revendeur, tombant sous la locomotive, eut une jambe coupée. Nous le portons à l'ambulance ; le sang coulait ; c'était horrible à voir. Et lui ne faisait que demander que l'on cherchât sa jambe, inquiet de perdre les cent roubles qui se trouvaient dans sa botte… »

– Vous déviez ici de votre sujet, dit Boûrkine.

« – Après la mort de sa femme, continua Ivane Ivânytch, s'étant recueilli une minute, mon frère se mit à choisir une propriété. Naturellement, on a beau la choisir pendant cinq années, on se trompe au bout du compte, et l'on achète tout autre chose que ce que l'on rêvait. Mon frère acheta par l'intermédiaire d'une agence trois cent trente-six arpents avec habitation, communs et parc, mais sans verger ni groseilliers épineux, et sans étang ni canards.

« Il y avait dans la propriété une rivière, mais son eau était couleur de café parce qu'il se trouvait, en amont, une briqueterie, et, en aval, une brûlerie

d'os. Mais Nicolaï s'en souciait peu. Il fit venir vingt pieds de groseilliers épineux, les planta et se mit à vivre en propriétaire.

« L'an dernier, j'allai chez lui. Il faut voir, pensai-je, comment il est installé. Mon frère, dans ses lettres, appelait son bien Tchoumbarôklava-Poustoche, « dit aussi Guimalâiskoé[10]. » J'arrivai à « Guimalâiskoé » un après-midi. Il faisait chaud. Partout des canaux et des rigoles, des palissades, des haies, des pins plantés en files. On ne savait comment entrer dans la cour, ni où attacher son cheval.

« Je me dirigeai vers la maison. Un gros chien roux, pareil à un porc, m'accueillit. Il voulut aboyer, mais la paresse l'arrêta. De la cuisine sortit la cuisinière, pieds nus, grasse, ressemblant elle aussi à un porc, et elle me dit que son maître faisait la sieste après le dîner. J'entrai chez mon frère. Il était assis sur son lit, une couverture sur ses genoux. Il avait vieilli, grossi, s'était avachi ; ses joues, son nez et ses lèvres avaient poussé en avant ; on s'attendait à ce qu'il fît un grouinement sous la couverture.

« Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre et pleurâmes de joie et de tristesse, à la pensée que nous avions jadis été jeunes, et que, maintenant, nous avions tous les deux les cheveux gris et qu'il était temps de songer à la mort. Il s'habilla et m'amena visiter sa propriété.

« – Eh bien, lui demandai-je, comment te plais-tu ici ?

« – Mais bien, Dieu merci ! me répondit-il. Je vis bien.

« Ce n'était plus le pauvre fonctionnaire de jadis, c'était un véritable propriétaire, un seigneur. Il s'était déjà acclimaté, habitué, avait pris goût. Il mangeait beaucoup, prenait des bains de vapeur, engraissait, et était déjà en procès avec la communauté paysanne et avec les deux fabriques. Il était très piqué quand les moujiks ne l'appelaient pas Votre Noblesse, et il s'occupait de son âme sérieusement, comme un « bârine » (seigneur). Il faisait des bonnes œuvres, non par simplicité, mais par ostentation.

« Quelles bonnes œuvres ? Il donnait aux moujiks dans toutes leurs maladies du bicarbonate de soude et de l'huile de ricin. Le jour de sa fête, il faisait chanter un *Te Deum* au centre du village ; ensuite il offrait un demi-seau de vodka, pensant que c'était indispensable. Ah ! ces horribles demi-seaux de vodka !… Aujourd'hui un gros propriétaire traîne les moujiks chez le juge territorial pour dégâts à ses prés, et, le lendemain, jour de fête, il leur envoie un demi-seau de vodka. Et ils boivent, crient hourra, et, ivres, le saluent jusqu'à terre. L'amélioration de la vie, l'abondance, l'oisiveté développent chez le Russe la présomption la plus effrontée. Mon frère qui,

jadis, à la Chambre des finances, craignait d'avoir, même *in petto,* des opinions personnelles, n'énonçait maintenant que des vérités, sur un ton de ministre : « L'instruction est nécessaire, mais, pour le peuple, elle est prématurée. Les punitions corporelles sont, en général, nuisibles, mais dans certains cas, elles sont utiles et irremplaçables. »

« – Je connais le paysan, disait-il, et sais me comporter avec lui. Le paysan m'aime. Je n'ai qu'à remuer le doigt, et il fera tout ce que je voudrai.

« Tout cela, remarquez-le, il le disait avec un sourire intelligent et bon. Il répétait vingt fois : « Nous autres nobles, » ou : « Moi, en qualité de noble, » ne se rappelant plus que notre grand-père était moujik et notre père soldat. Notre nom de famille lui-même, en somme incompréhensible, Tchîmcha-Guimalâïski[11], lui paraissait bien sonnant, illustre et fort agréable.

« Mais il ne s'agit pas de lui, mais de moi. Je veux vous raconter le changement qui s'opéra dans mes idées pendant les quelques heures que je passai chez lui. Le soir, tandis que nous prenions le thé, la cuisinière servit une pleine assiette de grosses groseilles. On ne les avait pas achetées ; elles venaient de son jardin : la première cueillette faite aux jeunes plants. Mon frère se mit à rire, et contempla une minute en silence les groseilles, les larmes aux yeux. L'émotion l'empêchait de parler, puis il mit une des baies dans sa bouche, me regardant avec le triomphe d'un enfant qui aurait enfin reçu son jouet préféré, et il dit :

« – Que c'est bon !

« Il en mangeait avec avidité en répétant :

« – Ah ! que c'est bon ! Goûtes-en !

« Les groseilles étaient dures et acides, mais comme a dit Poûchkine : « Un leurre qui nous exalte nous est plus cher que mille vérités. » Je voyais un homme heureux, ayant réalisé son rêve sacré, ayant atteint le but de sa vie, ayant reçu ce qu'il voulait, content de lui-même et de son sort. À mes idées de bonheur se mêlait toujours quelque tristesse, mais, à la vue d'un homme heureux, un sentiment pénible, voisin du désespoir, s'empara de moi. Ce fut surtout pénible la nuit.

« On m'avait fait un lit dans la chambre à côté de celle de mon frère, et je l'entendais qui ne dormait pas, se levait, s'approchait de l'assiette de groseilles et en mangeait une.

« Je me représentai combien il y a, en somme, de gens satisfaits, heureux.

Quelle masse écrasante ! Regardez cette vie : l'isolement, l'oisiveté des forts, l'ignorance des faibles et leur ressemblance avec les bêtes ; alentour une pauvreté invraisemblable, la vie à l'étroit, la dégénérescence, l'ivrognerie, l'hypocrisie, le mensonge… Et, malgré tout, dans toutes les maisons et dans les rues, quel calme, quelle tranquillité ! Parmi cinquante mille habitants d'une ville, pas un qui crie ou qui s'indigne. Nous en voyons aller au marché, manger le jour, dormir la nuit, dire des fadaises, se marier, vieillir, porter débonnairement leurs morts au cimetière ; mais nous ne voyons pas, nous n'entendons pas ceux qui souffrent. Et ce qui est terrible dans la vie, se passe, on ne sait où, dans les coulisses. Tout est calme, tranquille ; seule proteste la muette statistique : tant de fous, tant de seaux d'eau-de-vie absorbés, tant d'enfants morts de faim… Et un tel ordre est probablement nécessaire ! L'heureux ne se sent apparemment tel que parce que les malheureux portent leur faix en silence. Sans ce silence, le bonheur serait impossible. C'est une hypnose générale. Il faut que derrière la porte de chaque homme satisfait et heureux s'en tienne un autre, avec une crécelle, qui lui rappelle sans cesse, par ses claquements qu'il y a des malheureux, et qu'il a beau être heureux la vie lui montrera tôt ou tard ses griffes. Un malheur surviendra, la maladie, la pauvreté, les pertes, et nul ne le verra, ne l'entendra, non plus que maintenant il ne voit et n'entend les autres. Mais il n'y a pas d'homme à crécelle ; l'homme heureux se laisse vivre, et les mêmes soucis de l'existence l'agitent à peine comme le vent agite le tremble ; et tout va bien !

« – Cette nuit, je compris, poursuivit Ivane Ivânytch en se levant, combien j'étais moi aussi satisfait et heureux. Moi aussi, à dîner et à la chasse, j'enseignais comment il faut vivre, ce qu'il faut croire, comment il faut diriger le paysan ; moi aussi je disais que l'instruction est la lumière, qu'elle est nécessaire, mais que, pour le peuple, l'écriture et la lecture suffisent. La liberté est un bien, disais-je ; on ne peut s'en passer, non plus que de l'air ; mais il faut attendre. Oui, je parlais ainsi, et, maintenant, je vous le demande – fit-il en regardant Boûrkine d'un air furieux, – au nom de quoi attendre ?…

« Au nom de quoi attendre, je vous le demande ?… Au nom de quelles conceptions ? On me dit que l'on ne peut pas tout faire à la fois ; toute idée se réalise progressivement dans la vie, en son temps. Mais qui dit cela ? Où est-il démontré que c'est juste ?… Vous vous fondez sur l'ordre naturel des choses, sur la loi des phénomènes, mais est-ce un ordre et une loi, que moi, homme pensant et vivant, je me tienne au-dessus d'une fosse et attende qu'elle se remplisse elle-même ou soit comblée par la bourbe, alors que j'aurais peut-être pu la franchir ou jeter sur elle une passerelle ? Et encore une fois, au nom de quoi attendre ?… Attendre lorsqu'on n'a pas la force de vivre, et que cependant il faut vivre et qu'on le veut !…

« Je partis de chez mon frère de grand matin, et, depuis, il me fut

insupportable de rester en ville. Le calme et la tranquillité m'oppriment. J'ai peur de regarder aux fenêtres, car, à présent, il n'est pas pour moi de spectacle plus pénible qu'une famille heureuse, assise à prendre le thé. Je suis déjà vieux et ne suis plus propre à la lutte. Je ne suis pas même capable de haïr. Je souffre seulement dans mon âme : je m'irrite et me dépite. Ma tête pendant la nuit s'échauffe à force de penser, et je ne puis dormir… Ah ! si j'étais jeune ! »

Ivane Ivânytch se mit à aller et venir avec agitation, et répéta :

– Si j'étais jeune !

Il s'approcha soudain d'Aliôkhine et se mit à lui serrer une main, puis l'autre.

– Pâvel Konstanntînytch, dit-il d'une voix suppliante, ne vous relâchez pas, ne vous laissez pas endormir ! Tant que vous êtes jeune, fort, alerte, ne vous lassez pas de faire le bien ! Le bonheur n'existe pas et ne doit pas exister, et si la vie a un sens et un but, ce sens et ce but ne sont nullement notre bonheur, mais quelque chose de plus sage et de plus grand ; faites le bien !

Ivane Ivânytch dit tout cela avec un sourire apitoyé, suppliant comme s'il le demandait pour lui-même.

Puis les trois hommes assis dans leurs fauteuils aux différents coins du salon, restèrent silencieux. L'histoire d'Ivane Ivânytch ne satisfaisait ni Boûrkine, ni Aliôkhine. Alors que des généraux et des dames, qui semblaient vivants, regardaient de leurs cadres dorés, il était ennuyeux d'entendre parler d'un pauvre employé qui mangeait des groseilles à maquereau. On voulait, on ne sait pourquoi, parler et entendre parler de gens élégants et de femmes. Et la présence de ces gens à portraits, qui, jadis, – tout le disait, et le lustre dans sa housse, et les fauteuils, et les tapis, – qui, jadis, marchaient ici, s'y asseyaient et y prenaient le thé, – la présence aussi de la belle Pélaguèia qui y marchait maintenant sans bruit, – cela valait mieux que tout récit.

Aliôkhine avait une grande envie de dormir. Levé dès trois heures du matin pour tout diriger, ses yeux se collaient ; mais, craignant que ses hôtes ne racontassent, en son absence, quelque chose d'intéressant, il restait.

Ce que venait de conter Ivane Ivânytch était-ce spirituel, était-ce juste ? Il ne le cherchait pas. Ses hôtes ne parlaient ni de blé, ni de foin, ni de goudron de bouleau, mais de quelque chose qui ne se rapportait pas directement à sa vie ; il en était heureux et voulait qu'ils continuassent.

– Tout de même, dit Boûrkine, se levant, il est temps d'aller se coucher. Permettez-moi de vous souhaiter une bonne nuit.

Aliôkhine leur dit adieu et descendit chez lui. Ses hôtes restèrent en haut dans une grande chambre où il y avait deux vieux lits de bois, à ornements ciselés, et, dans le coin de droite, un crucifix en ivoire. Les lits larges et frais qu'avait préparés la belle Pélaguèia sentaient agréablement le linge propre.

Ivane Ivânytch se déshabilla sans dire mot et se coucha.

– Seigneur, fit-il en se couvrant la tête, pardonne-nous, pécheurs que nous sommes !

Sa pipe, posée sur la table, sentait fortement le bois brûlé, et Boûrkine ne s'endormit pas de longtemps, ne pouvant pas comprendre d'où venait cette désagréable odeur.

La pluie battit les fenêtres toute la nuit.

1898.

DE L’AMOUR

Le lendemain, au déjeuner, on servit d’excellents pâtés, des écrevisses et des côtelettes de mouton, et, tandis que l’on mangeait, le cuisinier vint s’informer de ce que l’on désirait pour le dîner. C’était un homme de taille moyenne, à la figure bouffie, rosée, avec de petits yeux, et il semblait que ses moustaches fussent épilées et non rasées.

Aliôkhine raconta que la belle Pélaguèia était amoureuse de ce cuisinier, mais que, comme il était ivrogne et violent, elle ne voulait pas se marier, acceptant seulement d’être sa maîtresse. Mais le cuisinier était très pieux et ses principes ne lui permettaient pas de vivre ainsi. Il exigeait que Pélaguèia l’épousât et ne souhaitait pas autre chose. Toutefois, quand il était ivre, il l’invectivait et même la battait. Alors elle se cachait dans les combles en sanglotant, et, pour pouvoir la défendre au besoin, ni Aliôkhine, ni les domestiques ne sortaient de la maison.

On se mit à parler d’amour.

– Comment se forme l’amour, dit Aliôkhine, pourquoi Pélaguèia n’aime-t-elle pas quelqu’un de mieux assorti à elle au moral et au physique, et pourquoi aime-t-elle justement Nikanor, cette « trogne » – que tous appellent précisément ainsi, – et à quel point importent en amour les considérations du bonheur personnel : tout cela est inconnu et l’on peut, sur ces questions, discuter à perte de vue. Il n’a été dit jusqu’à présent sur l’amour qu’une seule vérité indiscutable : à savoir que « ce mystère est grand ». Tout le reste, que l’on ait dit et écrit, n’est pas une solution, mais le simple énoncé de problèmes non encore résolus. L’explication qui semble convenir pour un cas ne vaut rien pour dix autres, et le mieux est, à mon sens, d’expliquer chaque espèce particulière sans chercher à généraliser. Il faut, comme disent les médecins, « individualiser chaque cas ».

– Absolument exact, reconnut Boûrkine.

– Nous, les Russes comme il faut, nous avons la passion de ces questions qui ne comportent pas de solution… On poétise d’habitude l’amour et on l’agrémente de roses, de rossignols. Les Russes agrémentent le leur de ces questions fatales, et encore choisissent-ils les moins intéressantes. À Moscou, quand j’étais étudiant, j’avais pour amie une gentille dame qui, chaque fois que je la tenais dans mes bras, songeait à ce que je pourrais bien lui donner ce

mois-ci, et à quel prix était la livre de viande. Ainsi, quand nous aimons, nous ne cessons pas de nous poser des questions : Est-ce honnête ou malhonnête ? spirituel ou bête ? à quoi mènera cet amour ? et ainsi de suite. Que ce soit bien ou mal, je l'ignore, mais que cela gâte tout, ne donne pas de satisfaction et irrite, – cela je le sais.

Il sembla qu'il voulût raconter quelque chose. Les gens, qui habitent seuls ont toujours sur l'âme quelque chose qu'ils sont prêts à raconter volontiers. En ville, les célibataires vont aux bains et aux restaurants uniquement pour parler, et ils racontent parfois aux garçons des histoires très intéressantes. À la campagne, ils épanchent ordinairement leur âme à leurs hôtes.

On voyait par les fenêtres le ciel gris et les arbres trempés de pluie. On ne pouvait, par un temps pareil, songer à aller où que ce fût. Il ne restait qu'à raconter et à écouter.

– J'habite Sôphiino et en dirige l'exploitation depuis longtemps déjà, commença Aliôkhine, depuis ma sortie de l'Université. Je suis par éducation un paresseux aux mains blanches et par inclination, un homme d'étude. Mais lorsque j'arrivai ici, ma terre était grevée d'une forte hypothèque, et, comme mon père s'était endetté par suite surtout des grosses dépenses faites pour mon instruction, je décidai de ne pas abandonner la partie et de travailler tant que je n'aurais pas payé cette dette. Je m'y résolus et me mis au travail non sans, je dois l'avouer, une certaine répugnance. La terre, ici, rapporte peu, et, pour que la culture ne laisse pas de déficit, il faut utiliser le labeur d'ouvriers serfs, ou loués, ce qui est à peu près la même chose. Ou bien il faut conduire son exploitation à la manière paysanne, autrement dit travailler soi-même aux champs avec toute sa famille. Il n'y a pas de milieu.

Mais alors je n'entrais pas dans ces finesses de raisonnement. Je ne laissais en friche aucune parcelle de terre et j'attirais des villages voisins tous les moujiks et toutes les femmes disponibles. Le bouillonnement du travail était continu. Je labourais, semais et fauchais moi-même, et pourtant je m'ennuyais et me hérissais de dégoût, comme un chat de village qui, affamé, mange les concombres du potager. Mon corps était fourbu et je dormais debout. Les premiers temps, il me semblait pouvoir aisément accorder cette vie de travail avec mes habitudes d'homme cultivé. Il suffit pour cela, pensais-je, de m'en tenir à un certain ordre établi. Je m'installai en haut dans les chambres d'apparat et m'y fis servir après déjeuner et après dîner du café et des liqueurs. Et, en me couchant, je lisais *le Messager de l'Europe*[12].

Mais un jour survint notre pope, le Père Ivane, qui but en une fois mes liqueurs, et *le Messager de l'Europe* s'en fut chez les filles du pope, parce que, en été, surtout pendant la fauchaison, je n'avais même pas le temps

d'arriver jusqu'à mon lit : je m'endormais dans la remise, étendu dans un traîneau, ou dans un coin de la maison du garde forestier. Quelle lecture pouvais-je faire ? Je déménageai peu à peu en bas, et me mis à dîner dans la cuisine des communs. Du luxe de naguère, il ne me resta que toute la domesticité qui servait encore mon père, et qu'il m'eût été pénible de congédier.

Dès les premières années, je fus nommé ici juge de paix honoraire Il me fallut parfois aller en ville et prendre part aux sessions de la réunion des juges de paix et du tribunal d'arrondissement. Et cela me distrayait. Lorsqu'on reste ici deux ou trois mois sans bouger, surtout en hiver, on finit par avoir une sorte de regret nostalgique d'une redingote noire. Il y avait en masse au tribunal des redingotes, des uniformes et des habits ; tous gens sortis de l'école de droit, ayant reçu une instruction générale : on avait à qui parler. Après avoir dormi dans des traîneaux et mangé la cuisine des gens, c'est un grand luxe d'être assis dans un fauteuil, vêtu de linge propre, ayant des bottines fines, et, au cou, une chaîne de personnage officiel.

En ville on me reçut cordialement, et je liai volontiers connaissance. De toutes mes relations, la plus suivie et la plus agréable pour moi fut, il faut le dire, celle du vice-président du tribunal d'arrondissement Louganôvitch. Vous le connaissez tous les deux ; c'est un homme charmant. Au temps de la fameuse affaire des incendiaires, le débat avait duré deux jours ; nous étions harassés ; Louganôvitch me dit, en me regardant :

– Écoutez, venez dîner à la maison.

C'était inattendu, car je ne connaissais Louganôvitch qu'officiellement, peu en somme, et je n'étais pas allé une seule fois chez lui. Je n'entrai à mon hôtel qu'une minute pour me changer et je me rendis au dîner. C'est là que j'eus l'occasion de faire connaissance de Mme Louganôvitch. Ânna Alexèiévna était encore très jeune, vingt-deux ans au plus. Elle n'avait eu son premier enfant que six mois auparavant. C'est déjà de l'histoire ancienne et je ne saurais que difficilement définir aujourd'hui ce que je trouvai en elle de si extraordinaire et ce qui me plut tant ; mais alors, pendant le dîner, tout était pour moi irréfutablement clair. Je voyais une femme jeune, belle, bonne, intellectuelle, captivante, une femme telle que je n'en avais jamais rencontrée, et je sentis instantanément en elle un être proche de moi, familier, comme si j'eusse vu dès l'enfance, dans l'album qu'il y avait sur la commode de ma mère, ce visage et ces yeux avenants et spirituels.

On avait, dans l'affaire des incendiaires, condamné quatre juifs. On avait admis l'existence d'une bande, et, à mon avis, c'était à tort. Pendant le dîner je m'agitais beaucoup et me sentais oppressé. Je ne me souviens pas de ce que

je dis, mais Anna Alexèiévna hochait sans cesse la tête et demandait à son mari :

– Dmîtrii, comment donc cela se fait-il ?

Louganôvitch est une bonne pâte, un de ces hommes à l'âme simple, fortement attachés à l'idée que si un homme a succombé en justice, c'est qu'il est coupable et que l'on ne peut soulever un doute sur sa condamnation que par voie de procédure, et pièces en mains, mais nullement au cours d'un dîner et dans une conversation privée.

– Nous ne sommes pas, vous et moi, des incendiaires, disait-il doucement ; aussi ne nous juge-t-on pas et ne nous emprisonne-t-on pas.

Mari et femme insistaient à l'envi pour me faire manger et boire. À certains détails, à la façon par exemple dont ils préparaient ensemble le café, et à leur manière de se comprendre à demi-mot, je pouvais conclure qu'ils s'entendaient, vivaient en paix, et étaient satisfaits de leur convive. Après dîner, ils jouèrent du piano à quatre mains, puis la nuit tomba, et je rentrai chez moi. C'était le commencement du printemps.

Je passai ensuite tout l'été à Sôphiino et n'avais même pas le temps de songer à la ville. Mais le souvenir de la femme blonde, bien faite, ne me quitta pas un seul jour. Je ne pensais pas à elle, mais c'était comme si son ombre légère pesait sur mon âme.

À la fin de l'automne, il y eut un spectacle de bienfaisance. J'entre dans la loge du gouverneur (on m'y avait invité pendant l'entr'acte) et je vois, auprès de la femme du gouverneur, Ânna Alexèiévna. Et je ressentis la même impression irréfutable et frappante de beauté, le même effet des chers yeux caressants, la même impression de proximité totale.

Après être restés assis à côté l'un de l'autre, nous allâmes au foyer.

– Vous avez maigri, me dit-elle. Avez-vous été malade ?

– Oui, j'ai eu un refroidissement de l'épaule et je dors mal lorsque le temps est à la pluie.

– Vous avez un air alangui. Au printemps, quand nous vous avons eu à dîner, vous étiez plus jeune, plus allant. Vous étiez inspiré alors et parliez beaucoup ; vous étiez très intéressant, et, je l'avoue, je fus même attirée un peu vers vous. Souvent, je ne sais pourquoi, dans le courant de l'été, je me suis souvenue de vous, et, aujourd'hui, en venant au théâtre, il me semblait

que je vous y verrais. (Et elle se mit à rire.) Mais aujourd'hui, répéta-t-elle, vous avez l'air abattu ; cela vous vieillit.

Le lendemain, je déjeunai chez les Louganôvitch. Ensuite ils se rendirent à leur maison de campagne afin de donner leurs ordres pour l'hiver et je m'y rendis avec eux. Je revins avec eux également et, à minuit, je prenais le thé à leur calme foyer, la cheminée allumée, tandis que la jeune mère s'en allait à tout instant voir comment dormait sa fille.

Après cela, à chaque venue en ville, j'allais régulièrement chez eux. On s'habitua à moi comme je m'habituai à eux. J'entrais d'habitude sans être annoncé, comme un familier de la maison.

– Qui est donc là ? demandait du fond des chambres la voix traînante qui me semblait si belle.

– C'est Pâvel Konstanntînovitch, répondait la femme de chambre ou la bonne.

Ânna Alexèiévna venait à moi avec un visage soucieux et me demandait :

– Pourquoi n'êtes-vous pas venu depuis si longtemps ? Vous est-il arrivé quelque chose ?

Son regard, l'élégante, la noble main qu'elle me tendait, sa robe d'intérieur, sa coiffure, sa voix, ses pas, produisaient à chaque fois sur moi une même impression de nouveauté extraordinaire et importante pour ma vie. Nous causions longuement ; nous nous taisions longtemps, chacun avec nos pensées, ou bien elle se mettait au piano et jouait. Si je ne trouvais personne en arrivant, j'attendais, je causais avec la bonne, je jouais avec l'enfant, ou je restais étendu sur le divan, dans le cabinet, à lire le journal. Et lorsqu'Ânna Alexèiévna revenait, j'allais au-devant d'elle dans l'antichambre, la débarrassais de ses emplettes et les portais toujours, je ne sais pourquoi, avec amour et avec triomphe, comme un gamin.

Une femme qui n'avait pas de soucis, dit un proverbe, s'acheta un porc. Les Louganôvitch, qui n'avaient pas de soucis, lièrent amitié avec moi. Si je venais rarement en ville, c'était infailliblement que j'étais malade ou qu'il m'était arrivé, quelque chose. Et tous deux s'inquiétaient beaucoup. Ils s'inquiétaient de ce que, homme instruit, sachant des langues, je vécusse à la campagne, tournant comme un écureuil dans sa tournette, travaillant sans cesse, et toujours sans le sou, au lieu de m'occuper de littérature ou de sciences. Il leur semblait que je souffrais, et que, si je parlais, riais ou mangeais, ce n'était que pour dissimuler mes souffrances. Même à mes bons

moments, quand j'étais gai, je sentais sur moi leurs regards scrutateurs. Ils étaient particulièrement touchants lorsqu'en effet j'avais des difficultés, lorsque quelque créancier me talonnait ou qu'il me manquait de l'argent pour un terme. Tous deux alors chuchotaient dans l'embrasure de la fenêtre, puis Louganôvitch s'approchait de moi et me disait d'un air grave :

– Si en ce moment vous avez besoin d'argent, Pâvel Konstanntînovitch, ma femme et moi, nous vous prions de nous le dire sans vous gêner.

Ses oreilles rougissaient, tant il était ému. Il arrivait aussi qu'après avoir chuchoté près de la fenêtre, il s'approchait de moi, rougissant, et me disait :

– Nous vous prions instamment, ma femme et moi, d'accepter ce cadeau.

Et il me présentait des boutons de manchette, un porte-cigarette ou une lampe. En retour, je lui envoyais de la campagne du gibier, du beurre ou des fleurs. Il convient de dire en passant qu'ils étaient riches. Les premières années, j'empruntais souvent. Je n'avais guère le choix et prenais où que ce fût, mais pour rien au monde je n'eusse emprunté aux Louganôvitch. Mais à quoi bon parler de cela ?

J'étais malheureux. Chez moi, aux champs, dans les granges, partout, je pensais à elle et tâchais de pénétrer le mystère d'une femme jeune, belle, intelligente, mariée à un homme peu intéressant, beaucoup plus âgé qu'elle (il avait plus de quarante ans) et qui avait de lui des enfants. Et je tâchais de comprendre le problème de cet homme sans intérêt, bonne pâte, simplet, raisonnant avec un si ennuyeux bon sens, qui, aux bals et aux soirées, restait avec les gens sérieux, indolent, inutile, l'expression humble et indifférente, comme si on l'eût emmené pour vendre quelque chose, et qui croyait cependant à son droit d'être heureux, d'avoir de cette femme des enfants, et je tâchais sans cesse de comprendre pourquoi c'était justement lui qui l'avait rencontrée, lui, et pas moi, et pourquoi il avait fallu que se produisît dans notre existence une si terrible méprise.

En venant en ville je voyais chaque fois, à ses yeux, qu'elle m'attendait, et elle m'avouait elle-même que dès le matin un sentiment particulier lui disait que je viendrais. Nous causions longtemps ou nous nous taisions, mais nous ne nous avouions pas notre amour ; nous nous le cachions timidement, jalousement. Nous redoutions tout ce qui pouvait nous révéler notre secret.

J'aimais tendrement, profondément, mais je délibérais. Je me demandais où pourrait mener notre amour au cas où nous n'aurions pas la force de lutter avec lui. Il me semblait incroyable que cet amour calme, mélancolique, qui était le mien, pût soudain rompre brutalement le cours heureux de la vie de

son mari, de ses enfants, de toute cette maison où l'on m'aimait et où l'on avait tant de confiance en moi. Eût-ce été honnête ? Elle m'eût suivi ; mais où ? Où pourrais-je l'emmener ? Ah ! si j'avais eu une vie belle, intéressante, si j'eusse, par exemple, lutté pour la liberté de mon pays, ou si j'eusse été un artiste célèbre, un savant, un peintre ! Mais la tirer d'une vie ordinaire, quotidienne, pour l'introduire dans une autre vie pareille ou plus ordinaire encore !… Combien aurait duré notre bonheur ? Que serait-il advenu d'elle si je fusse tombé malade, fusse mort, ou si simplement notre amour eût cessé ?…

Elle aussi, semblait-il, délibérait de même. Elle pensait à son mari, à ses enfants, à sa mère qui aimait son gendre comme un fils. Elle aurait dû, pour céder à son sentiment, ou mentir ou tout avouer, et, dans sa situation, l'un ou l'autre eût été désastreux. Une autre question aussi la tourmentait : son amour me porterait-il chance ? Ne compliquerait-il pas, par de nombreux malheurs, ma vie, déjà difficile ? Il lui semblait qu'elle n'était plus assez jeune pour moi, pas assez travailleuse pour commencer une vie nouvelle ; et elle disait souvent à son mari qu'il fallait me marier avec une jeune fille de mérite, intelligente, qui fût une bonne aide, entendue aux choses des champs ; mais elle ajoutait aussitôt que l'on trouverait difficilement dans toute la ville une jeune fille pareille.

Entre temps, les années passaient. Ânna Alexèiévna avait déjà deux enfants. Lorsque je venais chez elle, les domestiques souriaient aimablement ; les enfants criaient que l'oncle Pâvel Konstanntînovitch était là, et ils me sautaient au cou ; tous se réjouissaient. On ne comprenait pas ce qui se passait en moi, et l'on croyait que je me réjouissais aussi. Chacun me regardait comme une nature noble ; grands et petits en ressentaient une impression qui donnait à nos relations un charme spécial, comme si ma présence embellissait leur vie et la rendait plus pure.

Nous allions au théâtre, Ânna Alexèiévna et moi, toujours à pied. En nos fauteuils, nos épaules se touchaient. Je prenais sans dire mot la jumelle de ses mains, et, à ce moment-là, je la sentais proche de moi, mienne, je sentais que nous ne pouvions vivre séparés. Mais par un absurde quiproquo, nous nous disions au revoir en sortant du théâtre, et nous nous séparions comme des étrangers. On racontait déjà de nous, en ville, on ne sait quoi, et, dans tout ce que l'on disait, il n'y avait pas un mot de vrai.

Ânna Alexèiévna se mit, les dernières années, à aller souvent chez sa mère ou chez sa sœur. À la conscience d'une vie incomplète, gâchée, elle avait des moments de mauvaise humeur pendant lesquels elle ne voulait voir ni son mari, ni ses enfants.

Elle se soignait même pour une maladie de nerfs. Nous continuions à nous taire et elle éprouvait contre moi, devant les étrangers, une irritation étrange. De quoi que je parlasse, elle n'était jamais d'accord avec moi. Lorsque je discutais, elle prenait parti pour mon adversaire. Si je laissais tomber un objet, elle disait froidement :

– Je vous félicite.

Si, allant au théâtre avec elle, j'oubliais de prendre la jumelle, elle disait :

– Je savais que vous l'oublieriez.

Il n'est, par bonheur ou par malheur, dans notre vie rien qui ne finisse tôt ou tard. Le temps de la séparation arriva : Louganôvitch fut nommé président dans un des gouvernements voisins de la Pologne. Il fallut vendre mobilier, chevaux, maison de campagne. Lorsque, après nous être rendus une dernière fois à ce logis, nous en regardions, en revenant, le jardin et le toit vert, nous étions tous tristes, et je sentais que le temps était arrivé de dire adieu non pas à la seule maison de campagne. Il fut décidé que nous accompagnerions à la gare, à la fin d'août, Ânna Alexèiévna, que les médecins envoyaient en Crimée. Peu après, Louganôvitch partirait avec ses enfants pour son gouvernement de l'Ouest.

Nous fûmes nombreux à saluer à la gare Ânna Alexèiévna. Lorsqu'elle eut fait ses adieux à son mari et aux enfants, comme, avant le troisième coup de cloche, il restait un instant, j'accourus dans son compartiment pour y déposer un de ses colis qu'elle avait failli oublier ; et il fallut nous dire adieu.

Quand nos regards se rencontrèrent, la force morale nous abandonna tous les deux. Je l'enlaçai. Elle appuya sa figure sur ma poitrine et les pleurs coulèrent de ses yeux. Baisant sa face, ses épaules, ses mains humides de larmes, – oh ! que nous étions malheureux ! – je lui avouai mon amour et je sentis avec une brûlante douleur au cœur, combien était vain, banal et faux ce qui nous avait empêchés de nous aimer. Je compris que, lorsqu'on aime, il faut s'élever, dans sa façon de raisonner, plus haut que les notions de bonheur ou de malheur, de vice ou de vertu, prises en leur signification courante, ou qu'il ne faut pas raisonner du tout.

Je l'embrassai une dernière fois, lui serrai la main et nous nous séparâmes, pour toujours. Le train roulait déjà. Je m'assis dans le compartiment voisin qui était vide, et y restai à pleurer jusqu'à la première station. Puis je rentrai à pied à Sôphiino.

Pendant le récit d'Aliôkhine, la pluie avait cessé et le soleil s'était

montré ; Boûrkine et Ivane Ivânytch sortirent sur le balcon d'où il y avait une vue magnifique sur le jardin et l'écluse, qui brillait maintenant comme un miroir. Les deux hommes, en admirant le coup d'œil, déploraient que cet homme aux yeux intelligents et bons, qui venait de leur parler avec tant de sincérité, tournât en effet ici, dans cette vaste propriété, comme un écureuil dans une tournette, et qu'il ne s'occupât pas de science ou de quelque autre chose qui eût rendu sa vie plus agréable. Ils songeaient combien devaient être douloureux les traits de la jeune femme quand il lui faisait ses adieux et baisait son visage et ses épaules. L'un et l'autre avaient rencontré en ville Ânna Alexèiévna. Boûrkine la connaissait même et la trouvait belle.

1898.

LE NUMÉRO GAGNANT

Ivane Dmîtritch, homme de moyenne condition vivant avec sa famille sur un budget annuel de douze cents roubles, et très heureux de son sort, s'assit, après souper, sur son canapé et se mit à lire le journal.

– J'ai oublié aujourd'hui de regarder le journal, dit sa femme qui enlevait le couvert ; vois donc s'il n'y a pas la liste des tirages.

– Oui, elle y est, répondit Ivane Dmîtritch, mais est-ce que tu n'as pas engagé ton billet et n'est-il pas perdu ?…

– Non, j'ai payé les intérêts mardi.

– Quel numéro as-tu ?

– Série 9 499, billet 26.

– Bon… Nous allons voir… 9 499 et 26.

Ivane Dmîtritch ne croyait pas que l'on pût gagner aux loteries, et, à un autre moment, il n'aurait pas vérifié la liste, mais, étant de loisir et ayant le journal sous les yeux, il promena de haut en bas son doigt sur les numéros des séries. Et, comme pour bafouer son scepticisme, à la deuxième ligne, en haut, le chiffre 9 499 sauta brusquement sous ses yeux. Sans vérifier le numéro du billet, sans contrôler s'il avait bien lu, il laissa tomber le journal sur ses genoux, et ressentit une agréable fraîcheur au creux de l'estomac comme si on lui eût jeté de l'eau froide. Ce fut comme un chatouillement irritant, et doux.

– Mâcha, dit-il sourdement, le numéro 9 499 y est !

Sa femme regarda son visage surpris et effaré, et comprit qu'il ne plaisantait pas.

– Le 9 499 ? demanda-t-elle en pâlissant et laissant tomber sur la table la nappe pliée.

– Oui, oui… sérieusement, il y est !

– Et le numéro du billet ?

– Ah ! oui ! Il y a encore le numéro du billet. Voyons, une minute… attends. Non, mais pense donc ? En tout cas c'est le numéro de notre série. Il y est, tu comprends !…

Ivane Dmîtritch regardait sa femme avec un sourire large et stupide, comme un enfant auquel on montre un objet brillant. Sa femme souriait aussi ; il lui était agréable comme à lui qu'il n'eût appelé d'abord que la série, sans se hâter de connaître le numéro de l'heureux billet. Se bercer ainsi, se taquiner de l'espoir d'un bonheur possible, que c'est doux ! que c'est angoissant !

– Notre série est sortie, dit Ivane Dmîtritch, après un long silence. Il est donc probable que nous avons gagné. Une simple probabilité, mais nous l'avons !

– Eh bien, maintenant regarde !

– Une minute ! Nous aurons le temps d'être désappointés. C'est dans la seconde ligne en haut ; c'est donc un lot de 75 000 roubles. Ce n'est pas des sous, c'est une somme, une fortune ! Et si, regardant la liste, si le 26 y était ! Hein ?… Écoute, si réellement nous avions gagné !…

Les époux, se mirent à rire et se contemplèrent longtemps en silence. La possibilité du bonheur les troublait. Ils ne pouvaient pas même rêver, ni dire pourquoi ils avaient besoin de ces 75 000 roubles, ce qu'ils achèteraient, où ils iraient. Ils ne pensaient qu'aux chiffres 9 499 et 75 000, et se les dessinaient en imagination ; mais ils ne songeaient pas au fait lui-même d'avoir gagné.

Ivane Dmîtritch, tenant son journal, se mit à aller et venir dans la pièce, et ce ne fut que lorsque sa première impression fut passée qu'il commença à rêver un peu.

– Et si nous avions gagné ! dit-il. Quelle vie nouvelle ce serait ! quel bouleversement ! Le billet t'appartient, mais s'il était à moi, j'achèterais tout d'abord pour 25 000 roubles quelque chose d'immobilier, dans le genre d'une propriété. Je consacrerais dix mille roubles à des dépenses indispensables : un nouveau mobilier… voyages, paiement de dettes, etc.… Et les quarante mille restants, je les placerais à la banque, en valeurs.

– Oui, une propriété, ce serait bien, dit la femme en s'asseyant, les mains sur ses genoux.

– Quelque part dans les gouvernements de Toûla ou d'Orel. Ainsi, d'abord, on n'a pas de maison à louer pour l'été, et puis, tout de même, ça

rapporte.

Et, dans son imagination, des tableaux s'entassèrent, l'un plus attrayant et plus poétique que l'autre. Et, dans tous ces tableaux, il se voyait bien nourri, tranquille, bien portant ; il avait chaud et même trop chaud. Après avoir mangé de la soupe à la glace, le voilà, couché, ventre en l'air, sur le sable tiède, au bord de la rivière, ou dans le jardin, sous un tilleul… Il fait bon… Son jeune fils et sa fille se roulent non loin de lui dans le sable, le creusent ou attrapent des insectes dans l'herbe. Ivane Dmîtritch somnole doucement, ne pensant à rien. Il sent de tout son corps qu'il n'a ni aujourd'hui, ni demain, ni après-demain à se rendre à son bureau… S'ennuie-t-il d'être couché, il va voir les faneurs, ou chercher les champignons dans les bois ; ou bien il regarde les moujiks pêcher au filet. Quand le soleil se couche, il prend un drap, du savon, et s'achemine vers le bain où il se déshabille sans hâte, passe longtemps ses paumes sur sa poitrine nue, et entre dans l'eau. Dans l'eau, près des ronds mats du savon, se démènent des petits poissons ; des plantes d'eau ondulent… Après le bain, du thé avec de la crème et des pains au lait en réorte. Le soir, promenades ou *vinnte* (whist) avec les voisins…

– Oui, dit sa femme, rêvant aussi, il serait bon d'acheter une propriété…

Et l'on voit à son visage que ses idées la ravissent.

Ivane Dmîtritch s'imagine l'automne avec les pluies, les soirées froides et l'été de septembre[13]. En cette saison-là, il faut à dessein se promener plus longtemps au jardin, au potager, au bord de la rivière, pour avoir un peu froid et ensuite, boire un grand verre de vodka et savourer une oronge salée ou des concombres au fenouil, puis boire un second verre… Les enfants reviennent du potager et en rapportent des carottes, des raves, qui sentent la terre fraîche… Ensuite on s'étend sur un divan et l'on regarde, sans hâte, un journal illustré. Puis on se couvre la figure avec le journal ; on déboutonne son gilet et on se laisse aller au sommeil…

Un temps sombre, pluvieux, suit l'été de septembre. Il pleut jour et nuit. Les arbres, nus, pleurent. Le vent est humide et froid. Les chiens, les chevaux, les poules, tout est mouillé, triste, craintif. Il n'y a plus où se promener ; on ne peut sortir. On est obligé, pendant toute la journée, de marcher d'un coin à un autre des pièces et de regarder anxieusement les fenêtres embuées. On s'ennuie !

Ivane Dmîtritch s'arrêta et regarda sa femme :

– Sais-tu, Mâcha, dit-il, j'irais à l'étranger. Et il se mit à songer comme il serait bon de partir pour l'étranger, à la fin de l'automne, d'aller dans le midi

de la France, en Italie… aux Indes !

– Moi aussi, dit sa femme, j'irais bien à l'étranger. Allons, regarde le numéro du billet.

– Minute. Attends…

Il marchait dans sa chambre, continuant à penser. Il se demandait si, vraiment, sa femme irait à l'étranger ? Il est agréable de voyager seul, ou en compagnie de femmes légères, insouciantes, ne vivant que pour l'heure présente, et non pas avec des femmes qui songent, durant toute la route, à leurs enfants, ne parlent que d'eux seuls, soupirent, s'effarent et ménagent chaque liard. Ivane Dmîtritch s'imagina sa femme en wagon, encombrée de paquets, de corbeilles, de ballots. Elle soupire on ne sait pourquoi, se plaint d'avoir mal de tête, d'avoir beaucoup dépensé. On doit, aux gares, courir sans cesse chercher de l'eau bouillante, des sandwiches, de l'eau… Sa femme ne veut pas dîner parce que le dîner est cher…

« Elle me disputerait chaque copek, pensa-t-il en la regardant : le billet est à elle. Et quel besoin a-t-elle d'aller à l'étranger ! Que pourrait-elle bien y voir ? Elle resterait dans sa chambre et me garderait près d'elle… Je le sais ! »

Et, pour la première fois de sa vie, Ivane Dmîtritch remarqua que sa femme avait vieilli, enlaidi, qu'elle était imprégnée d'une odeur de cuisine et que lui-même était encore jeune, frais, bien portant, bon à remarier.

« Tout cela, pensa-t-il, n'est évidemment que vétilles, bêtises, mais… qu'irait-elle faire à l'étranger ? Qu'y comprend-elle ? Et elle y viendrait !… Je m'imagine ça !… Et, au fond, pour elle, Naples ou Kline, c'est tout un. Elle ne ferait que me gêner. Je serais sous sa dépendance. Je m'imagine de quelle façon, dès qu'elle aurait reçu l'argent, elle le mettrait, à la manière de toutes les femmes, sous six clés… Elle me le cacherait… Elle ferait du bien à ses parents, et, en ce qui me concerne, compterait chaque sou. »

Ivane Dmîtritch se rappela les parents de sa femme… Tous ces frères, toutes ces sœurs et tantes, ayant appris son gain, arriveraient quémander comme des mendiants, sourire onctueusement et faire les hypocrites.

Engeance dégoûtante, pitoyable ! Si on leur donne, ils demanderont encore ; si on leur refuse, ils iront cancaner, faire des imprécations, souhaiter tous les malheurs.

Ivane Dmîtritch se souvint aussi de ses parents à lui, et leurs visages, qu'il regardait naguère avec indifférence, lui semblaient maintenant répugnants,

haïssables.

« C’est une telle vermine ! » pensa-t-il.

Et le visage de sa femme se mit aussi à lui sembler répugnant, haïssable. Une fureur bouillait contre elle en son âme, et il pensait avec une joie mauvaise :

« Elle n’entend rien à l’argent, aussi est-elle avare. Si elle gagnait, elle ne me donnerait que cent roubles et mettrait le reste sous clé. »

Et Ivane Dmîtritch ne regardait déjà plus sa femme avec un sourire, mais avec haine. Elle aussi le regarda, et elle aussi avec haine et fureur. Elle avait ses rêves étoilés, ses plans, ses idées. Elle savait très bien à quoi rêvait son mari. Elle savait qui, le premier, allongerait la patte sur son lot.

« Il fait bon rêver aux frais d’autrui ! disait son regard. Mais dispense-t’en ! »

Le mari comprit son regard. La haine se mit à remuer dans sa poitrine et, pour contrarier sa femme et lui faire pièce, il regarda rapidement à la quatrième page et annonça, avec triomphe :

– Série 9 499, billet 46 ! Ce n’est pas le 26 !

L’espérance et la haine disparurent tout ensemble, et, tout de suite, il sembla à Ivane Dmîtritch et à sa femme que leur logement était obscur, petit, bas, que le souper qu’ils venaient de manger n’était pas substantiel, pesait à l’estomac, que les soirées étaient longues et ennuyeuses.

– C’est on ne sait quoi, dit Ivane Dmîtritch, commençant à être nerveux ; où que l’on marche, partout, sous les pieds, du papier, des miettes, des coquilles d’œuf… On ne balaie jamais nulle part ! Il faudra, le diable m’emporte, quitter cette maison !… J’irai me pendre au premier tremble !

1887.

ENNUIS DE L’EXISTENCE

Liov Ivânovitch Popov, homme nerveux, malheureux dans son travail et dans sa vie privée, attira à lui le boulier et se remit à compter.

Il avait acheté, il y avait un mois, à la banque Kochker une obligation à lots du premier emprunt, qu’il devait payer par mensualités, et il calculait à présent combien il aurait à payer jusqu’à ce que l’obligation lui appartînt définitivement.

– Au cours du jour, l’obligation vaut 246 roubles ; j’ai payé en souscrivant 10 roubles, reste donc 236 roubles. Bon… À cela, il faut ajouter un mois d’intérêts à 7 pour 100 l’an et un quart pour 100 de commission. Timbres, frais de poste pour l’envoi du récépissé, 21 copeks. L’assurance de l’obligation 1 r. 10 c, 1 r. 22 pour le transit ; 74 copeks pour l’élévateur ;… amende, 18 copeks…

Dans la même chambre, derrière une cloison, était couchée sa femme Sôphia Sâvvichna, arrivée de Mtsénnsk pour demander à son mari l’autorisation de se faire délivrer un passeport afin de pouvoir vivre seule. Sôphia Sâvvichna, ayant pris froid en voyage, avait une fluxion et souffrait affreusement des dents. En haut, de l’autre côté du plafond, un homme énergique, apparemment élève du Conservatoire, étudiait au piano avec tant d’application la rapsodie de Liszt, qu’il semblait qu’un train de marchandises passât sur le toit. Dans la chambre contiguë, à droite, un étudiant en médecine préparait un examen. Il faisait les cent pas et répétait tout haut, d’une grosse voix basse de séminariste :

« On observe aussi l’entérite chronique chez les ivrognes invétérés, les gloutons et, en général, chez les gens qui ont une vie intempérante… »

Dans la pièce, traînait une suffocante odeur de clou de girofle, de créosote, d’iode, d’acide phénique, et autres substances malodorantes que Sôphia Sâvvichna employait contre son mal de dents.

– Bien… continua Popov… Aux 246 roubles, il faut ajouter 14 r. 81 c. et, ce mois-ci, il reste dû un total de 250 r. 81 c. Si maintenant je paye en mars, 5 roubles, il restera 240 r. 81 c. Bon. Ajoutons maintenant pour un mois d’avance 7 pour 100 d’intérêts et un quart pour 100 de commission…

– Aa-aa-aah ! se mit à geindre sa femme. Mais secours-moi donc, Liov Ivânytch !… Je meurs !

– Qu'y puis-je, ma chère ? Je ne suis pas médecin… Un quart pour 100 de commission, un cinquième pour 100 de courtage, 1 r. 22 c. de cabotage, 74 copeks de transit…

– Sans-cœur ! cria Sôphia Sâvvichna, se mettant à pleurer et laissant apparaître derrière le paravent sa figure enflée. Tu ne m'as jamais plainte, bourreau !… Écoute quand je te parle, impoli !

– Donc, un quart pour 100 de commission… transit, 14 copeks, élévateur 18 copeks, pour l'empaquetage 32 copeks, total 17 r. 12 c.

« On observe aussi l'entérite chronique, répétait l'étudiant en marchant d'un coin à un autre de sa chambre, chez les ivrognes invétérés, les gloutons… »

Popov déversa le boulier, annulant tous ses comptes, remua d'un geste brusque sa tête alourdie, et recommença à compter. Une heure après il en était au même point, écarquillant les yeux sur son récépissé de prêt, et marmottait :

– Donc, en avril 1896, il restera dû 228 r. 67 c. Bon… En septembre, je verse 5 roubles ; il restera dû 223 r. 67 c. Ajoutons pour un mois d'avance 7 pour 100 d'intérêts annuels, un quart pour 100 de commission…

– Barbare ! fit dans un cri Sôphia Sâvvichna, passe-moi de l'ammoniaque, tyran ! meurtrier !…

« On observe aussi l'entérite chronique dans les maladies de foie… »

Popov passa l'ammoniaque à sa femme et reprit :

– Un quart pour 100 de commission, 74 copeks de transit, frais d'aberration, 18 copeks, amende 32 copeks…

La musique, au-dessus, avait cessé, mais, au bout d'une minute, le pianiste se remit à jouer, et avec tant de furie, qu'un ressort du sommier sur lequel gisait Sôphia Sâvvichna se mit à vibrer. Popov, éperdu, regarda le plafond et recommença son calcul, à dater d'août 1896. Il regardait les chiffres des papiers qu'il avait devant lui, le boulier, et voyait se produire une sorte de roulis. Ses yeux papillotaient, son cerveau s'embrumait, sa bouche était sèche et une sueur froide mouillait son front. Malgré tout il résolut de ne pas cesser de travailler avant d'avoir entièrement tiré au clair ses rapports d'argent avec

la banque Kochker.

– A-a-ah ! mugissait Sôphia Sâvvichna. Cela m'arrache tout le côté droit ! Vierge Souveraine ! O-oh ! je n'en puis plus ! Et pour lui, l'aspic, tout lui est égal… Si je meurs, peu lui importe !… Infortunée martyre que je suis ! J'ai épousé un soliveau. Martyre que je suis !

– Mais, voyons, ma bonne, que puis-je faire ?… Donc, en février 1903, je devrai 208 r. 7 c. Bon… Maintenant, ajoutant les 7 pour 100 d'intérêts annuels, le quart pour 100 de commission, 74 copeks de courtage…

« On observve aussi, l'entérrite chrronique dans les affections des poumons… »

– Tu n'es pas un mari, tu n'es pas le père de tes enfants, mais un tyran et un bourreau ! Passe-moi vite les clous de girofle, sans-cœur !

– Ah ! flûte !… Un quart pour 100 de commission,… voyons, qu'est-ce que je dis ?… Retranchant le paiement des coupons et y ajoutant 7 pour 100 des intérêts annuels pour un mois d'avance, un quart pour 100 de commission…

« On observve aussi l'entérrite chrronique dans les affections des poumons… »

Trois heures après, Popov fit la dernière addition. Il trouva que, durant tout le temps du paiement de son prêt, il devrait payer à la banque Kochker 1 347 821 r. 92 c. Et même en en déduisant un gros lot possible de 200 000 roubles, il resterait encore une perte de plus d'un million. Considérant ces chiffres, Liov Ivânytch se leva lentement et se sentit glacé. Une expression de frayeur, de stupéfaction et de perplexité envahirent sa face, comme si on lui eût tiré un coup de feu derrière l'oreille.

À ce moment-là, en haut, par delà le plafond, un compagnon s'assit près du pianiste, et quatre mains, frappant ensemble le clavier, se mirent à jouer la rapsodie de Liszt. L'étudiant en médecine, marchant plus vite, toussa, graillonna, et se mit à bourdonner :

« On observve aussi l'entérrite chrronique chez les ivrrognes invéterrés, les gloutons… »

Sôphia Sâvvichna poussa un cri strident, lança au loin son oreiller et se mit à trépigner. Son mal ne commençait évidemment qu'à se développer…

Popov essuya sa sueur froide, se rassit, et déversant le boulier d'un coup, il dit :

– Il faut vérifier… j'ai pu me tromper…

Et reprenant son récépissé, il recommença à compter :

– L'obligation vaut, au cours de ce jour, 246 roubles… J'ai payé un acompte de 10 roubles ; il reste donc 236 roubles…

Et dans ses oreilles, il entendait le claquement du boulier :

– Clac… clac… clac…

Et c'était déjà des coups de fusil, des sifflets, des coups de fouet, des rugissements de lions et de léopards qu'il entendait…

– Il reste dû 236 roubles… criait-il, tâchant de surmonter ces bruits ; je verse en juin 5 roubles. Que le diable m'emporte, 5 roubles ! Que le diable me fouette, qu'un timon de voiture m'entre dans le cou, 5 roubles ! *Vive la France*[14] ! Vive Déroulède !…

Le matin, on le conduisit à l'hôpital.

1887.

LE PENSEUR

Un midi embrasé. Pas un son, pas un mouvement… La nature semble une très grande maison de campagne oubliée de Dieu et des gens…

Sous le feuillage penchant d'un vieux tilleul, proche le logement du surveillant de la prison, sont assis, devant une table à trois pieds, ce surveillant lui-même, Iâchkine, et son hôte, Pîmmfov, le surveillant de l'école du district.

Les deux hommes ont quitté leur tunique ; leurs gilets sont déboutonnés ; leurs figures en sueur sont rouges et immobiles. La chaleur paralyse leur capacité d'exprimer quoi que ce soit…

Le visage de Pîmmfov est tout à fait abattu, perdu de paresse. Ses yeux sont prêts à se fermer, sa lèvre inférieure pend. Quelque activité, au contraire, se manifeste dans les yeux et sous le front de Iâchkine. Il pense apparemment à quelque chose.

Les deux hommes se regardent en silence ; leur souffrance s'exprime par des soupirs et de brusques abattements de paumes sur des mouches. Devant eux, sur la table, se trouvent un carafon de vodka, un filandreux morceau de bœuf bouilli, et vieille boîte à sardines, remplie de sel gris. Ils ont déjà bu un premier, un second et un troisième verres de vodka…

– Oui, déclare soudain Iâchkine, de façon si imprévue que le chien qui sommeillait non loin de la table tressaille, serre la queue entre ses pattes et s'enfuit sur le côté ; oui, quoi que vous disiez, Philippe Maxîmytch, il y a en russe trop de signes de ponctuation inutiles !

– Mais pourquoi donc ça ? demande discrètement Pîmmfov, retirant de son verre l'aile d'une mouche. S'il y a beaucoup de signes de ponctuation, chacun a sa valeur et sa place…

– Ah ! laissez donc ! Vos points n'ont aucun sens ! Ce n'est que de l'invention pédante. Tel met une dizaine de virgules dans une ligne et se croit savant. Le substitut du procureur Mèrinov, par exemple, met une virgule après chaque mot. Pourquoi cela ? « Honoré monsieur, virgule, ayant visité la prison à telle date, virgule, j'ai remarqué, virgule, que les détenus, virgule… » Ouf ! Ça danse sous les yeux ! Et, dans les livres, c'est la même chose… Des points et virgules, deux points, toute sorte de guillemets ; c'est répugnant à

lire. Et un bélître ne trouve pas assez d'un point : il en met toute une ligne… Pourquoi ça ?

– La science l'exige, soupire Pîmmfov.

– La science ?… non pas la science, mais l'enténèbrement de l'esprit… Tout cela a été inventé par fanfaronnade, pour jeter de la poudre aux yeux… Il ne se trouve, par exemple, de lettre *iate* dans aucune langue étrangère, et, en Russie, il y en a une. À quoi cela sert-il, je vous le demande ? Écrire seigle avec *ei* ou sans *ei,* n'est-ce pas indifférent[15] ?

– Ilia Martynytch, s'écrie Pîmmfov, se renfrognant, Dieu sait ce que vous dites ! Est-ce qu'on peut écrire seigle avec *é !* Il est même désagréable de vous entendre !

Pîmmfov boit un verre, et, offensé, clignant les yeux, détourne la tête. Protester contre la grammaire le froisse visiblement.

– Ah ! ce que j'ai été fustigé pour ce *iate !* continue Iâchkine. L'instituteur, je me rappelle, me fait une fois passer au tableau, et dicte : « L'infirmier est parti pour la ville. » Je réfléchis et j'écris infirmier avec *é.* Encore fouetté… Et maintenant aussi mon pauvre Vassioûtka a toujours l'oreille enflée à cause de cet *ei*… Si j'étais ministre je défendrais de turlupiner les gens avec ça[16].

– Adieu, soupire Pîmmfov, les yeux clignants, en mettant sa tunique ; je ne peux pas entendre parler ainsi de la science.

– Allons, allons, allons… dit Iâchkine le retenant par la manche, le voilà déjà fâché ! Voyons, je n'ai dit ça que pour parler !… Bah, Asseyons-nous et buvons !

Pîmmfov, froissé, s'assied et boit en détournant la tête. Le calme s'établit. La cuisinière Fiôna passe auprès des buveurs portant un baquet d'eau grasse. On entend le clapotement du liquide et un glapissement du chien éclaboussé. La figure éteinte de Pîmmfov se crispe encore plus ; elle va, à l'instant, fondre de chaleur et se répandre sur son gilet. De petites rides s'accumulent sur le front de Iâchkine. Il regarde avec absorption la viande filandreuse, et pense… Un invalide s'approche de la table, guette d'un œil sombre le carafon, et, voyant qu'il est vide, en renouvelle le contenu… Les hommes continuent à boire.

– Oui, s'écrie tout à coup Iâchkine.

Pîmmfov tressaille et le regarde, effaré. Il s'attend à une nouvelle protestation.

– Oui, répète Iâchkine en regardant pensivement le carafon ; à mon sens il y a aussi trop de sciences inutiles !

– Mais que voulez-vous dire ? comment l'entendez-vous ? interroge doucement Pîmmfov. Quelles sciences trouvez-vous inutiles ?

– Plusieurs… Plus l'homme en sait long, plus il conçoit de lui-même une haute idée… Plus il a d'orgueil… Je les pendrais toutes… ces sciences !… Allons, allons… vous voilà déjà fâché ! Quelle sensibilité, mon Dieu ! On ne peut dire un mot. Asseyons-nous et buvons !

Fiôna s'approche, et, pointant rageusement de tous côtés ses coudes gras, pose devant les amis une soupe verte. Ils se mettent à déglutir et à mâcher avec bruit. Trois chiens et un chat semblent être sortis de sous terre. Campés devant la table, ils regardent d'un air attendri les bouches qui mâchent. Après la soupe, vient une bouillie au lait. Fiôna la pose sur la table avec tant de colère que des cuillers et des bouts de pain volent à terre. Avant la bouillie, les amis, en silence, boivent encore un verre.

– En ce monde, remarque tout à coup Iâchkine, tout est inutile !

Pîmmfov, abasourdi, laisse tomber sa cuiller sur ses genoux, et regarde, effaré. Iâchkine veut protester, mais sa langue est affaiblie par l'alcool et empâtée par l'épaisse bouillie. Au lieu de l'habituel : « Que voulez-vous dire ? comment l'entendez-vous ? » il ne produit qu'un meuglement.

– Tout, continue Iâchkine, est inutile… les gens, les sciences, les prisons, ces mouches… et cette bouillie… Vous l'êtes également ! Bien que brave homme, et croyant en Dieu, vous êtes inutile vous aussi…

– Adieu, Ilia Martynovitch ! bégaye Pîmmfov, s'efforçant de mettre sa tunique et n'arrivant pas à passer les manches.

– Nous venons de bouffer, de bâfrer, et pourquoi cela ?… Tout est inutile !… Nous mangeons sans savoir pourquoi… Allons, allons… le voilà déjà fâché !… Mais j'ai dit ça comme ça… pour parler… Où allez-vous bien de ce pas ? Restons à causer et buvons !

Le calme se rétablit, troublé seulement par le tintement des verres et les gémissements avinés des deux hommes… Le soleil décline déjà et l'ombre du tilleul s'élargit de plus en plus. Fiôna, venue en rechignant, étend sur le sol,

avec des mouvements brusques, un petit tapis. Les amis avalent en silence un dernier verre, et, le dos tourné l'un à l'autre commencent à s'endormir.

« Dieu soit loué ! pense Pîmmfov. Il n'est pas arrivé aujourd'hui jusqu'à la création du monde et à la hiérarchie… Et moi qui le craignais ! »

1885.

SUPPRIMÉS

Naguère, au temps des hautes eaux, le propriétaire et enseigne en retraite Vyvertov recevait l'arpenteur Katavâssov, qui était venu le voir en passant. Les deux hommes buvaient et mangeaient quelque chose en parlant des nouvelles du jour. Katavâssov, en qualité de citadin, était renseigné sur tout, sur le choléra, sur la guerre et même sur l'augmentation d'un copek de droits par degré d'alcool. Vyvertov l'écoutait en poussant des exclamations et accueillait chaque nouvelle par des : « Hein, tout de même !… Voyez-moi ça !… Aha-ha ! »

– Et pourquoi, Sémione Antîpytch, n'avez-vous pas aujourd'hui vos pattes d'épaules ? questionna entre autres choses Vyvertov.

L'arpenteur ne répondit pas sur-le-champ. Après un instant de silence, il but un petit verre de vodka, fit de la main un geste accablé, et dit :

– Supprimés !

– Tiens ?… Ahaha !… Comme je ne lis pas les journaux, je n'en savais rien. Alors, dans les fonctions civiles, on ne porte plus de pattes d'épaules ? Hein, tout de même ! Mais, savez-vous, cela a son bon côté : les soldats ne vous salueront plus indûment. Par contre, j'avoue qu'en quelque chose, ce n'est pas bien. Vous n'aurez plus la même allure, le même air de dignité ! Plus la même noblesse !

– Oui, mais qu'y faire ! dit l'arpenteur, répétant son geste de la main. L'aspect extérieur n'a pas une grande conséquence. Que l'on ait des pattes ou que l'on n'en ait pas, peu importe ! du moment que l'on nous conserve notre condition. Nous ne nous formalisons nullement de cela. Tandis que vous, Pâvel Ignâtiévitch, on vous a véritablement fait un outrage. Je puis compatir à votre sort.

– En quoi ? que voulez-vous dire ? demanda Vyvertov. Qui donc peut me faire outrage ?

– Je parle du fait que l'on vous ait supprimés. Bien que le grade d'enseigne soit un petit grade de rien, un grade amphibie, un enseigne est pourtant un serviteur de la patrie, un officier… il verse son sang. Pourquoi le supprimer ?

– C’est-à-dire… pardon, balbutia Vyvertov, pâlissant et ouvrant de grands yeux, je ne vous entends pas très bien… Qui donc m’a supprimé ?

– Mais ne l’auriez-vous pas entendu dire ? Il a paru un décret pour qu’il n’y ait plus aucun enseigne. Pour qu’il n’y en ait plus un seul ! plus l’ombre d’un ! Ne l’auriez-vous pas entendu dire ?… Il est ordonné de nommer sous-lieutenants tous les enseignes de l’active, et, pour les enseignes de réserve, qu’il en soit ce que vous voudrez : si vous le voulez, soyez lieutenants, et si vous ne le voulez pas, à votre gré.

– Hum… Que suis-je donc maintenant ?

– Dieu sait ce que vous êtes !… Vous n’êtes rien maintenant : vous êtes une indécision,… de l’éther ! Vous ne le démêlerez pas vous-même ce que vous êtes.

Vyvertov voulait demander quelque chose, mais ne put le faire. Il ressentit du froid au creux de l’estomac. Sa langue ne tourna plus : le saucisson qu’il mâchait resta dans sa bouche, tel qu’il était.

– On a mal agi, avec vous, il n’y a pas à dire ! fit l’arpenteur en soupirant. Qu’il en soit ce qu’il en est, mais je ne peux approuver cette mesure. Ce que l’on doit écrire maintenant dans les journaux étrangers !… hein ?

– Encore une fois, dit Vyvertov, je ne comprends pas… Si maintenant je ne suis plus enseigne, qui suis-je donc ? Personne ? Un zéro ?… Autrement dit, si je vous comprends bien, chacun peut maintenant être grossier avec moi, me tutoyer ?

– Ça, je n’en sais rien… Nous, de notre côté, on nous prend maintenant pour des chefs de trains ! Un de ces jours, le chef de mouvement de notre ligne s’en allait, vêtu de sa capote d’ingénieur à la nouvelle mode, sans pattes d’épaules, et voilà qu’un général lui crie : « Conducteur, le train va-t-il bientôt partir ? » Et les voilà qui s’attrapent ! Ce fut un scandale ! Il n’est pas possible de parler de cela dans nos journaux, mais… baste, chacun le sait ! On ne peut pas cacher une aiguille dans un sac.

Abasourdi par la nouvelle, Vyvertov ne pouvait plus ni boire, ni manger. Il essaya d’avaler du kvass froid[17] pour se remettre, mais le kvass s’arrêta dans sa gorge et dut ressortir.

Après le départ de l’arpenteur, l’enseigne supprimé se mit à aller et venir à travers toutes les pièces de sa demeure, en réfléchissant. Autant qu’il réfléchit,

il ne trouva rien. La nuit, au lit, il poussait des soupirs et réfléchissait encore.

– Mais finiras-tu de ronronner ! lui dit sa femme Arîna Matvèiévna, le poussant du coude. Il gémit comme s'il allait accoucher ! Peut-être ce qu'on t'a dit n'est-il pas vrai. Rends-toi demain chez quelqu'un pour t'informer, espèce de loque !

– Quand tu resteras sans condition ni titre, tu sauras, toi aussi, ce qui en est d'être une loque. Elle est là vautrée comme un esturgeon et me traite de loque ! On voit bien que ce n'est pas toi qui as versé ton sang !

Le lendemain, Vyvertov, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, fit atteler à une brichka son cheval alezan clair, et partit aux informations.

Il décida d'aller chez un de ses voisins et de pousser, au besoin, jusque chez le Maréchal de la noblesse en personne.

En passant par Hypâtiévo, il rencontra l'archiprêtre Pafnoûtiï Amalikîtiannski. Le prêtre sortait de l'église et se dirigeait vers sa maison en agitant avec humeur son bâton crossu. Il marmottait, en tournant à tout instant sa tête vers son sacristain qui le suivait :

– Quel imbécile tu es, l'ami ! Quel imbécile !

Vyvertov descendit de voiture et s'approcha de l'archiprêtre pour recevoir sa bénédiction.

– Tous mes compliments en ce jour, père archiprêtre ! dit-il en lui baisant la main. Vous avez daigné dire la messe ?

– Oui, j'ai célébré la liturgie.

– C'est ça… chacun sa besogne ! Vous gardez votre troupeau spirituel, et nous, dans la mesure de nos forces, nous engraissons la terre… Mais pourquoi n'avez-vous pas mis aujourd'hui vos décorations ?

L'archiprêtre, au lieu de répondre, se renfrogna, fit de la main un geste évasif, et poursuivit sa route.

– On le leur a défendu !… expliqua à mi-voix le sacristain.

Vyvertov suivit des yeux l'archiprêtre qui marchait furieux et son cœur se serra d'un amer pressentiment : ce que l'arpenteur lui avait dit lui sembla désormais bien près de la vérité !

Vyvertov se rendit tout d'abord chez son voisin le major Ijitsa. Quand sa voiture entra chez le major, il l'aperçut, debout au milieu de sa cour, vêtu d'une robe de chambre et coiffé d'un fez turc. Ijitsa, trépignant avec fureur, agitait les bras tandis que son cocher Fîlka promenait devant lui un cheval qui boitait.

– Vaurien ! criait le major bouillonnant. Canaille ! Ce ne serait pas assez que de te pendre, anathème ! Afghan !… Ah ! mes respects ! fit-il en apercevant Vyvertov. Très heureux de vous voir ! Comment cela vous plaît-il ? Voilà déjà une semaine qu'il a laissé écorcher le pied de ce cheval, et il n'en a rien dit, le coquin ! Pas un mot ! Si je ne m'en étais pas aperçu, le sabot aurait fichu le camp au diable ! Hein ! quelles gens ? Comment ne pas lui flanquer sur le museau ? Comment ne pas le battre ? ne pas le battre, je vous le demande ?…

– C'est un bon petit cheval, dit Vyvertov s'approchant d'Ijitsa. C'est dommage. Major, envoyez chercher le vétérinaire ! Il y en a, major, un très bon dans mon village.

– Major ? marmotta Ijitsa avec un sourire de dédain, major !… Je ne suis pas en humeur de plaisanter ! J'ai un cheval malade et vous me donnez du major, major !… On dirait une corneille qui croasse : crr… crr !…

– Je ne vous comprends pas, major ! Est-il permis de comparer un gentilhomme à une corneille.

– Mais quel major suis-je ?… Suis-je un major ?

– Qu'êtes-vous donc ?

– Le diable sait ce que je suis ! dit Ijitsa. Il y a déjà plus d'un an qu'il n'y a plus de majors. Voyons ! Que dites-vous là ? Êtes-vous né d'hier ?

Vyvertov regarda Ijitsa avec effroi et se mit à essuyer sa figure couverte de sueur avec le pressentiment de quelque chose de très mauvais.

– Pourtant, permettez… dit-il. Je ne vous comprends tout de même pas… Le grade de major est un grade élevé !

– Mon Dieu, oui !

– Comment cela se fait-il donc ? Et vous… ne protestez pas ?

Le major ne fit qu'un geste de résignation et d'indifférence, et se mit à lui raconter comment ce coquin de Fîlka avait écorché le sabot du cheval. Il l'expliqua longuement et finit par soulever le sabot malade, avec sa plaie suppurante et sa compresse de fumier, et le pousser droit dans la figure de Vyvertov. Et celui-ci ne comprenait plus rien, ne ressentait rien ; il voyait tout comme à travers un grillage. Il prit congé sans se rendre compte, remonta en voiture et jeta avec désespoir au cocher :

– Chez le Maréchal de la noblesse ! Vite ! Fouaille !

Le Maréchal de la noblesse, Iâgodychév, habitait non loin de là. Au bout d'une petite heure, Vyvertov entrait dans son cabinet et le saluait. Le Maréchal, assis sur un canapé, lisait le *Novoié Vrémia.* Voyant entrer quelqu'un, il salua d'un signe de tête et indiqua un fauteuil.

– J'aurais dû me présenter plus tôt à Votre Excellence, commença Vyvertov, mais, ne sachant pas où j'en suis quant à ma condition, j'ose recourir à Votre Excellence pour la préciser…

– Permettez, honorable monsieur, interrompit le Maréchal de la noblesse, …pour commencer ne m'appelez pas Excellence, je vous en prie !

– Mais que dites-vous ?… Nous sommes de petites gens…

– Il ne s'agit pas de ça. On écrit ici… (le Maréchal de la noblesse piqua si fort de son doigt le journal qu'il perça la feuille), on écrit ici que, désormais, nous, les conseillers d'État, ne serons plus Excellences. On nous en informe afin que nul n'en ignore. Eh bien quoi, il ne le faut donc pas, cher monsieur ! Il ne le faut pas !… Ne m'appelez plus Excellence ! Il ne le faut pas !

Iâgodychév se leva et fit orgueilleusement quelques pas dans son cabinet. Vyvertov poussa un soupir et laissa tomber à terre sa casquette.

« Si on ne les a pas ménagés eux-mêmes, pensa-t-il, il n'y a pas à parler des enseignes ni des majors. Il vaut mieux que je parte… »

Il sortit en marmottant on ne sait quoi et en oubliant sa casquette dans le cabinet du Maréchal de la noblesse.

Deux heures après, Vyvertov arrivait chez lui, pâle, nu-tête, son visage exprimant une épouvante obtuse.

Descendant de voiture, il regarda craintivement le ciel : le soleil lui aussi n'aurait-il pas été supprimé ?

Sa femme, frappée de sa mine, le combla de questions. Mais pour toute réponse, Vyvertov ne faisait que des gestes d'accablement et de dépit.

Il passa une semaine sans boire ni manger, ni dormir, allant d'un coin à un autre des chambres et réfléchissant. Il n'adressait la parole à personne, ne demandait rien, et quand Arîna Matvèiévna le pressait de questions, il ne faisait que répéter son geste accablé et évasif, sans dire un mot…

Que n'essaya-t-on pas pour le faire revenir à lui ? On lui fit boire de la tisane de sureau ; on lui donna « pour l'usage interne » de l'huile de veilleuse ; on le fit asseoir, sur une brique chaude. Mais rien n'agissait : il dépérissait et continuait à se taire. Pour le rappeler à la raison, on fit venir le père Pafnoûtii. L'archiprêtre s'efforça toute une demi-journée de lui expliquer que tout tendait maintenant, non pas à la suppression des fonctions, mais à leur élévation. Mais la bonne graine tomba sur un sol ingrat. L'archiprêtre ayant pris cinq roubles pour ses peines, partit sans être arrivé à rien.

Après avoir gardé le silence une semaine, Vyvertov parut vouloir parler.

– Qu'as-tu donc à te taire, vilain museau ? dit-il tout d'un coup, en se jetant sur son petit domestique Iloûcha. Sois grossier ! Moque-toi de moi ! Tutoie-moi ! Humilie-moi ! Triomphe !

Ayant dit cela, il se mit à pleurer et se tut encore une semaine. Sa femme décida de lui faire faire une saignée. Un infirmier vint lui tirer deux assiettes de sang, ce qui parut le soulager.

Le lendemain de la saignée, Vyvertov s'approcha du lit où sa femme était couchée, et lui dit :

– Arîna, je ne veux pas laisser les choses en cet état. Je suis à présent décidé à tout. J'ai gagné mon rang, et nul n'a le droit d'y toucher. Voici ce que j'ai décidé, après y avoir mûrement réfléchi : je vais écrire une supplique à quelque haut personnage et je signerai : l'enseigne un tel… l'en-sei-gne… tu comprends ? Pour le faire enrager : l'en-sei-gne… Qu'il en soit ainsi ! Pour le faire enrager !

Et cette idée lui plut tellement qu'il en fut tout illuminé et demanda à manger.

Maintenant, transfiguré par sa nouvelle décision, Vyvertov va de chambre en chambre, sourit sarcastiquement et dit comme en songe :

– Je signerai : En-sei-gne… Pour les faire enrager !

1885.

UNE CALOMNIE

Serguéï Kapitônytch Akhinèiév, professeur de calligraphie, mariait sa fille Nathâlia au professeur d'histoire et de géographie Ivane Pétrôvitch Lochadînykh. L'entrain de la fête était merveilleux. Au salon, on chantait, on jouait, on dansait. Dans les pièces, couraient de-ci de-là, comme des enragés, des serveurs en habit noir, aux cravates blanches sales, loués au club. On entendait des bruits de conversations. Le professeur de mathématiques, Tarânntoulov, le professeur de français, Padequoi, et le sous-directeur de l'enregistrement, Iégor Benedîktych Mzda, assis sur le canapé l'un près de l'autre, racontaient, en se pressant et s'interrompant l'un l'autre des histoires de gens enterrés vivants et donnaient leur opinion sur le spiritisme. Aucun des trois n'y croyait, mais chacun admettait qu'il est beaucoup de choses au monde que l'esprit humain ne pourra jamais pénétrer…

Dans une autre pièce, le professeur de littérature Dodônnski expliquait aux invités le cas où une sentinelle a le droit de tirer sur les passants. Les conversations, on le voit, étaient effrayantes, mais fort agréables. Dans la cour, les gens qui, vu leur position sociale, n'avaient pas le droit d'entrer, regardaient aux fenêtres.

À minuit précis, Akhinèiév se rendit à la cuisine pour voir si tout était prêt pour le souper. Il y flottait – du plancher au plafond – une brume chargée de fumets d'oies, de canards et de bien d'autres choses encore. Dans un désordre artistique s'étalaient sur deux tables des attributs de hors-d'œuvre et de boissons. Près des tables, s'affairait la cuisinière Mârfa, femme rouge, au large ventre, coupé en deux par un tablier.

– Ma bonne, dit Akhinèiév en se frottant les mains et se pourléchant les lèvres, montre-moi l'esturgeon. Quelle odeur ! quel « miasme » !… Je mangerais toute la cuisine. Montre un peu l'esturgeon !

Mârfa s'approcha d'un des bancs, souleva une feuille de journal huilée, sous laquelle reposait, dans un énorme plat, un énorme esturgeon à la gelée, – garni de câpres, d'olives et de carottes. Akhinèiév, contemplant le poisson, fit un « ah ! » Son visage s'illumina, ses yeux se renversèrent, et, penché sur le poisson, ses lèvres produisirent un bruit de roue mal graissée. Demeuré ainsi un instant, il fit, de plaisir un claquement de doigts, suivi d'un second claquement de lèvres.

– Bah !… s'exclama dans la salle voisine, une voix, tandis qu'apparaissait sur la porte la tête rasée du surveillant Vânnkine, le bruit d'un chaud baiser !… Qui est-ce qui t'embrasse ici, Mârfouchka ? Avec qui es-tu ?… Aha !… très agréable ! Tu es avec Serguéï Kapitônytch !… Un brave pépère, on peut le dire… en tête-à-tête avec un sexe féminin !…

– Je ne l'embrasse pas du tout, protesta Akhinèiév, gêné. Qui t'a dit ça, imbécile ? J'ai fait… de satisfaction… à la vue du poisson… un claquement de lèvres…

– Raconte, raconte !…

La tête de Vânnkine, souriant largement, disparut derrière la porte. Akhinèiév devint rouge.

« Que diable, songea-t-il, va-t-il maintenant aller cancaner, le gredin !… Il va me couvrir de honte dans toute la ville, l'animal !… »

Akhinèiév entra doucement dans la salle de la réunion et guigna de biais, cherchant où se trouvait Vânnkine.

Campé près du piano dans une pose avantageuse, le surveillant chuchotait quelque chose à la belle-sœur de l'inspecteur, qui riait.

« C'est de moi qu'elle rit ! pensa Akhinèiév. Puisse-t-il crever ! Et l'autre le croit !… Elle le croit ! elle rit !… mon Dieu !… Non ! on ne peut pas laisser ça ainsi, non !… Il faut faire de telle sorte qu'on ne le croie pas… Je vais aller leur parler à tous, et c'est lui qui restera le faiseur de cancans et l'imbécile. »

Akhinèiév ne cessant pas de se troubler, et se grattant, s'approcha de Padequoi.

– Je reviens de la cuisine, dit-il, où j'ai donné des ordres pour le souper. Je sais que vous aimez le poisson, et j'ai, mon cher, un esturgeon… comme ça !… Long de deux archines… Hé ! hé ! hé !… À propos, j'allais oublier… Il vient d'arriver une véritable histoire avec cet esturgeon. J'entre à la cuisine pour voir les plats… je regarde l'esturgeon, et, de plaisir, tant c'était appétissant, je fais un claquement de lèvres. Juste à ce moment cet imbécile de Vânnkine qui se met à rire… et qui dit : « Aha ?… qui est-ce que vous embrassez ici ? C'est Mârfa ? la cuisinière ! » Ce qu'il a été inventer, cet idiot ! Une dondon sans peau, ni tête… pareille à on ne sait quelle bête !… Et il dit que l'on s'embrassait ! Le farceur !

– Qui est un farceur ? demanda Tarânntoulov, s'approchant.

– Mais, tenez, ce Vânnkine ! J'entre à la cuisine…

L'histoire de l'esturgeon et de Mârfa fut répétée une seconde fois.

– Il m'a fait rire, le farceur ! ajouta Akhinèiév qui, se retournant, vit Mzda derrière lui… Et, à mon idée, il serait plus agréable d'embrasser un chien de garde que Mârfa… Nous parlons de Vânnkine, dit-il à Mzda. Quel gros farceur ! Il entre à la cuisine, me voit auprès de Mârfa, et se met à faire toute sorte de plaisanteries… « Pourquoi vous embrassez-vous ? » demande-t-il. Il a inventé ça dans les fumées de l'ivresse. Et moi, je le dis, j'aimerais mieux embrasser un dindon que Mârfa. Et puis, lui dis-je, espèce d'imbécile, j'ai une femme ! Ce qu'il m'a fait rire !…

– Qui vous a fait rire ? demanda l'aumônier.

– Vânnkine. J'étais à la cuisine et regardais l'esturgeon…

Et ainsi de suite.

Une demi-heure après, tous les invités savaient l'histoire de l'esturgeon et de Vânnkine.

« Maintenant, pensait Akhinèiév, en se frottant les mains, qu'il la leur conte !… qu'il le fasse ! Dès qu'il va commencer à raconter on lui dira : « Assez raconté de bêtises, imbécile ! Nous savons tout ! »

Et Akhinèiév fut tellement tranquillisé qu'il but de joie quatre verres de trop. Après le souper, ayant reconduit dans leur chambre les nouveaux mariés, il rentra chez lui et s'endormit comme un enfant.

Le lendemain, il avait oublié l'histoire de l'esturgeon.

Mais, hélas, l'homme propose et Dieu dispose ! La mauvaise langue avait fait sa méchante œuvre, et la ruse d'Akhinèiév ne lui servit de rien.

Exactement une semaine après, le mercredi, alors que, après la troisième leçon, Akhinèiév parlait, dans la salle des maîtres, des penchants pervers de l'élève Vyssièkine, son proviseur, s'approchant de lui, le prit à part :

– Voilà ce dont il s'agit, Serguéï Kapitônytch, lui dit-il. Excusez-moi… Bien que cela ne me regarde pas, je dois pourtant vous faire comprendre… C'est mon devoir… Voyez-vous, le bruit court que vous vivez avec cette…

avec votre cuisinière… Ça ne me regarde pas, mais… Vivez avec elle, embrassez… qui vous voudrez ; mais, je vous en prie, pas si ouvertement. Je vous le demande ! N'oubliez pas que vous êtes un pédagogue !

Akhinèiév se sentit devenir froid, pétrifié. À la fois comme piqué par un essaim d'abeilles et arrosé d'eau bouillante, il retourna chez lui. Il lui semblait, en chemin, que toute la ville le regardait comme s'il eût été barbouillé de goudron.

Chez lui l'attendait un nouveau désagrément.

– Pourquoi ne manges-tu rien ? lui demanda sa femme au dîner. À quoi penses-tu ? À tes amours ? Il te manque Marfoûchka ? Je sais tout, Mahomet que tu es ! De braves gens m'ont ouvert les yeux ! Hou, hou !… barbare !

Et, vlan, une gifle !… Akhinèiév se leva de table, et, ne sentant pas la terre sous ses pieds, se rendit, sans pardessus ni chapeau, chez Vânnkine.

Il le trouva chez lui.

– Gredin, lui dit-il, pourquoi m'avoir barbouillé de boue devant le monde entier ? Pourquoi as-tu lancé contre moi cette calomnie ?

– Une calomnie ? Quelle invention est-ce là ?

– Qui a lancé le cancan que j'embrassais Mârfa ? Diras-tu que ce n'est pas toi ! Ce n'est pas toi, brigand ?

Vânnkine, les paupières battantes, sentit danser toutes les fibres de son visage fripé. Il dit, levant les yeux vers l'icône :

– Que Dieu me punisse ! Que mes yeux éclatent et que je crève, si j'ai dit un seul mot de vous ! Que je n'aie jamais ni feu ni lieu ! Ce ne serait pas assez que le choléra…

La sincérité de Vânnkine, était, on le voit, hors de doute. Ce n'était assurément pas lui, qui avait lancé ce cancan.

« Mais qui est-ce donc ? songeait Akhinèiév, en se remémorant toutes ses connaissances et se frappant la poitrine. Qui ? Qui donc ? »

– Qui donc ?… demanderons-nous aussi au lecteur.

1883.

DE MAUVAISE HUMEUR

L'agent de police rurale, Sémione Iliitch Prâtchkine, allait et venait dans sa chambre, tâchant d'étouffer en lui une impression désagréable. La veille, il était allé pour affaires de service chez le chef de recrutement, s'était mis à l'improviste à jouer aux cartes, et avait perdu huit roubles.

La somme était minime, dérisoire, mais le démon de l'âpreté et de l'intérêt, insinué dans l'oreille de l'agent, lui reprochait sa prodigalité.

– Huit roubles, la belle affaire ! se disait Prâtchkine, ne voulant pas l'écouter. Des gens perdent bien plus sans qu'il en soit rien. D'ailleurs l'argent se gagne… Je n'ai qu'à passer une fois à la fabrique ou au débit de Rylov, et ils seront de retour, mes huit roubles, et même davantage !

Dans la chambre voisine, Vânia, le fils de Sémione, répète monotonement sa leçon :

– « *L'Hiver.* – Le paysan est radieux… la route de neige est rétablie… »

– Oui, dit le père, on peut se rattraper… Qu'est-ce qu'il y a de « radieux » là-bas ?

– « Le paysan radieux… inaugure la route… inaugure… »

– « Radieux !… » continue à songer Prâtchkine. Si on lui donnait une dizaine de bonnes verges chaudes, il ne serait pas si « radieux ». Au lieu d'être radieux, il ferait bien de payer régulièrement ses impôts… Huit roubles… la belle affaire ! Ce n'est pas huit mille roubles. On peut toujours les regagner…

– « Son cheval, flairant la neige… trottine indolemment… »

– Comme s'il pouvait aller au galop ! Quel trotteur un paysan va-t-il s'offrir, dis-moi un peu ? Une rosse reste une rosse… Un moujik sans jugement est heureux, étant ivre, de pousser sa bête à fond, et s'il arrive à dégringoler dans un trou de glace ou dans un ravin, il en fera une belle figure… Que tu viennes seulement trotter devant moi, je te passerai une telle térébenthine que tu ne l'oublieras pas de cinq ans !… Aussi pourquoi ai-je joué ma petite carte ? Si j'avais joué l'as de trèfle, j'aurais sauvé deux

points…

– « Creusant des sillons duveteux roule la voiture hardie… Creusant des sillons duveteux… »

– « Creusant… creusant des sillons… des sillons… » Qui donc dit une chose pareille ! Ce que l'on se permet d'écrire, Dieu me pardonne !… Et c'est ce dix, en somme, qui a tout fait ! Les diables l'ont apporté au mauvais moment…

– « Voilà que court un petit paysan… Le petit paysan ayant mis Joûtchka dans le traîneau ayant mis Joûtchka[18]… »

– C'est qu'il a bien mangé, le petit, s'il court et s'amuse !… Et les parents n'ont pas l'esprit de mettre leur gamin au travail… Au lieu de monter son chien en traîneau, il ferait mieux de casser du bois, ou de lire l'Écriture sainte… Et ces chiens, ce qu'ils en ont, les paysans !… On ne peut passer ni à pied ni en voiture !… J'aurais dû ne pas jouer après le souper… Je n'avais qu'à souper et à m'en aller…

– « Le gamin en rit et en souffre, et sa mère le menace… sa mère le menace derrière la fenêtre… »

– Menace, menace-le !… Elle a la paresse de sortir pour le punir… Elle devrait lui relever sa pelisse, et pan, pan, pan !… Ça vaudrait mieux que de menacer du doigt… Avec ta façon de t'y prendre, tu en feras un ivrogne… De qui est-ce, ce que tu apprends-là ? demanda Prâtchkine.

– De Poûchkine, papa.

– Poûchkine ? Hum !… Sans doute une espèce d'original. Ils écrivent, écrivent, et ne comprennent pas eux-mêmes ce qu'ils écrivent. Ils ne se soucient que d'écrire !

– Papa, cria l'enfant, un moujik a apporté de la farine.

– Bon ! Tu l'as prise ?

Mais même la farine apportée en cadeau n'égaya pas Prâtchkine… Plus il cherchait à se consoler, plus la perte des huit roubles lui restait sensible. Il les regrettait autant que s'il eût perdu huit mille roubles… Quand Vânia eut fini d'apprendre sa leçon et se tut, Prâtchkine s'assit près de la fenêtre, et, l'angoisse dans l'âme, fixa son regard lugubre sur les tas de neige… Mais leur vue ne fit qu'aviver sa plaie intime. La neige lui rappela son voyage de la

veille chez le chef de recrutement. Sa bile s'émut et emplit son âme… Le besoin de passer son chagrin sur autrui atteignit un degré irréductible. Il n'y put résister…

– Vânia ! cria-t-il, viens que je te donne les verges pour le carreau que tu as cassé hier !

1884.

UNE NUIT ATROCE

Ivane Pétrôvitch Panikhîdine pâlit, baissa la lampe et commença d'une voix émue :

– Une brume noire, opaque, flottait sur la terre, lorsque, dans la nuit de Noël 1883, je rentrais, venant de chez un ami, aujourd'hui décédé, chez lequel nous nous étions attardés à une séance de spiritisme. Les rues où je passais n'étaient pas éclairées, je ne sais pourquoi, et je devais trouver mon chemin presque à tâtons. J'habitais à Moscou, près de l'Assomption-aux-Tombes, la maison du fonctionnaire Troûpov, autrement dit dans un des quartiers les plus retirés de l'Arbate. Mes pensées, en chemin, étaient lourdes, accablantes… « Ta vie approche du déclin… Fais pénitence… « Telle était la phrase que m'avait dite Spinosa[19] dont nous avions réussi à évoquer l'esprit. Je demandai de répéter, mais la soucoupe, loin de le faire, ajouta « … cette nuit. »

Je ne crois pas au spiritisme, mais l'idée de la mort, même une allusion à elle, me plonge dans la tristesse. La mort, messieurs, est inéluctable ; elle est de chaque jour. Et, malgré tout, l'idée en répugne à la nature humaine… À ce moment où une obscurité impénétrable, froide, m'enveloppait, et où des gouttes de pluie tournaient rageusement devant mes yeux, à ce moment où le vent gémissait lugubrement sur ma tête, où je ne voyais pas âme qui vive autour de moi, où je n'entendais aucun bruit humain, une peur indéfinie, inexplicable, envahit mon âme.

Moi, homme affranchi de préjugés, je me hâtais, craignant de me retourner, craignant de regarder de côté ! Il me semblait qu'en me retournant je verrais la mort sous la forme d'un spectre.

Panikhîdine fit un soupir entrecoupé, but de l'eau et reprit :

– Cette peur indéfinie, mais que vous comprendrez, ne me quitta pas, même lorsque après avoir grimpé les quatre étages de la maison Troûpov, j'ouvris ma porte et entrai dans ma chambre. Dans mon modeste logis, il faisait noir. Le vent pleurait dans le poêle et agitait la porte de la bouche de chaleur comme s'il eût prié de le laisser entrer au chaud.

« S'il faut en croire Spinosa, me dis-je en souriant, je dois mourir cette nuit dans cet accompagnement de pleurs. Ça fait peur tout de même ! »

Je frottai une allumette… Un coup de vent furieux balaya le toit de la maison. Les pleurs sourds se changèrent en un hurlement méchant. En bas, quelque part, battit une persienne à demi arrachée, et la porte grinçante de la bouche de chaleur demanda plaintivement à l'aide…

« Il est mauvais, pensai-je, d'être sans asile, par une nuit pareille. »

Mais ce n'était pas le temps de se laisser aller à des réflexions de ce genre. Tandis que le phosphore de mon allumette brûlait en flamme bleue et que mes regards faisaient le tour de la chambre, un spectacle inattendu, horrible, s'offrit à moi… Quel dommage que le coup de vent n'eût pas éteint mon allumette ! Alors je n'aurais peut-être rien vu et mes cheveux ne se seraient pas dressés… Je poussai un cri, fis un pas vers la porte, et, rempli d'horreur, de désespoir et de stupeur, je fermai les yeux…

Au milieu de la chambre se trouvait un cercueil.

La flamme bleue ne brûla que peu de temps, mais j'eus le temps de distinguer les contours du cercueil… Je vis un lamé rose, scintillant de paillettes, et, sur le couvercle, une croix en galon doré.

Il y a des choses, messieurs, qui se gravent dans notre souvenir lors même qu'on ne les a vues qu'un instant. Il en fut ainsi de ce cercueil. Je ne le vis qu'une fois, et pourtant je me souviens de ses moindres détails. C'était un cercueil pour un mort de moyenne taille, et, à en juger par la couleur rose du brocart, pour une jeune fille. Le précieux lamé, les pieds et les poignées de bronze, tout montrait que la défunte était riche.

Je sortis à toutes jambes de ma chambre, et, sans raisonner ni penser, ne ressentant qu'une indicible peur, je m'élançai dans l'escalier. Le palier et l'escalier étaient obscurs ; mes pieds s'embarrassèrent dans les pans de ma pelisse ; il est surprenant que je ne sois pas tombé et ne me sois pas rompu le cou. Arrivé dans la rue, je m'appuyai au montant mouillé d'un réverbère, et commençai à me raisonner. Mon cœur battait affreusement ; j'étais oppressé…

L'une des auditrices releva la mèche de la lampe, se rapprocha de Panikhîdine, et il continua :

– Je n'aurais pas été étonné en trouvant le feu dans ma chambre, un voleur, un chien enragé… Je ne me serais pas étonné, si le plafond fût tombé, le plancher effondré et les murs écroulés ;… tout cela est chose naturelle et compréhensible. Mais comment, dans ma chambre, pouvait-il y avoir un

cercueil ? D'où venait-il ?… Un cercueil précieux, un cercueil de femme, fait évidemment pour une jeune personne de l'aristocratie, comment un pareil cercueil pouvait-il se trouver dans la misérable chambre d'un petit employé ? Était-il vide ou contenait-il un cadavre ? Qui était cette fortunée personne, prématurément morte, qui me faisait une si étrange et si horrible visite ? Torturant mystère !

Je pensai : « Si ce n'est pas un prodige, c'est un crime. »

Je me perdais en conjectures. Ma porte, en mon absence, était fermée, et l'endroit où je mettais la clé n'était connu que de mes intimes. Mais, voyons, mes amis n'auraient pas placé là un cercueil !…

On pouvait supposer aussi que le cercueil avait été apporté chez moi par erreur par des employés des pompes funèbres. Ils avaient pu se tromper d'étage ou de porte, et livrer le cercueil là où il ne fallait pas. Mais qui ignore que nos croque-morts ne quittent pas une pièce avant d'avoir reçu leur paiement, ou, tout au moins, un pourboire ?

« Les esprits, pensai-je, m'ont prédit la mort. Ne serait-ce pas eux qui se seraient encore chargés de me fournir un cercueil ? »

Je ne croyais pas, messieurs, et je ne crois pas encore au spiritisme. Mais une pareille coïncidence peut incliner, même un philosophe, à une disposition d'esprit mystique.

Tout cela, décidai-je, est bête et je suis poltron comme un écolier. J'ai eu la berlue et rien d'autre. Je rentrais chez moi de si sombre humeur qu'il n'est pas surprenant que mes nerfs impressionnables aient vu un cercueil… C'est évidemment la berlue ! Que serait-ce autre chose ?

La pluie me fouaillait le visage ; le vent agitait furieusement mes pans d'habit, mon bonnet… J'avais froid, j'étais atrocement trempé. Il fallait rentrer, mais… où ?… Chez moi ? C'était courir le risque de revoir le cercueil, et cela surpassait mes forces. Moi, qui complètement à l'écart dans ma chambre, n'y entendais aucun bruit humain, rester seul avec un cercueil, contenant peut-être un cadavre, c'était à en perdre la raison !… Rester dans la rue sous la pluie battante, et au froid, pareillement impossible !…

Je résolus d'aller passer la nuit chez mon ami Oupokôiév, qui, par la suite, comme vous le savez, s'est tué d'un coup de revolver. Il habitait l'hôtel meublé de Tchèrépov dans le Miôrtvyi péréoûlok[20].

Panikhîdine essuya la sueur froide qui mouillait sa face livide, et, ayant

péniblement soupiré, poursuivit :

– Je ne trouvai pas mon ami chez lui. Après avoir frappé et m'être assuré qu'il n'y était pas, je pris en tâtonnant sa clé sur l'imposte ; j'ouvris et entrai. Je laissai tomber ma pelisse mouillée, et, ayant trouvé à tâtons le canapé, je m'y assis pour me reposer. Il faisait noir… Le vent bourdonnait tristement dans le ventilateur. Un grillon, dans un trou du poêle, chantait sa monotone chanson. Au Kremlin, on sonna les matines de Noël. Je me hâtai de faire partir une allumette. Mais la lumière ne me délivra pas de mon humeur sombre ; au contraire. Derechef un effroi horrible, inexprimable s'empara de moi, et, poussant un cri, trébuchant, affolé, je m'enfuis de l'hôtel…

J'avais vu, dans la chambre de mon camarade, la même chose que chez moi : un cercueil !

Le cercueil était deux fois plus grand que celui de ma chambre, et sa garniture marron le rendait particulièrement lugubre. Comment était-il arrivé là ? Que ce fût la berlue, il était impossible maintenant d'en douter… Il ne pouvait pas y avoir un cercueil dans chaque chambre ! C'était évidemment un malaise de mes nerfs, une hallucination… Où que je fusse allé, à présent, j'aurais toujours vu devant moi l'affreuse demeure de la mort. C'est donc que je devenais fou, que je souffrais d'une sorte de cercueilomanie, et il n'y avait pas à en chercher bien loin la cause : il n'y avait qu'à se rappeler la séance de spiritisme et le mot de Spinosa…

« Je deviens fou, songeai-je avec terreur, en me prenant la tête. Mon Dieu, que faire ? »

Ma tête éclatait, mes jambes flageolaient… La pluie tombait comme d'un seau, le vent me pénétrait et je n'avais ni pelisse ni bonnet. Revenir les chercher était impossible, dépassait mes forces… La peur en sa froide étreinte me serrait fortement. Mes cheveux se dressaient, une sueur glacée ruisselait de mon visage, bien que je ne crusse qu'à une hallucination…

Qu'y avait-il à faire ? reprit Panikhîdine. Je devenais fou et risquais de prendre atrocement froid. Je me souvins par bonheur que non loin du Miôrtvyi péréoûlok habitait un de mes bons amis, le docteur Pogôstov. Il venait de terminer sa médecine et avait assisté avec moi à la séance de spiritisme. Je me hâtai de me rendre chez lui… Il n'était pas encore le mari d'une riche marchande et habitait au cinquième étage de la maison du conseiller d'État Kladbîchtchénnski.

Chez Pogôstov mes nerfs durent endurer une torture nouvelle ; en montant au cinquième, j'entendis un affreux vacarme. Quelqu'un courait en haut, avec

un grand bruit de pieds, claquant les portes.

J'entendis un cri déchirant : « À moi ! À moi, concierge ! »

Et, une seconde après, une forme noire, en pelisse, coiffée d'un chapeau haut de forme se précipita à ma rencontre.

– Pogôstov ! m'écriai-je en reconnaissant mon ami ; c'est vous ? Qu'avez-vous ?

Pogôstov m'ayant rejoint, s'arrêta et me prit convulsivement le bras. Il était pâle ; il respirait avec peine ; il tremblait ; ses yeux couraient, hagards ; sa poitrine se soulevait.

– C'est vous, Panikhîdine ? demanda-t-il d'une voix sourde. Mais est-ce bien vous ? Vous êtes pâle, littéralement comme quelqu'un qui sortirait du tombeau… En vérité n'êtes-vous pas une hallucination ?… Mon Dieu… vous êtes à faire peur.

– Et vous, qu'avez-vous ? Vous n'avez pas figure humaine !

– Oh ! mon ami, laissez-moi respirer… Je suis heureux de vous voir, si c'est réellement vous que je vois, et si vous n'êtes pas une illusion de mes sens. Maudite séance de spiritisme !… Elle m'a tellement démoli les nerfs que, figurez-vous, revenu chez moi, j'ai vu dans ma chambre… un cercueil !

N'en croyant pas mes oreilles, je lui demandai de répéter.

– Un cercueil, dit le docteur en s'asseyant, épuisé, sur les marches, un vrai cercueil ! Je ne suis pas un poltron, mais le diable lui-même s'effraierait, si, après une séance de spiritisme, il tombait sur un cercueil !

M'embrouillant, bégayant, je racontai au docteur les cercueils que j'avais vus…

Nous nous regardâmes une minute l'un l'autre, les yeux hagards, bouche bée. Et, pour nous convaincre que nous n'étions pas hallucinés, nous nous mîmes à nous pincer l'un l'autre.

– Nous sentons tous les deux de la douleur, dit le docteur, donc nous ne dormons pas et ce n'est pas en rêve que nous nous voyons. C'est donc que les cercueils, le mien et les deux vôtres, ne sont pas des erreurs de nos sens, mais quelque chose de réel. Qu'y a-t-il donc à faire maintenant, l'ami ?

Demeurés une grande heure sur l'escalier glacé, et nous perdant en conjectures et suppositions, nous avions très froid et décidâmes de rejeter la peur pusillanime, de réveiller le garçon et de nous rendre avec lui à la chambre du docteur. C'est ce que nous fîmes.

Entrés dans la chambre, nous vîmes en effet un cercueil, garni de lamé blanc avec des crépines et des glands d'or. Le garçon se signa pieusement.

– On peut maintenant savoir, dit le docteur pâle et tremblant, si ce cercueil est vide ou… s'il est habité…

Après une longue et compréhensible hésitation, Pogôstov se baissa et, serrant les dents d'effroi et d'émotion, il arracha le couvercle du cercueil.

Nous regardâmes et…

Le cercueil était vide…

À défaut de cadavre, nous y trouvâmes une lettre ainsi conçue :

« Cher Pogôstov,

« Tu sais que les affaires de mon beau-père sont dans un horrible état. Il est endetté jusqu'au cou. Demain ou après-demain, on viendra le saisir, et sa famille et la mienne seront définitivement perdues, ainsi que notre réputation qui est, pour moi, la chose la plus précieuse. Nous avons décidé hier, au conseil de famille, de mettre en lieu sûr tout ce qui a du prix. Comme tout l'avoir de mon beau-père consiste en cercueils (il est, comme tu sais, le meilleur fabricant de la ville en ce genre), nous avons résolu de dissimuler les plus beaux cercueils. Je m'adresse à toi comme à un ami. Aide-moi à sauver notre avoir et notre réputation. Dans cet espoir, je t'envoie un cercueil que je te prie de garder chez toi jusqu'à nouvel ordre. Sans l'aide de nos connaissances, nous sommes perdus. J'espère que tu me refuseras d'autant moins cela que le cercueil ne restera pas chez toi plus d'une semaine. À tous ceux que je regarde comme de vrais amis, j'en ai envoyé un, et je compte sur leur générosité et sur leur noblesse.

« Celui qui t'aime.

« Ivane TCHÉLIOÛSTINE. »

Je dus, pendant près de trois mois, suivre un traitement pour remettre mes nerfs en état. Notre ami, le gendre du fabricant de cercueils, sauva son honneur et sa réputation ; il tient lui-même maintenant le bureau des pompes

funèbres ; il vend des monuments et des dalles funéraires. Ses affaires ne sont pas brillantes, et, chaque soir maintenant, en rentrant chez moi, je redoute d'y trouver près de mon lit un monument de marbre blanc ou un catafalque.

1884.

LE ROMAN DE LA CONTREBASSE

Le musicien Smytchkov, se rendant à la villa du prince Biboulov, où, à l'occasion de fiançailles, devait avoir lieu une soirée de musique et de danse, portait sur le dos, dans sa housse de cuir, une énorme contrebasse. Il suivait la berge d'une rivière qui roulait ses eaux froides d'une façon sinon majestueuse, du moins très poétique.

« Si je me baignais ! » pensa-t-il.

Sans réfléchir davantage, il se dévêtit et se plongea dans les ondes rafraîchissantes. La soirée était magnifique. L'âme poétique du musicien s'ordonna selon l'harmonie environnante. Mais quel doux sentiment s'empara de lui, lorsque, après avoir nagé une centaine de brasses, il aperçut sur la berge abrupte une belle jeune fille assise, qui péchait. Il retint sa respiration et se tint coi, à l'afflux de sentiments divers qui l'envahirent. Souvenirs d'enfance, nostalgie du passé, amour qui s'éveille ! Mon Dieu ! et lui qui croyait ne plus pouvoir aimer…

Après avoir perdu confiance en l'humanité, – son épouse bien-aimée s'étant enfuie avec le basson Sobâkine, – son âme s'était emplie d'un sentiment de vide, et il était devenu misanthrope…

« Qu'est-ce que la vie ? se demandait-il souvent. Pourquoi vivons-nous ? La vie n'est qu'un mythe, un songe… une ventriloquie… »

Mais, debout devant la belle endormie (il ne fut pas difficile de remarquer qu'elle dormait), Smytchkov ressentit soudain, en dépit de lui-même, quelque chose qui ressemblait à de l'amour. Le musicien resta longtemps devant elle, la dévorant des yeux.

« Bah, suffit !… se dit-il en poussant un profond soupir. Adieu, apparition merveilleuse !… Il est temps de me rendre au bal de Son Excellence… »

Et ayant regardé encore une fois la belle, il voulait s'en retourner en nageant, lorsqu'une idée lui passa par la tête.

« Il faut, pensa-t-il, lui laisser un souvenir de moi. Je vais accrocher quelque chose à sa ligne. Ce sera la surprise « d'un inconnu ».

Smytchkov nagea doucement vers la rive, y cueillit un gros bouquet de fleurs des champs et de plantes d'eau, et, l'ayant lié avec une tige d'ivraie, il l'accrocha à l'hameçon.

Le bouquet coula, entraînant le joli flotteur.

La raison, les lois de la nature, et la situation sociale de mon héros, exigent que le roman finisse à cet endroit, mais, hélas, le destin de l'auteur est inexorable. Pour des raisons, de lui indépendantes, le roman ne prit pas fin avec ce bouquet. Au contraire du bon sens et de la nature des choses, le pauvre et obscur contrebassiste devait jouer, dans l'existence de la noble et riche beauté, un rôle important.

Smytchkov ayant renagé vers le rivage y fut consterné : il n'y trouva plus ses habits. On les lui avait volés… D'inconnus malfaiteurs avaient tout emporté, sauf sa contrebasse et son haut de forme.

– Malédiction ! s'exclama Smytchkov. Ô race de vipères ! La perte de mes habits m'indigne moins – les habits sont périssables – que l'idée de devoir aller nu et de violer la morale.

Le musicien s'assit sur la housse de sa contrebasse et se mit à chercher le moyen de sortir de son horrible situation.

« On ne peut pourtant pas aller tout nu chez le prince Biboulov ! pensait-il. Il y aura des dames ! Et, en même temps, les voleurs ont emporté avec mon pantalon la colophane qui s'y trouvait ! »

Smytchkov réfléchit longtemps, douloureusement, jusqu'à en avoir des élancements dans les tempes.

« Bah ! se souvint-il enfin, il y a, non loin d'ici, un petit pont dans des broussailles. Je peux, jusqu'à la nuit, rester dessous et, à l'obscurité, je me coulerai jusqu'à la première isba… »

S'étant arrêté à cette idée, le musicien mit son haut de forme, chargea la contrebasse sur son dos et s'achemina vers les broussailles. Nu, et son instrument sur le dos, il rappelait quelque antique demi-dieu…

Maintenant, lecteur, tandis que mon héros est sous le pont et s'adonne à l'affliction, abandonnons-le quelques instants et revenons à la jeune fille qui péchait. Que lui est-il arrivé ?

La belle s'étant éveillée et ne voyant plus son flotteur sur l'eau se hâta de

tirer sa ligne. Le fil se tendit, mais ni l'hameçon ni le flotteur n'apparurent. Le bouquet de Smytchkov s'étant humecté, était devenu lourd.

« Ou c'est un gros poisson, pensa la jeune fille, ou ma ligne s'est accrochée. »

Ayant un peu tiré, elle décida que l'hameçon… était accroché.

« Quel dommage ! pensa-t-elle. Le soir, ça mord si bien ! Que faire ? »

Sans plus songer, la jeune fille rejeta ses légers vêtements et plongea, jusqu'à ses épaules de marbre, son beau corps dans les ondes… Il n'était pas aisé de décrocher l'hameçon du bouquet dans lequel le fil s'était emmêlé, mais la patience et le labeur en vinrent à bout. Au bout d'un petit quart d'heure, la belle, rayonnante et heureuse, sortait de l'eau, tenant son hameçon.

Malgré tout, le mauvais sort la guettait. Les vauriens qui avaient volé les vêtements de Smytchkov avaient également dérobé les siens, ne lui laissant que sa boîte à vers.

« Que faire, maintenant ? songeait-elle en se lamentant. Faut-il partir en cette tenue ? Non, jamais ! Mieux vaut la mort ! Je vais attendre la nuit ; j'irai alors jusque chez Agâphia et l'enverrai à la maison me chercher des vêtements… D'ici là, je vais me cacher sous le pont. »

Mon héroïne, à la faveur des herbes les plus hautes, et se baissant, courut au pont. S'étant glissée dessous, et, y apercevant un homme nu, à crinière de musicien, la poitrine velue, elle poussa un cri et perdit connaissance.

Smytchkov s'effraya lui aussi ; il avait d'abord pris la jeune fille pour une ondine.

« N'est-ce pas une ondine qui vint me séduire ? pensa-t-il. (Et cette supposition le flatta, car il avait toujours eu une haute opinion de son physique.) Si ce n'est pas une ondine, mais un être humain, comment expliquer cette étrange façon d'apparaître ? Pourquoi est-elle ici sous ce pont, et que lui arrive-t-il ? »

Tandis qu'il résolvait ces questions, la belle revenait à elle.

– Ne me tuez pas, je vous en prie ! supplia-t-elle. Je suis la princesse Biboulov. On vous donnera beaucoup d'argent. Je suis entrée dans l'eau pour décrocher mon hameçon, et des voleurs m'ont pris ma robe neuve, mes bottines, et tout !

– Mademoiselle, dit Smytchkov d'une voix suppliante, on m'a également volé mes habits, et, avec mon pantalon, on a même volé la colophane qui s'y trouvait !

Les contrebasses et les trombones n'ont d'habitude guère d'à-propos. Smytchkov faisait cependant à la règle une agréable exception.

– Mademoiselle, dit-il peu après, je vois que ma vue vous offusque. Mais, convenez que pour les mêmes raisons que vous-même, je ne puis partir d'ici. Voilà quelle idée me vient. Ne voudriez-vous pas vous mettre dans la housse de ma contrebasse et en abattre le dessus ? Cela me cachera de vous…

Ce disant, Smytchkov sortit sa contrebasse. Il lui parut une minute qu'en faisant cette concession il profanait l'art sacré ; mais son hésitation fut courte. La belle se glissa dans la housse, s'y roula en boule, et Smytchkov, attachant les courroies, commença de se réjouir que la nature l'eût doté de tant d'esprit.

– Maintenant, mademoiselle, dit-il, que vous ne me voyez plus, restez ici tranquille. Quand il fera noir, je vous porterai à la maison de vos parents. Je pourrai ensuite venir chercher ma contrebasse.

À la tombée de la nuit, Smytchkov prit en effet sur ses épaules la housse, contenant la belle, et se traîna vers la villa des Biboulov. Son plan était d'arriver à la première isba, d'y emprunter des vêtements et de pousser plus loin.

« Pas de mal sans bien… pensait-il en soulevant de ses pieds nus la poussière, et ployant sous le faix. Pour la chaleureuse part que j'ai prise au sort de la princesse Biboulov, le prince me récompensera sans doute généreusement. »

– Mademoiselle, demandait-il du ton d'un *cavalier galant*[21] qui invite une dame pour un quadrille, vous trouvez-vous bien ? Je vous en prie, ne faites pas de cérémonies ; installez-vous dans ma housse comme chez vous !

Tout d'un coup il parut au galant Smytchkov que deux formes humaines, enveloppées d'obscurité, marchaient devant lui. Ayant regardé avec plus d'attention, il se convainquit que ce n'était pas une illusion d'optique. Les formes marchaient en effet et portaient même on ne sait quels paquets…

« Ne serait-ce pas nos voleurs ? se dit-il. Ils portent quelque chose. Probablement nos habits ! »

Smytchkov, posant sa housse à terre, se mit à courir après les hommes.

– Arrêtez ! cria-t-il. Arrêtez ! Tenez-les !… Les formes se retournèrent, virent qu'elles étaient poursuivies et s'enfuirent. La princesse entendit longtemps des pas précipités et les cris : « Arrêtez ! » Enfin tout s'apaisa.

Smytchkov s'étant laissé entraîner par la poursuite, la belle fût demeurée longtemps encore couchée au bord de la route sans un heureux effet du hasard. Il se trouva qu'à ce moment-là, les camarades de Smytchkov, la flûte Joutchkov et la clarinette Razmakhâikine, se rendaient, par le même chemin, à la villa Biboulov. Buttant contre la housse, ils se regardèrent étonnés et ouvrirent les bras.

– Une contrebasse ! dit Joutchkov… Eh ! c'est l'instrument de notre Smytchkov ! Comment se trouve-t-il ici ?

– Il lui est probablement arrivé quelque chose, décida Razmakhâikine. Il s'est enivré ou on l'a volé… En tout cas, il ne faut pas laisser ici sa contrebasse. Emportons-la.

Joutchkov la chargea sur ses épaules, et les musiciens continuèrent leur route.

– Diable, que c'est lourd ! grommelait sans cesse la flûte. Je n'accepterais pour rien au monde de jouer d'une pareille machine… Ouf !

Arrivés à la villa Biboulov, les musiciens posèrent la housse à sa place accoutumée à l'orchestre, et se rendirent au buffet.

On allumait déjà les lustres et les bras. Le fiancé, le conseiller aulique Lakèïtch, beau et sympathique fonctionnaire du département des Voies et Communications, se trouvait au milieu de la salle ; les mains dans les poches, il causait avec le comte Chkâlikov. Ils parlaient musique.

– À Naples, comte, disait Lakèïtch, j'ai connu en personne un violoniste qui faisait littéralement des merveilles. Le croiriez-vous, avec une contrebasse… avec une simple contrebasse… il faisait des trilles si endiablés que c'en était effrayant ! Il jouait les valses de Strauss !

– Arrêtez, fit le comte incrédule, ce n'est pas possible…

– Je vous l'affirme ! Il exécutait même la rapsodie de Liszt ! Je partageais sa chambre et, n'ayant rien à faire, j'appris même à jouer sur la contrebasse la rapsodie en question.

– La rapsodie de Liszt !… Hum… vous plaisantez ?…

– Vous ne le croyez pas ? fit Lakèïtch en riant. Je vais vous le prouver à l'instant. Allons à l'orchestre !

Le fiancé et le comte s'y rendirent. S'étant approchés de la contrebasse, ils se mirent à en défaire vite les courroies, et… oh ! terreur !

Mais là, tandis que le lecteur, donnant cours à son imagination, se figure l'issue de la controverse musicale, revenons à Smytchkov…

Le pauvre musicien n'ayant pu rattraper les voleurs, et revenu à la place où il avait laissé la housse, n'y trouva plus sa charge précieuse. Se perdant en conjectures, il s'élança plusieurs fois en avant et en arrière sur la route, et, n'y apercevant pas l'étui, il décida qu'il se trompait de chemin.

« C'est horrible ! pensait-il en se prenant aux cheveux et devenant glacé. Elle va étouffer dans la housse ! Je suis un meurtrier. »

Jusqu'à minuit Smytchkov courut les chemins à la recherche de sa housse. À la fin, à bout de force, il revint sous le pont.

– Je chercherai à l'aube, décida-t-il.

Les recherches à l'aube ne donnèrent pas d'autres résultats, et Smytchkov décida d'attendre sous le pont le retour de la nuit.

– Je la trouverai ! marmottait-il, en ôtant son haut de forme et se prenant aux cheveux. Dussé-je chercher un an, je la trouverai !

*
* *

Et, jusqu'à présent, les paysans qui vivent dans les parages susdits racontent que, la nuit, on peut voir près du pont un homme nu, recouvert de poils et coiffé d'un chapeau haut de forme. Parfois, sous le pont, on l'entend gémir.

1886.

AU BUREAU DE POSTE

Nous enterrions, ces jours-ci, la toute jeune femme de notre vieux directeur des postes, Sladkopèrtsov. Après avoir enfoui la belle, nous nous rendîmes, selon l'usage ancestral, au bureau de poste pour le repas de « commémoration ».

Lorsqu'on servit les crêpes de sarrasin, le vieux veuf se mit à pleurer amèrement, et dit :

– Ces crêpes sont aussi dorées que les joues de la défunte. Aussi belles… de point en point !

– Oui, reconnurent les invités, c'était vraiment une beauté… Une femme de premier ordre !

– Oui-i… À la voir, chacun s'étonnait. Et cependant, messieurs, je ne l'aimais ni pour sa beauté, ni pour ses bonnes mœurs… Ces deux qualités, inhérentes à toute la nature féminine, se rencontrent souvent ici-bas. Je l'aimais pour une autre particularité : j'aimais au juste la défunte, Dieu ait son âme, parce que, avec la vivacité et l'enjouement de son caractère, elle fut fidèle à son mari. Elle me fut fidèle bien qu'elle n'eût que vingt ans et que j'aille en avoir bientôt soixante. Elle me fut fidèle, à moi, vieil homme !

Le diacre, qui était du repas, exprima son doute par un grognement éloquent, suivi de toux.

– Alors, lui dit le veuf, vous n'y croyez pas ?

– Ce n'est pas que je n'y croie pas… dit le diacre troublé, mais… les jeunes femmes, maintenant, aiment trop les… comment dire… les rendez-vous, sauce provençale…

– Vous doutez ; mais, monsieur, je vous le prouverai ! Je maintenais en elle la fidélité par divers moyens de nature stratégique, pour ainsi dire, quelque chose dans le genre de la fortification. Avec mes façons de vivre et mon caractère rusé, ma femme ne pouvait en aucune façon me tromper. J'ai employé la ruse pour la sauvegarde de mon lit conjugal. Je connais des mots qui équivalent à des mots d'ordre. Je n'avais qu'à les dire, et, suffit ! je pouvais dormir tranquille sur le chapitre fidélité…

– Quels sont donc ces mots ?

– Tout simples. Je faisais circuler en ville de méchantes rumeurs. Ces rumeurs-là, vous les connaissez certainement. Je disais à tout le monde : « Ma femme Aliôna est la maîtresse de notre chef de police, Ivane Aléxèïtch Zalikhvâtski. » Cela suffisait. Aucun homme n'osait faire la cour à Aliôna, tant il craignait le courroux du maître de police. Lorsqu'un homme la voyait, il fuyait de peur que Zalikhvâtski ne se fasse des idées. Hé, hé, hé ! Aller s'accrocher à cette idole moustachue, on ne s'en tirerait pas ! Il vous dressera cinq procès-verbaux pour infractions sanitaires. S'il voit par exemple votre chat dans la rue, il vous fera un procès comme si c'était du bétail errant.

– Alors, dîmes-nous tous, avec un étonnement prolongé, votre femme n'était pas la maîtresse d'Ivane Aléxèïtch ?

– Non, c'était là ma ruse… hé, hé, hé ! Vous ai-je bien roulés, vous autres, jeunes gens ? Et voilà ce qui en était.

Trois minutes se passèrent en silence. Nous nous taisions, car il était offensant et honteux pour nous d'avoir été dupés de façon si maligne par ce vieux bonhomme au nez rouge.

– Eh bien, grommela le diacre, fasse Dieu que tu te remaries !

1883.

UNE CRÉATURE SANS DÉFENSE

Autant que ses nerfs fussent à nu après la forte crise de goutte qu'il avait eue pendant la nuit, Kistounov se rendit pourtant à son bureau le matin, et reçut, à l'heure habituelle, les visiteurs et les clients de la banque. Il avait l'air las, souffrant. Il parlait à peine, n'ayant presque que le souffle, comme un mourant[22].

– Que désirez-vous ? demanda-t-il à une solliciteuse qui, vêtue d'une pelisse antédiluvienne, ressemblait beaucoup, de dos, à un gros stercoraire.

– Daignez considérer, Excellence, dit volubilement la visiteuse, que mon mari, l'assesseur de collège Chtchoûkine, fut malade pendant cinq mois, et tandis que, excusez-moi, il était alité à la maison et se soignait, on le mit à la retraite, Excellence, sans aucun motif. Lorsqu'ensuite j'allai toucher ses appointements, daignez considérer que l'on retint 24 roubles 36 copeks. « Pourquoi cela ? » demandai-je. On me répondit qu'il les avait empruntés à la caisse mutuelle et que les autres fonctionnaires étaient garants. Comment donc cela ? Pouvait-il emprunter quelque chose sans mon consentement ? Cela ne se peut pas, Excellence ! Et, pourquoi faire cela ? Je suis une femme pauvre ; je ne vis que de mes locataires… je suis faible, sans défense… chacun me moleste et je n'entends de personne une parole aimable…

Les yeux de la visiteuse se mirent à clignoter et elle chercha son mouchoir dans sa pelisse. Kistounov prit la supplique et commença à la lire.

– Permettez, dit-il en levant les épaules, qu'est-ce que c'est que ça ? Je n'y comprends rien. Visiblement, madame, vous ne vous adressez pas où il faut. En substance, votre supplique ne nous concerne pas. Veuillez vous adresser à l'administration où était employé votre mari.

– Eh ! eh ! petit père, j'ai déjà été en cinq endroits ! fit Mme Chtchoûkine. Et on n'a voulu accepter ma supplique nulle part. J'en avais même perdu la tête, mais mon gendre, Boris Matvèitch, que Dieu le conserve ! m'a conseillé de m'adresser à vous. « Adressez-vous, maman, m'a-t-il dit, à M. Kistounov. C'est un homme influent. Il peut tout faire pour vous. » Venez à mon aide, Excellence !

– Nous ne pouvons, Mme Chtchoûkine, rien pour vous… Comprenez-le donc ! Votre mari, autant que j'en puis juger, était employé dans le service de

santé, et notre établissement est une administration entièrement privée, commerciale ; c'est une banque. Comment ne pas comprendre cela ?

Kistounov haussa de nouveau les épaules et passa à un monsieur en uniforme militaire, qui avait une fluxion.

– Excellence, dit Mme Chtchoûkine d'une voix chantante et plaintive, j'ai un certificat médical de la maladie de mon mari ! Le voici ; daignez le regarder !

– C'est parfait, je vous crois, dit Kistounov agacé. Mais je le répète, cela ne nous regarde pas. C'est étrange et même risible ! Votre mari ne sait-il pas où vous devez vous adresser ?

– Il ne sait rien, Excellence. Il ne fait que répéter : « Ce n'est pas ton affaire ! Va-t'en ! » Et c'est tout… Et de qui est-ce donc l'affaire ? Ils sont, voyez-vous, tous sur mon dos ! Sur mon dos !…

Kistounov se retourna vers la visiteuse et se mit en devoir de lui expliquer la différence qu'il y a entre l'administration du service de santé et une banque. Mme Chtchoûkine l'écouta attentivement, inclina la tête en signe d'acquiescement et dit :

– Oui, oui, oui… je comprends, petit père. En ce cas, Excellence, ordonnez que l'on me remette au moins 15 roubles. Je consens à recevoir la somme par fractions.

– Ouf ! soupira Kistounov, rejetant la tête en arrière. On ne peut vous faire entendre raison. Comprenez donc que nous présenter une supplique est aussi cocasse que de déposer une demande en divorce dans une pharmacie ou à un bureau de garantie. On ne vous a pas payé le reliquat de votre dû, mais qu'y pouvons-nous ?

– Excellence, se mit à pleurnicher Mme Chtchoûkine, faites que je puisse prier éternellement Dieu pour vous ! Ayez pitié de moi, infortunée que je suis ! Je suis une femme sans défense, faible… Je suis tourmentée à la mort… Je suis en procès avec mes locataires. Je dois faire des démarches pour mon mari. Je fais actuellement mes dévotions et mon gendre n'a pas d'emploi… Il semble seulement que je mange et que je boive,… mais je tiens à peine sur pied… Je n'ai pas dormi de la nuit.

Kistounov eut un battement de cœur. Faisant mine de souffrir et plaçant une main sur son cœur, il se mit à recommencer l'explication à Mme Chtchoûkine. Mais la voix lui manqua…

– Non, dit-il, avec un geste découragé, pardonnez-moi, je ne puis vous parler. J'en ai même le vertige. Vous nous dérangez et vous perdez votre temps. Ouf !… Alexeï Nicolâïtch, dit-il à un de ses employés, expliquez, s'il vous plaît, les choses à Mme Chtchoûkine.

La réception terminée, Kistounov rentra dans son bureau, signa une dizaine de papiers, mais Alexeï Nicolâïtch était encore occupé avec la solliciteuse. Assis dans son bureau, Kistounov entendit longtemps l'alternance de deux voix : la basse monotone, retenue, de son employé et la voix aiguë et pleurnichante de Mme Chtchoûkine.

– Je suis, disait Mme Chtchoûkine, une femme sans défense, faible ; je suis une femme malade. De prime abord, il semble que je sois forte, mais, à y mieux regarder, je n'ai pas un seul tendon en bon état. Je tiens à peine debout et j'ai perdu l'appétit… J'ai pris aujourd'hui mon café sans aucun plaisir…

Cependant Alexeï Nicolâïtch lui exposait les différences qui existent entre les administrations et le système compliqué de l'expédition des papiers. Il se fatigua vite et se fit remplacer par le comptable.

– C'est une bonne femme singulièrement dégoûtante ! disait Kistounov indigné, faisant craquer ses doigts nerveusement et s'approchant sans cesse de la carafe d'eau. C'est une idiote, un bouchon ! Elle m'a accablé, et va les martyriser, la sale femme ! Ouf !… mon cœur bat !

Au bout d'une demi-heure, il sonna. Alexeï Nicolâïtch apparut.

– Que se passe-t-il là-bas, chez vous ? demanda-t-il languissamment.

– On ne peut rien lui faire comprendre, Piôtre Alexânndrytch ! Nous sommes tout à fait exténués. Nous lui parlons chèvre et elle nous répond chou…

– Je… ne peux plus entendre sa voix… j'en suis malade… je ne peux plus la supporter…

– Appelez le suisse, Piôtre Alexânndrytch, et qu'il la jette dehors !

– Non, non ! fit Kistounov effrayé. Elle va beugler. Il y a beaucoup d'appartements dans cet immeuble. On irait penser de nous Dieu sait quoi !… Tâchez mon ami, de lui faire entendre raison.

Au bout d'une minute, le bourdonnement d'Alexeï Nicolâïtch

recommença. Un quart d'heure après, le fort ténor du comptable remplaça la basse.

– Remarqua-ble-ment sale femme ! faisait Kistounov indigné, en secouant nerveusement les épaules. Elle est bête comme le cheval gris ; que le diable l'emporte ! Il me semble que la goutte me reprend… Encore la migraine !…

Dans la pièce voisine, Alexeï Nicolâïtch, n'en pouvant plus, frappa enfin son front du doigt, puis la table.

– Bref, dit-il, ce n'est pas une tête que vous avez sur les épaules, mais voilà quoi…

– Allons, allons, assez !… fit la vieille se fâchant. Cogne ainsi pour ta femme, espèce de lézarde ! Tiens un peu tes mains en repos…

Alexeï Nicolâïtch la regardant avec exaspération, comme s'il voulait l'avaler, dit d'une voix calme, étranglée :

– Hors d'ici !

– Quoi ? se mit soudain à hurler Mme Chtchoûkine. Comment osez-vous ! Je suis une femme faible, sans défense. Je ne permettrai pas ! Mon mari est assesseur de collège. Lézarde, va ! J'irai trouver l'avocat Dmîtriï Kârlytch, et il ne restera rien de toi ! J'ai fait condamner trois locataires. Pour tes paroles insolentes tu ramperas à mes pieds. Je me plaindrai à votre général[23]. Excellence ! Excellence !

– Hors d'ici, peste ! siffla Alexeï Nicolâïtch. Kistounov ouvrit la porte et regarda dans la salle.

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-il d'une voix plaintive.

Mme Chtchoûkine, rouge comme une écrevisse, roulant les yeux, pointait les doigts en l'air au milieu de la salle. Rouges aussi, visiblement exténués, les employés de la banque l'entouraient et s'entre-regardaient.

– Excellence ! fit Mme Chtchoûkine se précipitant vers Kistounov. Tenez, celui-ci, celui-là même… (Elle désigna Alexeï Nicolâïtch) s'est frappé le front du doigt, puis a frappé la table… Vous lui avez donné l'ordre d'examiner mon affaire et il se moque de moi ! Je suis une femme faible, sans défense… Mon mari est assesseur de collège et je suis moi-même fille d'un major !

– Bien, madame… fit Kistounov gémissant. J'examinerai… Je prendrai

des mesures… Partez… Après !…

– Mais quand toucherai-je, Excellence ? J'ai besoin d'argent aujourd'hui même !

Kistounov passa sur son front une main tremblante, soupira et recommença à expliquer.

– Madame, je vous ai déjà dit que c'est ici une banque, une société privée, commerciale… Que voulez-vous donc de nous ? Comprenez bien que vous nous gênez.

Mme Chtchoûkine l'écouta en soupirant.

– Oui, oui,… reconnut-elle. Seulement, Excellence, faites-moi la grâce de m'obliger à prier éternellement pour vous. Soyez pour moi un père. Défendez-moi. Si le certificat médical ne suffit pas, je puis avoir une attestation du commissariat… Ordonnez que l'on me verse l'argent.

Kistounov y vit trouble. Il exhala tout l'air qu'il avait dans les poumons et se laissa choir, à bout de forces, sur une chaise.

– Combien voulez-vous toucher ? demanda-t-il d'une voix faible.

– Vingt-quatre roubles trente-six copeks. Kistounov sortit son portefeuille, y prit un billet de 25 roubles et le tendit à Mme Chtchoûkine.

– Prenez et… partez !

Mme Chtchoûkine enveloppa l'argent dans son mouchoir, et, la figure plissée en un doux, délicat et même coquet sourire, elle demanda :

– Excellence, mon mari ne pourrait-il pas rentrer en place ?

– Je pars… je suis malade, dit Kistounov d'une voix languissante. J'ai un affreux battement de cœur…

Après son départ, Alexeï Nicolâïtch envoya Nikîta acheter des gouttes de laurier-cerise, et, après en avoir absorbé vingt gouttes chacun, les employés se mirent tous à travailler.

Mme Chtchoûkine resta encore deux heures dans le vestibule, causant avec le suisse et attendant que Kistounov revienne.

Elle revint le lendemain.

1887.

LE CADAVRE

Une calme nuit d'août. Une buée qui s'élève des champs, enveloppe d'un linceul mat tout ce que l'œil peut embrasser. Éclairée par la lune, la buée fait l'impression soit d'une mer illimitée, soit d'un immense mur blanc. L'air est humide et froid. Le matin n'est pas loin.

À un pas d'une laie forestière, brûle un petit feu. Là gît, au pied d'un arbre, un cadavre, recouvert de la tête aux pieds d'une toile blanche toute neuve, une icône en bois posée sur la poitrine.

Tout près du cadavre veille un « piquet » : deux moujiks remplissant une des plus pénibles et des plus déplaisantes corvées de la vie paysanne.

L'un des moujiks est un jeune garçon, grand, à petite moustache presque imperceptible, avec d'épais sourcils noirs. Vêtu d'une pelisse de mouton déchirée, chaussé de sandales de tille, les jambes allongées, il est assis sur l'herbe humide. Pour tâcher de passer le temps, il travaille. Son long cou penché, il sculpte, en soufflant fortement, une cuiller dans un long bois coudé.

L'autre est un petit paysan à figure vieillotte, maigre et marquée de petite vérole. Il a une barbiche de bouc et une moustache clairsemée. Les mains pendantes sur les genoux, immobile, impassible, il regarde le feu. Éclairant d'une lueur rouge la figure des deux hommes, le petit feu qui les sépare finit de brûler. C'est le silence. On n'entend que le crissement du bois sous le couteau et le craquement des bûches humides dans le feu.

– Eh ! Siôma ! fait le jeune, il ne faut pas dormir…

– Je ne dors pas… répond en bégayant l'homme à la barbiche.

– À la bonne heure ! C'est qu'il est dur de se sentir seul. La peur vous prend… Tu devrais raconter quelque chose, Siôma !

– Je… je ne sais pas…

– Un drôle d'homme que tu fais, Siômouchka ! Les autres peuvent rire, raconter des choses à dormir debout, chanter un air, et toi… Dieu sait ce que tu es !… Tu restes comme un épouvantail, les yeux écarquillés sur le feu… Tu ne sais pas dire un mot qui vaille et l'on dirait que tu as peur de parler. Tu ne

dois pas être loin de la cinquantaine et tu as moins de sens qu'un enfant. Ça ne te fait donc rien d'être tout sot ?

– Ça me fait… répond tristement l'homme à la barbiche.

– Et nous, crois-tu que ça ne nous fasse rien de voir ta bêtise ? Tu es un brave moujik qui ne boit pas, mais le malheur est qu'il n'y a pas d'esprit dans ta tête… Mais si Dieu t'a affligé en te privant d'esprit, tu devrais tâcher d'en trouver… Essaie donc, Siôma !… Quand tu entends quelque chose de bien, pénètre-t'en, essaie de comprendre, et réfléchis, réfléchis… Si quelque mot te paraît incompréhensible, fais effort ; cherche dans ta tête ce qu'il peut vouloir dire. Tu comprends ? Fais effort !… Si par toi-même tu ne cherches pas à arriver à la raison, tu mourras tout sot et le dernier des hommes.

Soudain, dans la forêt, s'épand une sorte de long gémissement. Quelque chose semble s'être décroché du haut d'un arbre, et, froissant les feuilles, tombe à terre. L'écho répète sourdement ce vacarme. Le jeune moujik frissonne et regarde d'un air interrogateur son compagnon.

– C'est une chouette qui chasse les petits oiseaux, dit Siôma, maussade. Et peut-être n'est-ce pas une chouette, le Christ le sait !… Il ne manque pas de bêtes dans la forêt…

– Dis, Siôma, c'est déjà le temps où les oiseaux partent pour les pays chauds !

– Bien sûr, c'est le temps.

– Les matinées sont devenues fraîches. Qu'il fait froid ! Brr ! La grue est un être frileux, délicat… Un froid comme ça, pour elle, c'est la mort. Sans être une grue, je suis gelé… Mets encore un peu de bois !

Siôma se lève et disparaît dans le fourré. Tandis qu'il brise çà et là des branches sèches, le garçon se voile les yeux de ses mains et frissonne à chaque bruit. Siôma apporte une brassée de branches et la met sur le brasier. De petites langues de flammes lèchent en hésitant le bois noir, puis, comme à un commandement, l'entourent tout d'un coup, éclairant d'une lueur pourpre les visages, la route, le linceul, ses reliefs, les mains et les pieds du défunt, et la petite icône… Le « piquet » se tait… Le jeune moujik penche encore plus le cou et se remet à travailler plus nerveusement. L'homme à la barbiche reste, comme avant, immobile, et ne détache pas ses yeux du feu.

Dans la nuit, soudain, une voix haute et chantante, prononce :

– « Dieu couvrira de honte… ceux qui méprisent Sion… »

Puis des pas lents résonnent, et sur la route grandit, à la lueur pourpre du bûcher, une sombre silhouette, vêtue d'une courte soutane de moine, coiffée d'un chapeau à larges bords et ayant une besace aux épaules.

– Seigneur, que ta volonté soit faite ! dit la silhouette d'une voix enrouée de soprano. Mère honorable ! j'aperçus un feu dans les ténèbres profondes et me réjouis en esprit. Je crus d'abord que c'était des gardes de chevaux, puis je pensai que non, puisqu'on ne voyait pas de chevaux. Ne serait-ce pas des voleurs attendant un riche Lazare ? Ou une tribu tsigane offrant des sacrifices à ses idoles ? Et mon esprit s'est réjoui en moi-même. Avance, me suis-je dit, Théodose, esclave de Dieu, et reçois la couronne du martyre ! Et je m'élançai vers la lumière, comme un papillon aux ailes légères. Me voici devant vous, et, à vos mines, je puis juger vos âmes : Vous n'êtes ni des voleurs ni des païens. La paix soit avec vous !

– Salut.

– Orthodoxes, ne sauriez-vous pas comment on peut aller à la briqueterie de Makoûkhine ?

– C'est tout près d'ici. Par conséquent, voilà, prenez tout droit sur la route ; faites deux verstes et vous serez à Anânovo, notre village. Après le village, le père, tourne à droite, le long de la rive, et tu arriveras aux usines. C'est à trois verstes à peu près d'Anânovo.

– Que Dieu vous donne la santé. Et que faites-vous bien ici ?

– C'est notre tour de réquisition. Tu le vois : un cadavre…

– Quoi !… Quel cadavre ?… Mère honorable !

Apercevant la toile blanche, et, dessus, la petite icône, le pèlerin eut un tel frisson qu'un réflexe secoua ses jambes. Ce spectacle inattendu le paralysait. Il se ramassa sur lui-même, et, bouche bée, les yeux écarquillés, resta comme fiché en terre… Trois minutes, il se tut, comme s'il n'en croyait pas ses yeux, puis se mit à balbutier :

– Seigneur ! Mère honorable ! ! Je marchais sans faire tort à personne, et, soudain, une punition !…

– De quelle condition êtes-vous ? lui demanda le jeune garçon. Seriez-vous du clergé ?

– No… non ! Je fais des pèlerinages. Connais-tu Mi… Mikhâïl Polykârpytch, le gérant des usines ? Eh bien, je suis son neveu… Seigneur, que ta volonté soit faite ! Pourquoi donc êtes-vous ici ?

– Nous sommes de garde… C'est par ordre…

– Ah ! voilà… murmura l'homme à la soutane, passant sa main sur ses yeux. Mais d'où est ce défunt ?

– C'est un passant.

– Ah ! notre vie ! Voyez-vous, mes amis, je… je m'en vais… La frayeur me prend… Je crains les morts plus que tout, mes amis. Hein, dites un peu ! Tant que cet homme vivait, personne ne faisait attention à lui, et, maintenant qu'il est mort et tombe en corruption, nous tremblons devant lui comme devant quelque glorieux chef d'armée, ou devant un Éminentissime monseigneur… Ah ! notre vie !… Et quoi ! est-ce qu'on l'a tué ?

– Le Christ le sait ! Il se peut qu'on l'ait tué, ou peut-être est-il mort de sa belle mort.

– Ah ! voilà, voilà… Qui sait, frères, son âme goûte peut-être en ce moment les douceurs du paradis !

– Son âme est encore ici, dit le garçon ; elle rôde autour du corps. De trois jours, elle ne s'en éloigne pas…

– Oui, on le dit… Quel froid il fait ! Les dents claquent… Ainsi, par conséquent il faut aller tout droit…

– Jusqu'à ce que tu tombes sur le village, et, de là, tu prendras à ta droite par la rive.

– Par la rive… Bon… Mais qu'ai-je à attendre ici ? Il faut partir… Adieu, frères !

L'homme à la soutane fait cinq ou six pas sur la route et s'arrête.

– J'oubliais de mettre un copek pour son enterrement, dit-il. Orthodoxes, est-ce qu'on peut en mettre un ?

– Tu dois savoir ça mieux que nous, puisque tu vas de couvents en couvents. S'il est mort de sa belle mort, ça servira pour son âme ; mais s'il

s’est suicidé, ce sera un péché…

– C’est juste… Peut-être en effet s’est-il suicidé… Alors il vaut mieux garder ma pièce. Ah ! nos péchés, nos péchés ! Même si on me donnait mille roubles, je n’accepterais pas de rester ici… Adieu, frères !

L’homme à la soutane s’éloigne lentement, puis, à nouveau, s’arrête…

– Ma raison, marmotte-t-il, ne me dit pas ce que je dois faire. Rester ici, près du feu, et attendre l’aurore ?… Mais on a peur… Partir, on a peur aussi. Dans l’obscurité, pendant toute la route, je verrais le défunt… En voilà une punition de Dieu !… J’ai fait cinq cents verstes à pied sans qu’il m’arrive rien, et, maintenant que j’approche de la maison, voilà le malheur… Je ne peux plus avancer !

– C’est vrai qu’on a peur…

– Je ne crains ni les loups, ni les voleurs, ni les ténèbres, mais je crains les morts. J’en ai peur, et voilà ! Frères orthodoxes, je vous en supplie à genoux, accompagnez-moi jusqu’au village !

– Il ne nous est pas permis de nous éloigner du corps…

– Frères, personne ne le verra ! Je vous jure qu’on ne le verra pas ! Dieu vous en récompensera au centuple ! Le barbu, accompagne-moi ! Fais-moi cette grâce ! Barbu, pourquoi te tais-tu toujours ?

– C’est notre bêta… dit le jeune paysan.

– Accompagne-moi, ami ; je te donnerai cinq copeks !

– Pour cinq copeks, ça se pourrait, dit le garçon en se grattant la nuque ; seulement c’est défendu… Mais si Siôma, le bêta, tiens, veut rester ici tout seul, je t’accompagnerai !… Siôma, veux-tu rester ici tout seul ?

– Je veux bien… consent le bêta.

– Alors, ça va. Partons !

Le garçon se lève et part avec l’homme à la soutane. En un instant leurs pas et leur conversation se perdent. Siôma ferme les yeux et somnole doucement. Le feu commence à s’éteindre, et une grande ombre noire s’étend sur le cadavre.

1885.

LA POSTE

Il était trois heures du matin. Prêt à partir, coiffé de sa casquette, son pardessus mis et tenant un sabre rouillé, le facteur, debout près de la porte, attendait que les cochers eussent fini de charger le courrier sur la troïka qui venait d'avancer.

Assis devant une table semblable à un comptoir, le receveur somnolent remplit un état et dit :

– Mon neveu l'étudiant veut aller à la gare ; alors, Ignâtiév, prends-le dans la voiture et emmène-le. C'est défendu, mais que faire ? Au lieu de louer des chevaux, il voyagera gratis.

On entendit de la cour crier : « C'est prêt ! »

– En route ! que Dieu soit avec toi ! dit le receveur. De quel cocher est-ce le tour ?

– Sémione Glâzov.

– Viens signer.

Le facteur signa et sortit. Devant le bureau de poste se dessinait, dans l'ombre, une troïka. Les chevaux se tenaient tranquilles, sauf un des bricoliers, inquiet, qui changeait de pied et secouait la tête, ce qui faisait de temps à autre tinter les grelots. Près de la tache noire du véhicule et des sacs postaux, deux silhouettes se mouvaient : l'étudiant, tenant une valise, et le cocher fumant son brûle-gueule. Le feu de ce brûlot se déplaçait dans l'obscurité, s'éteignait, se rallumait, éclairant soit un bout de manche, soit des moustaches hérissées, sommées d'un grand nez rouge-cuivre, soit des sourcils abaissés et sévères.

Le facteur tassa les sacs, posa son sabre dessus et sauta en voiture. L'étudiant, hésitant, grimpa derrière lui, et, l'ayant involontairement heurté du coude, s'en excusa poliment. Le brûle-gueule s'éteignit. Le receveur, en gilet et pantoufles, sortit du bureau. Crispé au froid de la nuit et s'ébrouant, il fit le tour de la voiture et dit :

– Allons, à Dieu ! Salue ta mère, Mikhâïlo ! Salue tout le monde. Toi,

Ignâtiév, n'oublie pas de remettre le paquet à Bystrétsov. Fouette !

Le cocher prit les rênes, se moucha, arrangea son siège et fit un claquement de lèvres.

– Salue bien tout le monde ! répéta le receveur.

La clochette, en tintant, dit quelque chose aux grelots, et les grelots lui répondirent doucement. La voiture eut un grincement, s'ébranla : la clochette se mit à pleurer, les grelots à rire. Le cocher s'étant soulevé et penché en avant, fouailla deux fois le bricolier inquiet, et l'attelage se mit à marteler sourdement la route poussiéreuse.

La petite ville dormait. Aux côtés de la large rue, deux rangées de maisons et d'arbres noircissaient et l'on ne voyait aucune lumière. Çà et là s'allongeaient, sur le ciel semé d'étoiles, des nuages étroits, et, là où bientôt allait poindre le jour, se voyait le croissant effilé de la lune. Mais ni les multiples étoiles, ni le croissant, qui semblait blanc, n'éclaircissaient la profondeur de la nuit. Il faisait froid et humide. On sentait l'automne.

L'étudiant, considérant comme un devoir de politesse de causer avec l'homme qui avait consenti à l'emmener, commença :

– En été, à cette heure-ci, il fait déjà jour, et, maintenant, on ne voit même pas encore trace de l'aube. L'été est fini !

Il leva les yeux au ciel et continua :

– Le ciel même montre que c'est l'automne. Vous voyez, là, à droite, ces trois étoiles sur la même ligne ? C'est Orion, qui n'apparaît sur notre hémisphère qu'en septembre.

Le facteur, les deux mains fourrées dans ses manches, et enfoui jusqu'aux oreilles dans le col de son pardessus, ne fit aucun mouvement, et ne regarda pas le ciel. La constellation d'Orion ne l'intéressait évidemment pas. Il avait l'habitude de voir des étoiles et elles l'ennuyaient apparemment, depuis longtemps.

L'étudiant, au bout d'un instant, reprit :

– Il fait froid. Il serait temps que le jour parût. Savez-vous à quelle heure le soleil se lève maintenant ?

– Quoi ?

– À quelle heure le soleil se lève-t-il ?

– Vers six heures.

La voiture sortit de ville. On ne voyait plus maintenant, des deux côtés de la route, que des claies de potagers et des saules isolés. Au loin, la buée couvrait tout. Ici, dans le libre espace, le croissant de la lune semblait plus grand et les étoiles brillaient davantage. Mais il passa un souffle humide ; le facteur s'enfouit plus profondément dans son col, et l'étudiant sentit un froid désagréable courir d'abord sur ses jambes, puis sur les sacs, sur ses mains et sur son visage. L'équipage marcha moins vite. La clochette se tut comme si elle avait froid elle aussi. On entendit de l'eau clapoter, et, sous les pieds des chevaux et autour des roues, des étoiles sautillèrent qui se reflétaient dans l'eau.

Dix minutes après, il fit si noir que l'on ne vit plus ni étoiles, ni croissant de lune : la troïka était entrée sous bois. De piquantes branches de pins fouettaient à tout moment la casquette de l'étudiant, tandis que des toiles d'araignées se collaient à sa figure. Les roues et les sabots des chevaux heurtaient des racines. Le véhicule titubait comme s'il était ivre.

– Prends le milieu de la route ! cria furieusement le facteur. Pourquoi passer sur le bord ? Les branches m'ont égratigné tout le museau. Prends plus à droite !

Mais à ce moment il faillit arriver un malheur. La voiture soudain bondit littéralement comme si elle avait eu une convulsion, se mit à trembler, et, grinçante, se jetant tantôt à droite, tantôt à gauche, se lança avec une effroyable vitesse dans la laie de la forêt. Les chevaux avaient eu peur et s'étaient emballés.

– Ho-oo-oo ! Hooo ! cria le cocher effrayé. Ho-oooo !… les diables !

L'étudiant, sursautant, se pencha en avant pour conserver son équilibre et ne pas être projeté hors de la voiture, cherchant à s'agripper à quelque chose. Mais les sacs de cuir étaient glissants et le cocher, à la ceinture de qui il s'était accroché, sursautait lui-même, prêt à tout instant à tomber. Dans le bruit des roues et le grincement de la voiture, on entendit le cliquetis du sabre touchant à terre, et, peu après, quelque chose frappa sourdement par deux fois l'arrière de la voiture.

– Ho-oooo ! criait le cocher d'un ton déchirant, tirant sur les rênes, en se renversant en arrière. Arrête !

L’étudiant tomba, face sur le siège, éprouvant une douleur au front, mais il fut aussitôt rejeté en arrière, projeté en l’air, et heurta rudement du dos le fond de la voiture. « Je tombe ! » pensa-t-il. À ce moment-là, la troïka sortant du bois, tourna précipitamment à droite, et, ayant brimbalé sur un pont de poutres, s’arrêta comme fichée en terre. L’étudiant, par l’effet d’un arrêt aussi subit, fut, par la force d’inertie, rejeté à nouveau en avant.

Le cocher et l’étudiant haletaient. Le facteur n’était plus dans la voiture ; il était tombé en même temps que son sabre, que la valise de l’étudiant et que l’un des sacs.

– Gredin, l’entendit-on crier dans le bois, arrête ! Arr-ête, racaille maudite ! criait-il en courant vers la voiture.

Et, dans sa voix plaintive on sentait la douleur et la colère.

– Anathème ! cria-t-il en arrivant près du cocher et le menaçant du poing, puisses-tu crever !

– Seigneur, quelle histoire ! Aie pitié de nous ! marmotta le cocher d’un ton d’excuse, arrangeant quelque chose à la tête de ses chevaux. C’est toujours ce bricolier du diable ! Il est jeune, le maudit ! Il n’y a qu’une semaine qu’on l’attelle » Il marche bien, mais à la moindre descente, malheur ! Si on lui frottait bien les naseaux deux ou trois fois, il ne ferait plus de ces sottises ! Arr-ête ! Ah, diable !

Tandis que le cocher arrangeait les chevaux et cherchait sur la route le sac et le sabre, le facteur, de sa voix pleurarde, continuait à le couvrir d’injures. Après avoir rechargé les objets tombés, le cocher sans aucun besoin conduisit les chevaux par la bride l’espace d’une centaine de pas, grommela contre le bricolier fringant, et ressauta sur son siège.

La peur passée, l’étudiant redevint rieur et gai. Il allait pour la première fois de sa vie, la nuit, en chariot de poste, et le choc qu’il venait d’y avoir, le bond du facteur et son propre mal au dos lui semblaient une intéressante aventure. Allumant une cigarette, il dit en riant :

– On pourrait comme ça se casser le cou. J’ai failli tomber et je n’ai pas même remarqué que vous tombiez. Je m’imagine ce que doit être le voyage en automne !

Le facteur se taisait.

– Faites-vous la poste depuis longtemps ? demanda l'étudiant.

– Onze ans.

– Oho, tous les jours ?

– Tous les jours. J'apporte le courrier et je repars tout de suite. Pourquoi ça ?

Au cours de onze années d'allers et de retours quotidiens, il devait être arrivé bien des aventures intéressantes. Durant les claires nuits d'été, les sombres nuits d'automne, ou, en hiver, quand une mauvaise tourmente de neige enveloppe l'attelage en hurlant, il est difficile de se garer du terrible et de l'effrayant. Les chevaux, plus d'une fois sans doute, avaient pris le mors aux dents, plus d'une fois la voiture s'était embourbée, plus d'une fois les mauvaises gens l'avaient attaquée, et plus d'une fois le chasse-neige avait fait perdre la route.

– Je m'imagine, dit l'étudiant, combien d'aventures vous avez eues pendant onze ans ! Ce doit être effrayant de voyager ?

Il s'attendait à ce que le facteur lui racontât quelque chose, mais celui-ci se taisait sombrement, perdu dans son col. Entre temps il avait commencé à faire jour. On ne remarquait pas que le ciel eût changé de couleur ; il semblait encore noir, mais on distinguait déjà les chevaux, le cocher et la route. Le croissant blanchissait de plus en plus, et les nuages, allongés sous lui, semblables à un canon sur son affût, jaunissaient un peu sur leur bord inférieur. On put voir bientôt la figure du facteur. Couverte de rosée, elle était grise et inerte comme celle d'un mort. Une expression de fureur stupide et sombre y était figée, comme si le facteur ressentait encore de la douleur et continuait à se fâcher contre le cocher.

– Dieu merci, dit l'étudiant, en regardant son visage méchant et gelé, il commence à faire jour. Je suis entièrement glacé. En septembre les nuits sont froides, mais dès que le soleil paraît, le froid tombe. Serons-nous vite à la gare ?

La figure du facteur se crispa dans une expression dolente.

– Mon Dieu ! dit-il, comme vous aimez à parler ! Ne pouvez-vous pas vous taire ?

De toute la route, l'étudiant, confus, ne le dérangea plus. Le matin venait vite. Le croissant pâle disparut dans le ciel trouble et gris. Le nuage fut tout

jaune. Les étoiles s'éteignirent, mais l'orient était toujours froid, de la même couleur que tout le ciel, et l'on ne pouvait croire que le soleil fût caché derrière lui.

Peu à peu, le froid du matin et l'air morose du facteur eurent gagné l'étudiant glacé. Il regardait passivement, attendait la chaleur du soleil et ne faisait que penser combien ce doit être pénible et dégoûtant pour les pauvres arbres et pour l'herbe de passer les nuits froides. Le soleil se leva, trouble, somnolent et froid. Le soleil levant ne dorait pas, comme on l'écrit d'ordinaire, les cimes des arbres ; ses rayons ne glissaient pas à terre, et il n'y avait pas de joie dans le vol des oiseaux. Tel avait été le froid pendant la nuit, tel il resta, le soleil levé…

L'étudiant, endormi et morne, regarda les fenêtres voilées d'une propriété devant laquelle passait la voiture. Il songea que derrière ces fenêtres, des gens dormaient d'un profond sommeil matinal, sans entendre la clochette de la poste, sans ressentir le froid, ni voir la figure méchante du facteur. Si même la clochette eût réveillé quelque demoiselle, celle-ci n'eût fait que se retourner dans son lit, sourire d'excès de chaleur et d'aise, et ayant replié les jambes, placé la main sous sa joue, elle se serait rendormie encore plus profondément.

L'étudiant regarda l'étang, brillant près de la maison, et se souvint des carassins et des brochets qui peuvent vivre dans l'eau froide…

– Il n'est pas permis de prendre des étrangers… dit tout d'un coup le facteur ; c'est défendu ! Et si c'est défendu pourquoi vouloir le faire ?… Oui… ça m'est égal, disons-le, complètement égal ; mais pourtant je n'aime pas ça, et ne le veux pas.

– Pourquoi donc n'avez-vous rien dit, si ça ne vous plaisait pas ?

Le facteur, sans répondre, continua à regarder l'étudiant avec malveillance et colère. Quand, peu après, la troïka s'arrêta près de la porte de la gare, l'étudiant remercia et descendit. Le train n'était pas encore arrivé. Sur la voie de garage stationnait un long train de marchandises. Sur le tender, le mécanicien et son aide, le visage mouillé de rosée, buvaient du thé, contenu dans une bouillotte sale en fer-blanc. Les wagons, le quai, les bancs, tout était mouillé et froid. L'étudiant, en attendant l'arrivée du train, prit du thé, debout au buffet, et le facteur, les mains enfouies dans ses manches, toujours avec un air furieux, marchait solitaire sur le quai, les yeux baissés à terre.

Contre qui était-il fâché ? contre les gens ? la vie rude et gênée ? ou les nuits d'automne ?

1887.

CHIRURGIE[24]

Un hôpital-dispensaire de province.

En l'absence du médecin, parti pour se marier, l'infirmier Kouriâtine fait la consultation.

C'est un gros homme d'une quarantaine d'années, vêtu d'un vieux petit veston en tussor et d'un pantalon usé, en cadis. Son visage exprime le sentiment du devoir et l'affabilité. Il tient entre l'index et le médius de la main gauche un cigare qui répand une odeur infecte.

Dans la salle de consultations, entre le sacristain Vonnmiglâssov[25], vieux bonhomme grand et robuste, en soutane cannelle, à large ceinture de cuir. Son œil droit, marqué d'une taie, est à demi clos. Il a sur le nez une verrue qui, de loin, ressemble à une grosse mouche. Une seconde, le sacristain cherche de ses yeux une icône, et, n'en trouvant aucune, se signe devant une bouteille d'acide phénique ; puis, sortant d'un mouchoir rouge un pain bénit, il le pose en s'inclinant devant l'infirmier.

– – Ah !… mes respects !… dit l'infirmier, en bâillant. À quoi dois-je l'honneur ?

– Mes compliments, pour ce beau dimanche, Serguéï Kouzmitch… Je viens avoir recours à votre bonté… Comme il est dit véridiquement et justement… excusez !… dans les Psaumes : « Je dilue ma boisson de mes larmes… » L'autre jour, j'étais à prendre le thé avec ma vieille, et, croyez-moi : impossible de mettre dans ma bouche ni miette, ni goutte ; c'était à en mourir… Je lappe une gorgée et n'en puis plus !… Et ce n'est pas seulement dans la dent, c'est dans tout ce côté que ça me broie… Ça me broie, ça me broie !… Ça m'élance dans l'oreille… excusez !… comme s'il y avait dedans un petit clou ou quelque autre chose de ce genre. Et ça me lancine, ça me lancine ! Pécheurs et transgresseurs que nous sommes !… Mon âme déborde de péchés, j'ai passé mes jours dans la paresse… et je pâtis pour mes fautes, Serguéï Kouzmitch ; je pâtis !… Après l'office, le père-doyen me dit avec reproche : « Tu bafouilles, Iéfime, et tu nasonnes. On ne comprend pas un traître mot quand tu chantes ! » Et comment chanter, jugez-en vous-même, lorsqu'on ne peut pas ouvrir la bouche ? Tout est enflé à pleine peau… excusez !… et je n'ai pas fermé l'œil de la nuit…

– Ah ! bien… Asseyez-vous… Ouvrez la bouche !

Le sacristain s'assied et ouvre la bouche.

Kouriâtine, les sourcils froncés, y plonge le regard et, parmi les dents jaunies par les ans et le tabac, en aperçoit une ornée d'une cavité béante.

– Le père diacre m'y a fait mettre de l'eau-de-vie infusée sur du raifort ; aucun effet. Glykéria Anîssimovna – que Dieu la garde ! – m'a donné, pour me le nouer au poignet, un fil rapporté du mont Athos, et m'a dit de me baigner la dent avec du lait chaud ; le fil, je l'avoue, je l'ai mis ; mais pour le lait, je n'ai pas suivi l'ordonnance : j'ai la crainte de Dieu, et c'est le carême…

– Préjugé… *(Un silence.)* Il faut l'extraire, Iéfime Mikhéïtch !

– À vous d'en juger, Serguéï Kouzmitch… Vous avez étudié pour savoir ce qu'il faut : arracher, ou soigner avec des gouttes, ou autres choses… En cela, vous êtes nos bienfaiteurs, et établis sur cette terre – que Dieu vous garde ! – pour que nous priions pour vous, jours et nuits, nos vrais pères que vous êtes ! Jusqu'à nos derniers jours…

– C'est la moindre des choses… dit modestement l'infirmier, s'approchant d'une armoire et farfouillant parmi des instruments. Ce n'est que de la chirurgie… Bagatelle !… Affaire d'habitude et fermeté de main… facile comme de cracher !… L'autre jour, tout comme vous, arrive à l'hôpital le propriétaire Alexandre Ivânytch Eguîpétski… Lui aussi pour une dent… Un homme instruit… Il me questionne sur tout… entre dans le détail : comment on fait et qui le fait ?… Il me serre la main et m'appelle par mes prénoms… Il a passé sept années à Pétersbourg et s'y est frotté à tous les professeurs… Nous avons causé tout un moment… Il me supplie au nom du Christ-Dieu : « Arrachez-la-moi, Serguéï Kouzmitch ! » dit-il… Pourquoi pas ? On le peut… Il faut seulement s'y connaître. Si on ne s'y connaît pas, rien à faire. Il y a différentes sortes de dents… Les unes, on les a avec le davier, d'autres avec un pied-de-biche, d'autres avec une clé… C'est selon…

L'infirmier prend le pied-de-biche, le regarde en réfléchissant une minute, le remet en place, et prend le davier.

– Allons, dit-il, en s'approchant du sacristain, le davier à la main, ouvrez bien la bouche… On va tout de suite vous la… Le temps de crier gare !… Déchausser la gencive, une traction dans l'axe vertical… et c'est tout… *(Il déchausse la gencive.)* Et c'est tout…

– Ah ! nos bienfaiteurs !… Nous autres, imbéciles, n'y entendons rien ; mais vous, le Seigneur vous a éclairés…

– Pas de réflexion quand vous avez la bouche ouverte !… Celle-ci est facile, mais, parfois, il ne reste que des chicots… Celle-ci, c'est facile comme cracher… *(Il applique le davier.)* Attendez, pas de mouvements brusques ! Tenez-vous tranquille… En un clin d'œil… *(Il fait une traction.)* Il faut surtout bien saisir la dent, le plus bas possible *(Il tire),* pour ne pas casser la couronne…

– Saints du paradis… Mère très sainte !…

– Chut !… chut !… Tu-tu-tu… ne me prenez pas les mains ! Laissez vos mains ! *(Il tire.)* Tout de suite… voilà, voilà !… C'est que ce n'est pas facile…

– Oh ! mes pères… mes bienfaiteurs… *(Il crie.)* Mon ange ! Oho !… Mais arrache donc ! Arrachez !… Pourquoi tirer pendant cinq ans ?

– Mais c'est que… c'est de la chirurgie !… On ne peut pas le faire d'un seul coup… Voilà, voilà !…

Vonnmiglâssov remonte les genoux à hauteur de ses coudes, agite les doigts, écarquille les yeux, respire précipitamment… La sueur perle sur sa figure cramoisie ; il a des larmes aux yeux… Kouriâtine s'essouffle, piétine autour de lui, et tire. Il s'écoule une demi-minute des plus torturantes… et la pince glisse. Le sacristain se redresse d'un bond et se fourre les doigts dans la bouche. Il y sent sa dent à la place habituelle.

– Ah ! que tu as tiré ! lui dit-il d'une voix éplorée, et, en même temps, railleuse… Puisse-t-on te tirer ainsi dans l'autre monde ! Tous mes remerciements !… Si tu ne sais pas arracher une dent, ne t'en mêle pas ! Je n'y vois plus que du feu…

– Et toi, crie l'infirmier, pourquoi m'attrapes-tu avec tes mains ?… Je tire et tu me pousses le bras et me dis des choses stupides… Brute !

– Brute toi-même !

– Tu crois, moujik, que c'est facile d'arracher une dent ?… Essaie un peu !… Ce n'est pas comme de grimper au clocher brimbaler les cloches. *(Il le contrefait.)* « Tu ne sais pas, tu ne sais pas ! » Dis-moi un peu quel maître tu fais ! Voyez ça ! J'ai arraché une dent à M. Eguîpétski, Alexandre Ivânytch, et il n'a pas dit un mot… Un autre homme que toi, et qui ne m'a pas

empoigné le bras !… Assieds-toi ! Assieds-toi, je te dis !

– Je n'y vois goutte… Laisse-moi souffler… Oh !… *(Il s'assied.)* Seulement ne tire pas longtemps, et arrache ! Arrache sans tirer… Tout d'un coup !

– Apprends à celui qui sait !… Seigneur, quelles gens stupides ! Vivre avec des gens pareils… C'est à devenir fou !… Ouvre la bouche… *(Il replace la pince.)* La chirurgie, l'ami, ce n'est pas comme de chanter au lutrin. *(Il fait une traction.)* Ne me tire pas !… Il se trouve que c'est une dent vieillie, qui a poussé des racines profondes… *(Il tire.)* Ne bouge pas… Voilà… voilà !… Ne bouge pas !… Voyons, voyons !… *(On entend un craquement.)* C'est ce que j'attendais !

Vonnmiglâssov demeure une minute immobile, comme s'il avait perdu connaissance. Il est assommé… Ses yeux regardent stupidement l'espace ; la sueur couvre sa figure pâlie.

– J'aurais dû prendre le pied-de-biche, marmotte l'infirmier. En voilà une histoire !

Revenu à lui, le sacristain se fourre les doigts dans la bouche, et trouve, à la place de sa dent malade, deux crocs abrupts.

– Diable pouilleux… grommelle-t-il. C'est pour notre perte, assassin, que l'on vous a installés ici !

– Ose encore m'insulter ! marmonne l'infirmier, replaçant le davier dans l'armoire. Malappris !… On ne t'a pas assez flanqué de dégelées de bouleau au séminaire… M. Eguîpétski, Alexandre Ivânytch, a passé sept années à Pétersbourg… c'est ça de l'instruction… rien que ses vêtements coûtent cent roubles… Et il ne s'est pas fâché !… Et toi, qu'as-tu comme ça à faire le paon ? La belle affaire,… tu n'en crèveras pas !

Le sacristain reprend sur la table son pain bénit et part en se tenant la joue dans une main.

1884.

LES NERFS

Revenant à sa maison de campagne, sous l'impression d'une séance de spiritisme à laquelle il venait d'assister, l'architecte Dmîtriï Ôssipovitch Vâxine se mit involontairement à se rappeler, en s'allongeant sur sa couche solitaire, – Mme Vâxine était allée en pèlerinage à Trôïtsa –, se mit à se rappeler ce qu'il avait vu et entendu.

Il n'y avait pas eu à proprement parler de séance ; cependant la soirée s'était passée en conversations terrifiantes.

Une demoiselle avait, sans rime ni raison, commencé à parler de la lecture des pensées. De ce sujet, on en vint insensiblement aux esprits ; des esprits aux apparitions ; – des apparitions aux gens enterrés vivants… Un monsieur lut l'effroyable histoire d'un homme enterré vivant, se retournant dans son cercueil. Vâxine lui-même avait demandé une soucoupe et montré aux demoiselles comment on s'entretient avec les esprits. Il évoqua notamment son oncle Clâvdiï Mirônovitch et lui demanda *in petto* s'il n'était pas temps, en raison de la brièveté de la vie, de passer sa maison au nom de sa femme. Et son oncle avait répondu : « En temps opportun, tout est bien. »

« Il y a, dans la nature, beaucoup de mystère et… d'épouvante, songeait Vâxine en se glissant sous sa couverture. Ce ne sont pas les cadavres qui sont effrayants, c'est l'inconnu. »

Une heure sonna. Vâxine, se retournant, regarda, de dessous sa couverture, la petite flamme bleue de la lampe d'icônes. Elle scintillait à peine, éclairant le buffet d'images et un grand portrait de Clâvdiï Mirônovitch, suspendu en face du lit.

« Si, dans cette demi-obscurité, songea Vâxine, l'ombre de mon oncle m'apparaissait !… Non, c'est impossible ! Les apparitions sont une fantasmagorie, le fruit des cerveaux encore jeunes. »

Toutefois, Vâxine tira sur lui sa couverture et ferma fortement les yeux. Dans son imagination repassaient le mort, se retournant dans son cercueil, les images de feue sa belle-mère, celle d'un camarade qui s'était pendu et celle d'une jeune fille qui s'était noyée… Vâxine repoussa ces sombres pensées, mais plus il les chassait avec énergie, plus elles devenaient nettes et effrayantes. La peur le prit.

« Que diable est-ce là ?… Vraiment, j'ai peur comme un gamin !… C'est bête. »

Tic… tic… tic… faisait la pendule derrière le mur. Au clocher de l'église du village, située dans le cimetière, le gardien se mit à sonner. Le son de la cloche était lent, triste, prenait l'âme.

Sur la nuque et le dos de Vâxine, coururent des fourmis. Il lui sembla qu'au-dessus de sa tête quelqu'un respirait avec peine, exactement comme si son oncle, ayant quitté son cadre, se penchait vers lui… Vâxine ressentit une intolérable angoisse. D'effroi, il serra les dents et retint sa respiration. Lorsque, soudainement, un hanneton, entré par la fenêtre ouverte, se mit à voler dans la chambre et bourdonna au-dessus de son lit, l'architecte n'y tint plus ; il tira désespérément sa sonnette.

– Dmîtriï Ôssipovitch, demanda une minute après, derrière la porte, la voix de la gouvernante, *Was wollen Sie ?*

– Ah ! c'est vous, Rosâlia Kârlovna ? dit Vâxine réjoui. Pourquoi vous dérangez-vous ? Gavrîla aurait pu…

– Vous avez permis à *Kh*avrîla, dit l'Allemande, d'aller en ville… et Glafîra est partie ce soir, je ne sais où… Il n'y a personne à la maison… *Was wollen Sie doch ?*

– Ma bonne Rosâlia Kârlovna, je voulais vous dire… hum ?… Mais entrez donc, ne vous gênez pas. Il n'y a pas de lumière…

Grosse, les joues rouges, Rosâlia Kârlovna entra dans la chambre et s'immobilisa dans une pose d'attente.

– Asseyez-vous, chère Rosâlia Kârlovna. Voici ce dont il s'agit… (« Que lui demander ? » pensa Vâxine guignant du coin de l'œil le portrait de son oncle, et sentant son âme se calmer.) Au vrai, voici ce que je voulais vous demander… Demain, quand le domestique ira en ville, n'oubliez pas de lui dire de… hum !… d'aller m'acheter des tubes à cigarettes… Mais asseyez-vous !

– Des tubes ? Bien ! *Was wollen Sie noch ?*

– *Ich wil*… Je ne *wil* rien… Mais asseyez-vous. Je vais encore penser à autre chose…

– Il n'est pas convenable qu'une demoiselle reste dans une chambre d'homme… Vous êtes, je le vois, Dmîtriï Ôssipovitch, un polisson… un *mokher*… Je compre*nai*… On ne réveille pas une personne pour des tubes à cigarettes. Je compre*nai*.

Rosâlia Kârlovna tourna sur ses talons et sortit. Un peu calmé par sa conversation avec elle, et honteux de sa faiblesse, Vâxine tira derechef la couverture sur lui et ferma les yeux.

Il se sentit à peu près bien pendant une dizaine de minutes, mais ensuite la turlutaine lui revint en tête… Il cracha de dépit, chercha en tâtonnant les allumettes et alluma la bougie, sans oser ouvrir les yeux. Mais la lumière ne servit de rien. Il sembla à Vâxine effrayé que, du coin de la chambre, quelqu'un le regardait, et que les yeux de son oncle clignaient.

– Je vais encore la sonner, que le diable l'emporte !… résolut-il. Je lui dirai que je suis malade… Je demanderai des gouttes…

Il sonna. Pas de réponse. Vâxine sonna une seconde fois, et, comme en réponse à ses coups de sonnette, on se mit à sonner à l'église du cimetière. Saisi par la peur, Vâxine, entièrement glacé, sortit vite de sa chambre, se signant et se gourmandant de sa faiblesse. Nu-pieds, en linge de nuit, il courut dans la chambre de sa gouvernante.

– Rosâlia Kârlovna, cria-t-il, tremblant, frappant à la porte ; Rosâlia Kârlovna ! Vous… dormez ? Je… hum !… je suis malade !… Je voudrais des gouttes…

Pas de réponse. Tout autour de lui, le silence.

– Je vous en prie… Vous comprenez ? Je vous en prie ! Et à quoi bon cette… susceptibilité ? je ne le comprends pas ; surtout quand une personne est… malade ? Que vous êtes donc *zierlich-manierlich.* À votre âge…

– Je raconterai tout… à votre fàmme… Ne laisser pas en repos une honnête fi*l*e… Quand je étais chez le baron Anzig, et que le baron voulut chez moi venir chercher des allumett', je comprenai…, je, tout de suite, comprenai quelles allumett'. Et je le dis à la baronne… Je suis honnête fi*l*e…

– Ah ! quel diable de souci voulez-vous que j'aie de votre honnêteté ! Je suis malade… Et je demande des gouttes. Comprenez-vous ? Je suis malade !

– Votre fâm' est bonn' et honnet' fâm'; vous devez l'aimer… *Ia !* Elle est noble fâm'… Je ne veux pas être son ennemie !

– Vous êtes une sotte, voilà tout ! Comprenez-vous ? Une sotte !

Vâxine s'appuya au chambranle de la porte, croisa les bras et attendit que la peur lui passât. Revenir dans sa chambre, où dansottait la flamme de la lampe d'Images et où, de son cadre, son oncle regardait, il n'en avait pas la force. Rester à la porte de la gouvernante en linge de nuit, était, à tous les points de vue, malséant. Que faire ? Trois heures sonnèrent, et la peur ne le quittait pas, ni ne diminuait. Dans le corridor, il faisait nuit et, à chaque coin, quelque chose regardait. Vâxine tourna la tête du côté du chambranle, mais il lui parut, à l'instant, que quelqu'un, le tirant légèrement par son pan de chemise, lui avait touché l'épaule…

– Le diable t'emp… Rosâlia Kârlovna !

Vâxine, hésitant, ouvrit la porte et regarda dans la chambre. L'honnête Allemande dormait paisiblement. Une petite veilleuse éclairait les rondeurs de son corps lourd, respirant la santé. Vâxine entra dans la chambre et s'assit sur une malle en osier qui était près de la porte. En présence d'un être endormi, il se sentit mieux.

« Qu'elle dorme, l'Allemagne !… pensa-t-il. Je vais rester ici, et, à l'aube, je partirai… Maintenant, il fait jour de bonne heure. »

Vâxine, en attendant qu'il fît jour, se replia sur la panière, passa son bras sous sa tête et se mit à penser.

« Ce que c'est tout de même que les nerfs ! Un homme intelligent, habitué à penser, et qui… C'est on ne sait quoi… Ça fait même honte ! »

Bientôt, entendant la respiration calme et régulière de Rosâlia Kârlovna, il se calma tout à fait.

À six heures du matin, revenant de Trôïtsa, et ne trouvant pas son mari dans sa chambre à coucher, Mme Vâxine entra chez la gouvernante lui demander de la monnaie, afin de payer son cocher. Pénétrant chez l'Allemande, elle y vit ce tableau : sur le lit, toute découverte à cause de la chaleur, dormait Rosâlia Kârlovna, et, à une toise d'elle, roulé en rond sur une panière, son mari ronflant du sommeil du juste. Il était nu-pieds, en linge de nuit.

Que dit sa femme et combien fut stupide la mine du mari quand il se réveilla, je laisse à d'autres le soin de le décrire. Hors de force, je dépose les armes.

1885.

SOUFFRANTS

Lîsotchka Koûdrinnski, jeune petite dame ayant beaucoup d'adorateurs, tomba soudain si sérieusement malade que son mari envoya un télégramme à sa maman à Tver.

Lîsotchka narrait ainsi l'histoire de sa maladie :

– J'étais allée à Léssnoié chez ma tante. J'y restai une semaine, puis me rendis avec tout le monde chez ma cousine Vâria. Le mari de Vâria est, vous le savez, un ours, un despote (je tuerais un mari pareil), et cependant le temps passa gaiement, D'abord je pris part à un spectacle d'amateurs. On donna : *Un scandale dans une famille noble.* Khroustaliov joua étonnamment bien. À l'entr'acte, je bus une citronnade froide, horriblement froide, avec un petit rien de cognac. La citronnade au cognac ressemble beaucoup à du champagne… Après l'avoir bue, je ne ressentis rien. Le lendemain, je montai à cheval avec Adolphe Ivânytch. Il faisait un peu humide et le vent me saisit. C'est probablement alors que je pris froid. Trois jours après je revins chez moi pour voir comment allait mon cher, mon bon Vâssia, et prendre en même temps ma robe de soie à fleurettes. Je ne trouvais naturellement pas Vâssia à la maison. J'allai à la cuisine dire à Praskôvia de préparer le samovar, et je vis sur la table de jolis navets nouveaux et des carottes, pareilles à des joujoux. Je croquai une petite carotte et un petit navet. J'en mangeai très peu, et pourtant, figurez-vous, je ressentis tout à coup de la colique… Des tranchées, des tranchées, des tranchées… Ah ! je meurs… Vâssia, prévenu, rentre de son bureau. Il se prend naturellement aux cheveux et pâlit. On court chercher le médecin… Vous comprenez : je mourais, je mourais !…

Les tranchées commencèrent à midi ; le docteur arriva vers les trois heures, et, à six heures, Lîsotchka s'endormit et dormit d'un profond sommeil jusqu'à deux heures du matin.

Deux heures sonnent… La lueur d'une petite veilleuse filtre faiblement à travers l'abat-jour bleu… Lîsotchka est dans son lit. Son bonnet de dentelle blanche se détache crûment sur le fond sombre d'un coussin rouge. Les ombres découpées de l'abat-jour jouent sur sa figure pâle et ses grasses épaules appétissantes. À ses pieds est assis son mari, Vassîli Stépânovitch[26]. Le pauvre est heureux que sa femme soit enfin rentrée ; mais il est, en même temps, fort effrayé de sa maladie.

– Alors, murmure-t-il, s’apercevant qu’elle est réveillée, comment te trouves-tu, Lîsotchka ?

– Mieux… ! gémit Lîsotchka. Je n’ai plus de tranchées, mais je ne dors pas… je ne peux m’endormir !

– N’est-il pas temps, mon ange, de changer ta compresse ?

Lîsotchka, avec une expression de souffrance, se soulève lentement et penche gracieusement sa tête de côté. Vassîli Stépânovitch, comme s’il accomplissait un rite, effleurant à peine des doigts la chair chaude, changea la compresse. Lîsotchka frissonne, rit du chatouillement de l’eau froide et se recouche.

– Tu ne dors pas, pauvre ami ! gémit-elle.

– Puis-je dormir !

– C’est nerveux, Vâssia. Je suis une femme très nerveuse. Le docteur m’a soignée pour l’estomac, mais je sens qu’il n’a pas compris ce dont il s’agit. Je souffre des nerfs et non de l’estomac. Je te jure que ce sont les nerfs. La seule chose que je craigne, c’est que ma maladie ne prenne une mauvaise tournure.

– Non, Lîsotchka, non ! Dès demain tu seras guérie.

– J’en doute ! Ce n’est pas pour moi que j’ai peur… Ça m’est égal ; je serais même contente de mourir ; mais c’est toi que je plains. Si tout à coup tu étais veuf, te trouvais seul !…

Vâssetchka jouit rarement de la société de sa femme. Il est depuis longtemps accoutumé à la solitude, et cependant ces mots l’inquiètent.

– Que dis-tu, ma mie ! À quel sujet ces idées noires ?

– Bah ! tu pleureras, tu auras du chagrin, puis tu t’habitueras, et même tu te remarieras.

Vâssia se prend la tête.

– Allons, allons, je ne dirai plus cela…, fait Lîsotchka, le calmant. Cependant prépare-toi à tout.

« Et si tout à coup, en effet, je mourais ! » songe Lîsotchka en fermant les yeux.

Et Lîsotchka se dépeint le tableau de sa propre mort : comment, auprès de son lit funèbre, se pressent sa mère, Vâssia, sa cousine Varia avec son mari, tous ses parents, les admirateurs de « son talent », Elle se figure comment elle murmurera son dernier « adieu ». Tout le monde pleure. Puis, déjà morte, d'une intéressante pâleur, avec ses cheveux noirs, on l'habille d'une robe rose (le rose lui va), et on la met dans un cercueil de grand prix, aux pieds dorés, rempli de fleurs. Il flotte une odeur d'encens. Les cierges crépitent. Son mari ne quitte pas le cercueil et les admirateurs de son talent ne détachent pas d'elle leurs yeux. « Elle est comme vivante ! Elle est belle jusque dans le cercueil ! » Toute la ville parle de cette vie si vite éteinte. On la porte à l'église. C'est Ivane Pétrôvitch, Adolphe Ivânytch, le mari de Varia, Nicolaï Sémiônytch, et cet étudiant aux yeux noirs, qui lui a fait connaître la citronnade au cognac, qui portent son cercueil. Il est seulement dommage qu'il n'y ait pas de musique. Après le *De profundis,* ce sont les adieux. L'église s'emplit de sanglots. On apporte le couvercle à glands de la bière, et… Lîsotchka dit à jamais adieu à la lumière du jour. On entend enfoncer les clous. Pan, pan, pan !

Lîsotchka tressaille et ouvre les yeux.

– Vâssia, demande-t-elle, tu es ici ? J'ai des idées noires. Mon Dieu, aurai-je le malheur de ne pas dormir ? Vâssia, de grâce, raconte-moi quelque chose.

– Que te raconter ?

– Une histoire… d'amour, dit Lîsotchka, alanguie. Ou bien une anecdote juive…

Vassîli Stépânytch, prêt à tout, pourvu que sa femme cesse d'être triste et de parler de la mort, se fait, à la manière des juifs, des papillotes en avant des oreilles, prend un air drôle et s'approche de Lîsotchka.

– N'*o*riez-vous pas une petite montre à rhabiller ? demande-t-il.

– J'en ai, j'en ai une ! fait Lîsotchka, riant, lui tendant sa montre en or… Rhabille !

Vâssia prend la montre, en examine longuement le mécanisme et dit en se tortillant.

– On ne pét pas la rhabiller… Il manque deusses dents à une roue.

C'est toute la représentation. Lîsotchka rit et applaudit.

– Très bien ! s'écrie-t-elle, étonnant ! Sais-tu, Vâssia, c'est très bête que tu ne prennes pas part à nos spectacles d'amateurs ! Tu as un remarquable talent ! Tu es bien meilleur que Syssounov. Dans : *C'est ma fête,* nous avions un vague amateur, appelé Syssounov. Talent comique de premier ordre ! Un nez gros, figure-toi, comme un chou-rave, des yeux verts, et une démarche de héron… Nous avons tous éclaté de rire. Attends, je vais te montrer comme il marche.

Lîsotchka saute du lit et se met à marcher sur le parquet nu-pieds, sans bonnet.

– Mes respects ! prononce-t-elle d'une voix profonde, contrefaisant une voix d'homme. Quoi de bon ? Quoi de neuf sous la lune ? Ha, ha, ha !

Elle rit et Vâssia rit lui aussi :

– Ha, ha, ha !

Et les deux époux, riant, ayant oublié la maladie de Lîsotchka, se poursuivent dans leur chambre à coucher. La course finit quand Vâssia, attrapant sa femme par sa chemise, la couvre d'ardents baisers. Après une étreinte particulièrement passionnée, Lîsotchka se souvient tout à coup qu'elle est sérieusement malade.

– Quelles bêtises ! dit-elle, prenant une mine grave et se fourrant sous la couverture. Tu as sans doute oublié que je suis malade. C'est intelligent, il n'y a pas à dire !

– Pardon… dit le mari troublé.

– Je serai plus malade et tu en seras cause ! Méchant ! Mauvais homme !

Lîsotchka ferme les yeux et se tait. La langueur et l'expression de souffrance reparaissent ; de légers gémissements retentissent de nouveau. Vâssia change la compresse, et, heureux que sa femme soit à la maison et non pas en fugue, chez sa tante, reste avec docilité au pied du lit. Jusqu'au matin il ne dort pas. À dix heures, le docteur arrive.

– Eh bien, demande-t-il, en prenant le pouls, comment allons-nous ? Avez-vous dormi ?

– Mal ! répond le mari pour Lîsotchka. Très mal !

Le docteur s'éloignant vers la fenêtre, regarde un ramoneur qui passe.

– Docteur, demande Lîsotchka, puis-je boire du café aujourd'hui ?

– Vous le pouvez.

– Et puis-je me lever aujourd'hui ?

– Cela, oui, à la rigueur ; mais… il vaut mieux rester couchée encore un jour.

– Elle est mal disposée… murmure Vâssia à l'oreille du docteur ; des idées noires… Une humeur étrange… Je suis très inquiet !

Le docteur s'assied près du guéridon, et, se prenant le front dans la main, ordonne à Lîsotchka du bromure, puis prend congé, et, promettant de revenir le soir, s'en va.

Vâssia ne va pas à son bureau. Il reste aux pieds de sa femme… À midi, les admirateurs du talent de Lîsotchka arrivent, inquiets, effrayés. Ils ont apporté beaucoup de fleurs, des livres français. Lîsotchka, coiffée d'un bonnet blanc comme neige, vêtue d'une blouse légère, est couchée avec un regard énigmatique, comme si elle doutait de sa guérison. Les admirateurs de son talent voient son mari, mais lui pardonnent volontiers sa présence. Un même malheur les réunit auprès de cette couche !

À six heures du soir, Lîsotchka s'assoupit et dort à nouveau jusqu'à deux heures du matin. Vâssia, comme la veille, assis à ses pieds, lutte avec le sommeil, change les compresses, représente des scènes de la vie juive, et, au matin, après une seconde nuit douloureuse, Lîsa tournant déjà devant sa glace, met son chapeau.

– Où vas-tu donc, mon amie ? demande Vâssia la regardant d'un air suppliant.

– Comment ? fait Lîsotchka avec une mine effrayée. Ne sais-tu pas qu'il y a aujourd'hui répétition chez Maria Lvôvna ?

Elle, partie, Vâssia n'ayant rien à faire et s'ennuyant, prend sa serviette et se rend à son bureau. À cause de ses nuits sans sommeil, il a mal de tête, si mal que son œil gauche ne lui obéit pas et se clôt de lui-même.

– Que vous arrive-t-il, mon cher ? lui demande son chef. Qu'y a-t-il ?

Vâssia fait un geste accablé et s'assied.

– Ne me le demandez pas, Excellence, dit-il en soupirant. J'ai tant souffert ces deux jours-ci… Tant souffert !… Lîsa est malade !

– Mon Dieu ! fait le chef effrayé, Lîsavéta Pâvlovna ? Qu'a-t-elle ?

Vassîli Stépânytch, ouvrant les bras, lève les yeux au plafond comme pour dire : « À la volonté de la Providence ! »

– Ah ! mon ami, soupire le chef, les yeux au ciel, je suis de tout cœur avec vous. Mon cher, j'ai perdu ma femme… je comprends. C'est une si grande… si grande perte ! C'est affreux, affreux !… J'espère qu'à présent Lîsavéta Pâvlovna va bien ? Quel est le médecin qui la soigne ?

– Von Sterk.

– Von Sterk ! Vous ferez mieux d'appeler Magnus ou Sémanndrîtski. Mais que vous êtes pâle ! Vous êtes malade vous-même ! C'est affreux !

– Oui, Excellence… je n'ai pas dormi… j'ai tant souffert, été si inquiet !…

– Et il vient à son bureau !… Pourquoi êtes-vous venu, je ne vous comprends pas ! Est-ce qu'on peut se forcer ainsi ? se rendre malade ? Rentrez chez vous, et restez-y jusqu'à ce que vous soyez guéri. Partez, je vous l'ordonne ! Le zèle est une belle qualité chez un jeune fonctionnaire, mais il ne faut pas oublier ce que disaient les Romains : *Mens sana in corpore sano,* – autrement dit une tête saine dans un corps de bâtiment sain !…

Vâssia, content, remet ses papiers dans sa serviette, et, ayant pris congé de son chef, rentre chez lui pour dormir.

1886.

SIMULATEURS

La générale Mârfa Pétrôvna Pétchônnkine, ou, comme l'appelaient les moujiks, la Pétchônnchikha, qui pratique depuis dix ans déjà l'homéopathie, fait sa consultation, un mardi de mai, dans son cabinet.

Devant elle, sur la table, se trouvent une pharmacie homéopathique, un traité et des balances spéciales. Au mur, dans des cadres dorés, sont affichées sous verre des lettres d'un homéopathe de Pétersbourg, très célèbre et même grand, à l'avis de Mârfa Pétrôvna, et le portrait du père Aristarque, auquel la générale doit son salut, à savoir l'abjuration de l'allopathie et la connaissance de la vérité.

Les clients de la générale attendent, assis dans l'antichambre. Ce sont pour la plupart des moujiks. Tous – hormis deux ou trois – sont nu-pieds, car la générale ordonne de laisser dans la cour les bottes puantes.

La générale appelle son onzième consultant :

– Gavrîla Grouzd !

La porte s'ouvre, et, au lieu de Gavrîla Grouzd, entre Zamoukhrîchine[27], un voisin de la générale, propriétaire appauvri, petit vieux aux mauvais petits yeux, qui tient sous le bras sa casquette de gentilhomme. Posant sa canne dans un coin, il s'approche de la générale et met silencieusement un genou en terre devant elle.

– Kouzma Kouzmitch ! s'écrie la générale effrayée, rougissant toute. Que faites-vous !… Que faites-vous ! Au nom de Dieu !

– Tant que je serai vivant, je ne me lèverai pas, dit Zamoukhrîchine, collant ses lèvres à la main de la générale. Que tout le monde voie mon agenouillement, notre ange gardien, la bienfaitrice du genre humain ! Que tout le monde le voie ! La fée bienfaisante qui m'a donné la vie, qui m'a montré la vraie voie, qui a éclairé mon entendement sceptique, – je consens non seulement à rester agenouillé devant elle, mais à être agenouillé dans le feu, notre merveilleuse guérisseuse, mère des orphelins et des veuves !… Je suis guéri !… magicienne, je suis ressuscité !

– Très, très contente… marmotte la générale, rougissant de plaisir. C'est si

agréable à entendre… Asseyez-vous, s'il vous plaît ! Mardi dernier vous étiez si malade !

– Et à quel point ! Il est horrible de se le rappeler ! dit Zamoukhrîchine, s'asseyant. Le rhumatisme me tenait tous les organes et toutes les parties. J'ai souffert huit années, sans connaître de repos… Ni jour, ni nuit, ma bienfaitrice ! Tous les médecins m'ont soigné, et j'ai été consulter des professeurs jusqu'à Kazan. J'ai eu recours à toutes sortes de boues, j'ai bu des eaux, et que n'ai-je pas essayé ? J'ai écorné ma fortune pour me soigner, notre mère et notre belle ! Les médecins ne m'ont rien fait que du mal. Ils ont refoulé ma maladie en dedans. Pour la refouler, ils l'ont fait, mais la chasser, leur science ne l'a pas pu… Ils n'aiment, les brigands, qu'à toucher de l'argent. Mais soulager l'humanité, ils ne s'en soucient guère. Ils vous prescrivent quelque vague chiromancie, et il n'y a qu'à la boire[28] ! Bref, ce sont des assassins ! Sans vous, je serais au tombeau. Mardi dernier, en revenant de chez vous, je regarde les grains que vous m'avez donnés, et je me dis : « Quel bon sens y a-t-il là dedans ? Est-ce que ces grains, presque invisibles, peuvent guérir mon énorme maladie invétérée ? Voilà ce que je pensais, homme de peu de foi ! Et je souriais. Mais dès que j'eus pris un grain, ce fut à l'instant comme si je n'avais pas été malade, ou comme si l'on m'avait enlevé la maladie avec la main. Ma femme me regarde, les yeux écarquillés, n'y croyant pas : « Est-ce toi, Kôlia ? » « C'est moi, » lui dis-je. Et nous nous agenouillâmes tous deux devant l'Image et priâmes pour notre ange, disant : « Envoie-lui, Seigneur, tout ce que nous ressentons de joyeux ! »

De sa manche, Zamoukhrîchine s'essuie les yeux ; il se lève et manifeste l'intention de remettre un genou en terre. Mais la générale le retient et le fait asseoir.

– Ne me remerciez pas, dit-elle rouge d'émotion, regardant avec ravissement le portrait du père Aristarque. Ce n'est pas moi qu'il faut remercier ! Je ne suis là qu'un instrument docile !… Cela tient du miracle ! Un rhumatisme, invétéré de huit ans, guéri par un scrupule de scrofulose !

– Vous avez daigné m'en donner trois. J'en pris un à dîner, et l'effet fut immédiat. Je pris l'autre le soir et le troisième le lendemain, – et depuis ce moment, si seulement j'avais quelque chose, si j'avais seulement un élancement quelque part !… Je me préparais déjà à mourir. J'avais écrit à mon fils, à Moscou, de venir !… Le Seigneur, ô guérisseuse, vous a donné la sagesse ! Maintenant je marche et suis comme au paradis !… Le mardi où je vins, je boitais, et me voilà prêt à courir le lièvre… à vivre encore un siècle… Il ne reste qu'un malheur : – notre gêne. Me voilà bien portant, mais à quoi bon la santé, si je n'ai pas de quoi vivre ? Le besoin m'accable plus que la

maladie… Ne prenons que cela pour exemple… Voici le moment de semer l'avoine, et comment faire lorsqu'on n'a pas de semence ? Il faudrait en acheter !… mais quel argent avons-nous ?…

– Je vous donnerai de l'avoine, Kouzma Kouzmitch… Restez, restez assis ! Vous m'avez fait tant de joie, tant de plaisir, que ce n'est pas vous, c'est moi qui dois vous remercier !

– Ah ! notre joie, le Seigneur, a-t-il donc créé une bonté pareille ! Réjouissez-vous en considérant vos bonnes œuvres, notre bonne mère ! Nous, pauvres pécheurs, nous n'avons pas sujet de nous réjouir… Nous sommes petites gens, faibles, inutiles… du fretin… Nous n'avons de noble que le nom, mais, au sens strict, nous ne sommes que des moujiks, pas même… Nos maisons sont en pierre, mais ce n'est que mirage, car le toit croule… Nous n'avons pas de quoi acheter des planches.

– Je vous donnerai des planches, Kouzma Kouzmitch.

Zamoukhrîchine obtint encore une vache, une lettre de recommandation pour sa fille qu'il se proposait de mettre à l'Institut[29]… Et, touché des générosités de la générale, il éclata en sanglots par excès d'émotion, crispa sa bouche et chercha dans sa poche son mouchoir. La générale vit qu'en même temps que son mouchoir sortait de sa poche un petit papier rouge qui tomba sans bruit sur le plancher.

– Je ne l'oublierai pas dans les siècles des siècles, marmotte Zamoukhrîchine, et j'ordonnerai à mes enfants et petits-enfants de ne pas l'oublier… de génération en génération… : Voilà, mes enfants, celle qui m'a sauvé de la tombe !…

Après avoir reconduit son client, la générale regarda une minute, les yeux remplis de larmes, le père Aristarque ; puis, d'un regard caressant et pieux, elle contempla sa petite pharmacie, ses traités, son boulier, le fauteuil dans lequel était assis à l'instant l'homme qu'elle avait sauvé de la mort, et ses yeux tombèrent sur le papier qu'il avait laissé choir. La générale le ramassa, le déplia et y vit trois granules, – les granules mêmes qu'elle avait donnés, le mardi précédent, à Zamoukhrîchine.

– Ce sont les granules mêmes… se dit-elle, n'y croyant pas. Et c'est le même papier… Il ne l'a même pas déplié !… Alors qu'a-t-il pris ? C'est étrange !… Me tromperait-il donc !

Et, au bout de dix ans de pratique, pour la première fois un doute naquit dans l'âme de la générale… Elle appela les malades suivants, et, en les

entretenant de leurs maladies, elle remarqua ce qui jusque-là avait échappé à son ouïe. Tous les malades, jusqu'au dernier, comme s'étant concertés glorifient d'abord son merveilleux traitement, vantent sa sagesse médicale, vitupèrent les médecins allopathes, puis, lorsqu'elle devient rouge d'émotion, ils passent à l'exposé de leurs besoins. L'un demande un peu de terre à labourer, un autre du bois, un troisième la permission de chasser dans sa forêt, etc., etc.

La générale regarde la large figure débonnaire du père Aristarque qui lui a découvert la vérité, et une nouvelle vérité commence à lui mordre le cœur. La vérité est désagréable, pénible…

L'homme est astucieux !

1885.

TROIS PEURS

Depuis que je suis au monde, je n'ai eu peur que trois fois.

La première vraie peur qui me fit dresser les cheveux sur la tête et me fit courir la chair de poule eut pour cause un phénomène futile, mais étrange.

Un soir de juillet, je me rendis par oisiveté, en voiture, au bureau de poste, pour y prendre les journaux. La soirée était tiède, presque étouffante, comme en ces jours d'été, qui, une fois en train, se succèdent avec une régularité ininterrompue une semaine, deux semaines ou quelquefois plus, et cessent tout à coup par un violent orage et une splendide tombée d'eau qui rafraîchit pour longtemps l'atmosphère.

Le soleil était depuis longtemps couché et une ombre grise, continue, enveloppait la terre. Dans l'air stagnant flottait une dense exhalaison de fleurs et d'herbes, fade comme le miel.

J'étais sur un simple camion. Derrière mon dos, ronflait doucement, la tête appuyée sur un sac d'avoine, Pâchka, le fils du jardinier, enfant de huit ans que j'avais pris avec moi au cas où il y aurait à tenir le cheval. Nous suivions un étroit chemin vicinal, droit comme une règle, qui s'enfouissait, à la façon d'un long serpent, dans le seigle haut et dru. Le crépuscule, pâlissant, finissait de s'éteindre ; un nuage informe et étroit, ressemblant tantôt à un canot, tantôt à un homme enveloppé d'une couverture, en coupait la bande lumineuse…

Au bout de deux ou trois verstes, de hauts et vigoureux peupliers commencèrent à surgir l'un après l'autre sur la pâleur du crépuscule. Puis brilla la rivière, et, tout à coup, comme par enchantement, se déroula devant moi un tableau magnifique. Il fallut arrêter le cheval, car la route droite cessait brusquement, descendant ensuite en pente abrupte, couverte de broussailles. Au-dessous de nous s'étendait une large cuvette, pleine de ténèbres et de formes étranges. Au fond du creux, dans une vaste plaine, se blottissait un village, gardé par les peupliers et que caressait le reflet de la rivière. Au village, maintenant, tout le monde dormait… Ses isbas, son église, son clocher et ses arbres se dessinaient dans les ténèbres grises, et leurs ombres noires se détachaient sur la surface plate de la rivière.

Je réveillai Pâchka afin qu'il ne tombât pas du camion et je commençai à descendre avec précaution.

– On est déjà à Loûkovo ? demanda Pâchka levant paresseusement la tête.

– Oui. Tiens les guides !

Je pris le cheval par la bride et regardai le village. Mais au premier regard, un fait étrange m'occupa. Au plus haut étage du clocher, dans la minuscule lucarne entre la coupole et les cloches, un feu, pareil à celui d'une lampe d'autel qui tantôt meurt un instant et tantôt s'embrase, apparaissait et disparaissait. D'où pouvait venir ce feu ? Cela m'était incompréhensible. Il ne pouvait pas brûler derrière la fenêtre, car, à l'étage supérieur du clocher, il n'y avait ni icône, ni lampe. Il n'y avait à cet endroit, je le savais, que des poutres, de la poussière et des toiles d'araignées, et il était difficile d'y parvenir, parce que l'entrée du clocher était définitivement condamnée.

Ce petit feu devait être plutôt le reflet d'une lumière extérieure. Mais j'eus beau écarquiller les yeux dans l'énorme espace qui s'étendait devant moi, je n'apercevais hormis ce feu aucun point lumineux. Il n'y avait pas de lune. La raie pâle du couchant qui mourait ne pouvait donner de reflet parce que la lucarne où brillait le petit feu regardait au couchant, et non au levant. Cette conjecture et d'autres semblables vaguaient sans cesse en mon esprit tandis que je descendais la côte, en tenant le cheval. Arrivé en bas, je remontai en camion et jetai encore une fois un regard sur le petit feu. Il vacillait et s'embrasait comme avant.

« Étrange ! pensai-je, perdu dans mes suppositions. Très étrange ! »

Et peu à peu un désagréable sentiment s'empara de moi. Je crus que c'était le dépit de ne pouvoir expliquer un phénomène tout simple, mais ensuite, quand tout à coup je me détournai avec effroi du petit feu et saisis Pâchka d'une main, je compris clairement que la peur s'emparait de moi… Un sentiment de solitude, d'angoisse et de terreur me gagna comme si l'on m'eût jeté malgré moi dans cette grande fosse pleine d'ombre où je me trouvais seul avec ce cocher qui me regardait de son œil rouge.

– Pâchka ! appelai-je, fermant mes yeux remplis de terreur.

– Quoi ?

– Pâchka, qu'est-ce qui brille dans le clocher ?

Pâchka, par-dessus mon épaule, regarda le clocher en bâillant.

– Est-ce que je sais ?

Cette courte conversation avec l'enfant me calma un peu, mais pas pour longtemps.

Pâchka, remarquant mon inquiétude, tourna ses grands yeux vers la lueur, me regarda encore et regarda à nouveau le feu…

– J'ai peur, murmura-t-il.

Alors, ne me connaissant plus de frayeur, j'entourai l'enfant d'un bras, me serrai contre lui, et je fouettai fortement le cheval.

« C'est bête ! pensai-je. Ce phénomène ne m'effraie que parce qu'il est incompréhensible. Tout ce qui est incompréhensible est mystérieux, et, par suite, effrayant. »

Je me raisonnais, mais ne cessais pourtant pas de fouailler le cheval. Arrivé au bureau de poste, je causai exprès tout une heure avec le receveur. Je lus deux ou trois journaux ; cependant l'anxiété ne me quittait pas encore. Quand nous repartîmes, il n'y avait plus de feu au haut du clocher, mais, en revanche, les silhouettes des isbas, des peupliers et de la colline qu'il fallait gravir me semblaient vivantes. Quelle fut la raison de ce feu, je l'ignore encore à présent.

*
* *

Une circonstance non moins futile provoqua la seconde peur que je ressentis… Je revenais d'un rendez-vous à une heure du matin, l'heure où, d'habitude, la nature est plongée dans le sommeil le plus profond et le plus doux. Mais cette fois-là, la nature ne dormait pas et l'on ne pouvait pas appeler calme cette nuit-là. Les râles de genêts, les cailles, les rossignols, les bécasses criaient ou chantaient ; les grillons et les courtilières grésillaient. Une légère buée flottait au-dessus de l'herbe, et, dans le ciel, des nuages couraient à toute vitesse devant la lune. La nature ne dormait pas, comme si elle eût craint de perdre, en dormant, les meilleurs instants de sa vie.

Je suivais un petit sentier au bord d'un remblai de chemin de fer. Le clair de lune glissait sur les rails déjà couverts de rosée. Les grandes ombres des nuages couraient sans cesse sur le talus. Un petit feu, vert foncé, brûlait tranquillement au loin.

« C'est signe que tout va bien… » me dis-je en le regardant.

Je me sentais tranquille, calme et heureux. Revenant d'un rendez-vous, je n'avais pas à me presser, et je n'avais pas envie de dormir. La santé et la jeunesse battaient en chacun de mes souffles, en chacun de mes pas qui résonnaient sourdement dans le murmure monotone de la nuit. Je ne me souviens pas de ce que je ressentais alors ; je me rappelle seulement que je me trouvais bien, très bien !

J'avais à peine fait une verste que j'entendis tout à coup derrière moi un fracas monotone, semblable au murmure d'un grand ruisseau. De seconde en seconde, ce fracas s'accroissait en se rapprochant de moi. Je me retournai. À cent pas de moi noircissait un petit bois d'où je ne venais que de sortir. En bas le remblai, décrivant une belle courbe, tournait à droite et disparaissait dans les arbres. Je m'arrêtai, anxieux, et attendis. À l'instant même, un énorme corps noir apparut au tournant, arrivant avec fracas dans ma direction, et passa devant moi sur les rails avec la rapidité d'un oiseau. En moins d'une demi-minute la tache disparut ; son bruit se mêla au murmure de la nuit.

C'était un wagon de marchandises ordinaire. Il n'offrait en lui-même rien de particulier, mais son apparition, tout seul, sans locomotive, et la nuit, m'intrigua. D'où pouvait-il venir et quelle force le poussait sur ces rails avec cette grande vitesse ? Où filait-il ?

Superstitieux, j'aurais décidé que c'étaient des diables et des sorcières qui allaient au sabbat et j'aurais continué mon chemin ; mais ce phénomène était pour moi inexplicable. Je n'en croyais pas mes yeux et me perdais dans mes suppositions, comme une mouche tombée dans une toile d'araignée…

Je me sentis tout à coup seul, perdu dans cette immensité. Je sentis que la nuit qui, déjà, semblait déserte, me regardait en face et épiait mes pas. Déjà tous les bruits, les cris des oiseaux, le murmure des arbres me semblaient menaçants et n'exister que pour effrayer mon imagination. Je m'élançai comme un fou, et, sans me rendre compte, je me mis à courir vite et plus vite… Et à l'instant j'entendis ce à quoi je n'avais pas pris garde auparavant : le gémissement plaintif des fils télégraphiques.

Je me fis honte :

« Que diable est-ce là ! C'est de la faiblesse, c'est bête !… »

Mais la faiblesse domina le bon sens. Je ne ralentis mes pas que lorsque j'atteignis le feu vert près duquel j'aperçus une sombre maisonnette de la voie et, sur le remblai, une forme humaine, sans doute un garde-barrière.

– Tu as vu ? lui demandai-je suffocant.

– Qui ça ? Que veux-tu ?

– Un wagon qui a passé là…

– Je l'ai vu… répondit comme à regret le moujik. Il s'est détaché d'un train de marchandises. À la verste 121, il y a une côte… le train grimpe. La chaîne du wagon arrière a cédé ; il s'est détaché et a roulé… Va le rattraper maintenant !…

L'étrange phénomène était expliqué. Le fantastique disparut. La peur était passée, je pus continuer mon chemin.

*
* *

Ma troisième bonne peur fut une fois au crépuscule, comme je revenais, à la pointe du printemps, de la chasse à l'affût. Le chemin forestier était couvert des flaques d'une pluie récente et le sol geignait sous les pas. La lueur pourpre du couchant traversait le bois entier, colorant les troncs blancs des bouleaux et le feuillage nouveau. J'étais fatigué et marchais avec peine.

À cinq ou six verstes de ma maison, je rencontrai dans la forêt un grand chien terre-neuve noir. Il passa rapidement devant moi, me regarde fixement et s'enfuit.

« Le beau chien… pensai-je. À qui est-il ? »

Je me retournai. Le chien était à dix pas, ne détachant pas les yeux de moi. Nous nous regardâmes une minute en silence ; puis, probablement flatté de mon attention, le chien s'approcha lentement et remua la queue…

Je continuai à marcher. Le chien me suivit. « À qui est ce chien ? me demandai-je. D'où sort-il ? »

Je connaissais à trente ou quarante verstes à la ronde tous les propriétaires et leurs bêtes. Aucun d'eux n'avait un terre-neuve pareil. D'où pouvait-il sortir dans cette forêt perdue, sur un chemin où personne ne passait en voiture et par lequel on ne charroyait que du bois. Il était douteux qu'il eût pu perdre la trace d'une voiture, car des messieurs n'avaient que faire de passer là.

Je m'assis sur une souche pour me reposer et me mis à examiner mon compagnon. Il s'assit en face de moi, leva la tête et braqua le regard sur moi… Il me regardait sans ciller… Je ne sais si ce fut l'influence du silence,

des bruits et des ombres de la forêt, ou la suite de la fatigue : je me sentis soudain oppressé par cette fixité des yeux d'un chien. Je me souvins de Faust et de son barbet. Je me souvins que des gens nerveux sont sujets à des hallucinations à la suite de fatigue. C'en fut assez pour que je me levasse et partisse rapidement. Le terre-neuve me suivit.

– Allez coucher ! lui criai-je.

Ma voix plut sans doute au chien, car il sautilla gaiement et se mit à courir devant moi.

– Allez coucher ! criai-je une seconde fois.

Le chien se retourna, me regarda fixement et remua joyeusement la queue. Mon ton fâché l'amusait apparemment. J'aurais dû le caresser, mais le barbet de Faust ne me sortait pas de la tête, et le sentiment de la peur croissait sans cesse… Les ténèbres qui survinrent me troublèrent complètement, et chaque fois que le chien s'approchait de moi, me battant les jambes de sa queue, je fermais craintivement les yeux. Il m'arriva la même chose qu'avec le feu du clocher et le wagon détaché : je n'y tins plus et me mis à courir…

Je trouvai chez moi un vieil ami venu me voir, qui, après m'avoir dit bonjour, commença à se plaindre de s'être égaré dans la forêt en se rendant chez moi et d'y avoir perdu un beau chien de prix.

1886.

LA NUIT D'AVANT LE JUGEMENT

(Récit d'un prévenu)

– Monsieur, dit le cocher en se retournant vers moi et me montrant du fouet un lièvre qui traversait la route devant nous, voilà un signe de malheur !

Je savais, sans qu'il y eût besoin de rencontrer un lièvre, que mon avenir était désespéré : je me rendais au tribunal d'arrondissement de S… où je devais m'asseoir au banc des accusés sous l'inculpation de bigamie.

La température était effroyable. Lorsque, à la nuit tombante, j'arrivai au relais, j'avais l'aspect d'un homme que l'on aurait couvert de neige, arrosé d'eau et fortement battu de verges, tant j'étais morfondu, transpercé et abruti par les cahots incessants de la voiture. Le gardien du relais me reçut, homme à pantalon d'indienne, à rayures bleues, semblable à un caleçon, grand et chauve, avec des moustaches qui paraissaient lui sortir des narines et l'empêcher d'odorer quoi que ce fût. Et cependant, il faut l'avouer, il y avait quelque chose à sentir ! Tandis que le gardien reniflant, marmottant et se grattant le cou, m'ouvrit la porte des « chambres » du relais, et m'indiqua du coude, en silence, le lieu de mon repos, je fus saisi par un si épais relent d'acidité, de cire à cacheter et de punaises écrasées, que ce fut tout juste si je n'en tombai pas suffoqué sur la table. Une lampe en fer-blanc, qui éclairait des cloisons de bois non peintes, fumait comme une torchette de résine.

– Bigre, *signor,* quelle puanteur ici ! dis-je en posant ma valise sur la table.

Le gardien, humant l'air et secouant incrédulement la tête, dit :

– Ça sent comme d'habitude ; cela vous paraît ainsi parce que vous venez du froid ; les cochers dorment dans les écuries près de leurs chevaux, et les maîtres n'ont pas d'odeur.

Je congédiai le gardien et me mis à examiner mon logis passager. Le divan sur lequel je devais coucher, large comme un lit pour deux personnes, était de moleskine, froid comme la glace. Hors lui, la table et la petite lampe dont il a été parlé, il y avait dans la pièce un grand poêle de fonte, des bottes de feutre, un sac de voyage et un paravent, barrant un des angles. Derrière le paravent

quelqu'un dormait paisiblement.

Lorsque j'eus tout examiné, je me préparai un lit sur le divan et me déshabillai. Mon nez s'était vite habitué à la puanteur. Quittant ma redingote, mon pantalon et mes bottines, m'étirant longuement, souriant, ratatiné de froid, je me mis à sautiller autour du poêle levant haut mes jambes nues… Ces sauts m'ayant réchauffé, il ne restait qu'à s'étendre et à dormir ; mais alors survint un petit incident.

Mon regard tomba par hasard sur le paravent et… figurez-vous mon effroi : une petite tête de femme, les cheveux défaits, les yeux noirs, les dents découvertes et souriant, me regardait. Des sourcils noirs remuaient, de jolies fossettes jouaient aux joues : c'était donc que la femme riait.

Je fus troublé. La petite tête, remarquant que je l'avais vue, se troubla aussi, et se cacha. Baissant le regard, comme un coupable, je me dirigeai tout doucement vers le divan, m'y étendis et me couvris de ma pelisse.

« En voilà une histoire ! pensai-je. Elle m'a donc vu sauter ! C'est bête… »

Et, en me rappelant le petit minois, je me mis involontairement à rêver… rêver. Des tableaux plus beaux et plus séduisants les uns que les autres se pressèrent dans mon imagination, et… et, littéralement, comme pour me punir de mes mauvaises pensées, je sentis soudain, à ma joue droite, une vive et brûlante douleur. Je portai la main à ma joue sans rien attraper ; mais je compris ce que c'était : je sentis une odeur de punaise écrasée.

– C'est on ne sait quoi !… dit, au même moment, une petite voix de femme. Ces maudites punaises veulent, sans doute, me dévorer !

Hum !… je me souvins de ma bonne habitude d'emporter toujours en voyage de la poudre persane. Je n'y avais pas manqué cette fois non plus. En une seconde la boîte de poudre fut tirée de ma valise. Il ne restait qu'à offrir au joli minois cette médication, tirée de l'Encyclopédie, – et la connaissance serait faite. Mais comment la lui proposer ?

– C'est horrible !

– Madame, – dis-je de ma voix la plus insinuante, – autant que je comprenne votre dernière exclamation, les punaises vous piquent. J'ai de la poudre persane. Si vous le désirez, je…

– Ah ! je vous en prie !

– En ce cas, m'écriai-je ravi, je… mets à l'instant ma pelisse et vous l'apporte…

– Non, non… Faites-la moi passer par-dessus le paravent. Mais n'entrez pas ici !

– Je le sais bien que ce doit être par-dessus le paravent ; ne craignez rien : je ne suis pas un Bachi-Bouzouk…

– Mais qui vous connaît ! Vous êtes un passant…

– Hum… et même si j'entrais derrière le paravent… il n'y aurait à cela rien d'extraordinaire… car je suis médecin, – dis-je avec effronterie, – et les médecins, les huissiers et les coiffeurs ont le droit de s'immiscer dans la vie intime des dames.

– C'est vrai que vous êtes médecin ? Sérieusement ?

– Parole d'honneur. Alors vous permettez que je vous apporte la poudre ?

– Ah ! si vous êtes médecin, alors bien… Mais pourquoi vous déranger ? Je peux envoyer mon mari la prendre… Fèdia ! dit en baissant la voix la brune personne. Fèdia ! mais réveille-toi donc, lourdaud ! Lève-toi et passe derrière le paravent. Le docteur a l'amabilité de nous offrir de la poudre persane.

La présence d'un « Fèdia », derrière le paravent, était pour moi une nouvelle stupéfiante. Elle me fut comme un coup de massue… Mon âme fut remplie d'un sentiment pareil à celui, sans doute, que peut éprouver un chien de fusil qui rate : à la fois honteux, fâcheux et pitoyable…

Je me sentis très ennuyé, et Fèdia, lorsqu'il sortit de derrière le paravent me sembla un être si abominable que j'eus peine à ne pas crier au secours. Fèdia était un homme grand, décharné, d'une cinquantaine d'années, portant de courts favoris gris, avec des lèvres pincées de fonctionnaire et un réseau de veines bleues sur le nez et sur les tempes. Il était en robe de chambre et pantoufles.

– Vous êtes très aimable, docteur, dit-il en prenant la poudre persane et retournant derrière le paravent. Merci. La tempête de neige vous a attrapé, vous aussi ?

– Oui, marmonnai-je, en m'allongeant sur le divan et tirant rageusement sur moi ma pelisse. Oui !

– Ah ! c’est ça… Zînotchka tu as une punaise au bout du nez ! Permets-moi de te l’enlever !

– Tu le peux… fit Zînotchka en riant. Manquée ! Conseiller d’État, tout le monde te craint, et tu ne peux pas attraper une punaise !

– Zînotchka, dit le mari en soupirant, sois raisonnable devant un étranger… Tu es toujours la même… ma parole…

« Ces cochons ne me laisseront pas dormir ! » grommelai-je, irrité je ne sais pourquoi.

Mais les époux se calmèrent bientôt. Je fermai les yeux, ne voulant penser à rien, de façon à m’endormir. Mais il s’écoula une demi-heure, une heure… et je ne dormais pas… À la fin, mes voisins se mirent à remuer eux aussi et à se quereller à mi-voix.

– C’est étonnant, grogna Fèdia, la poudre persane même n’y fait rien ! Ce qu’il y en a de ces punaises ! Docteur, ma femme me prie de vous demander pourquoi les punaises ont une si répugnante odeur.

Nous nous mîmes à causer, nous parlâmes des punaises, du temps, de l’hiver russe, de la médecine, dont j’ai aussi peu idée que de l’astronomie. On parla d’Edison…

Après la conversation sur Edison, j’entendis chuchoter :

– Ne te gêne pas, Zînotchka. Puisqu’il est médecin, ne fais pas de cérémonies et consulte-le. Il n’y a rien à craindre. Chervétsov ne t’a pas apporté de soulagement ; celui-ci, peut-être, y réussira…

– Demande-le-lui toi-même ! murmura Zînotchka.

– Docteur, me demanda Fèdia, pourquoi ma femme éprouve-t-elle de l’oppression ? La toux, voyez-vous, l’oppresse, comme s’il y avait en elle quelque chose de coagulé…

J’essayai de me dérober :

– C’est tout un long entretien ; on ne peut pas dire ça d’un coup !

– Bah ! qu’importe que ce soit long ? Nous avons le temps… Nous ne dormons pas… Examinez-la, cher monsieur. Il faut vous dire que le docteur

Chervétsov la traite… C'est un brave homme, mais… est-ce qu'on sait ? Je n'ai pas confiance en lui ! Je n'y ai pas confiance ! Je vois que vous n'avez pas envie de donner une consultation, mais ayez cette bonté ! Examinez-la tandis que je vais dire au gardien du relais de nous apporter du thé.

Fèdia sortit, traînant ses pantoufles. Je passai derrière le paravent. Zînotchka, assise sur un large divan, entourée d'une multitude d'oreillers, tenait relevé son col de dentelle.

– Montrez votre langue ! commençai-je en m'asseyant à côté d'elle, et fronçant les sourcils.

Elle me montra sa langue en riant. Une langue ordinaire, rouge. Je me mis à lui tâter le pouls.

– Hum !… fis-je, ne trouvant pas le pouls.

Je ne me rappelle plus quelles autres questions je lui posai en regardant sa petite figure riante. Je me souviens seulement qu'à la fin de mon diagnostic j'étais si bête et si idiot que je ne me souciais positivement plus de ce que je lui demandais.

Je me trouvai enfin assis en compagnie de Fèdia et de Zînotchka près d'une bouilloire. Il fallait écrire une ordonnance, et je le fis selon toutes les règles de la science médicale.

Rp. *Sic transit*…… 0,05

Gloria mundi…… 1,0

Aquæ destillalæ… 0,1

Une cuillerée à bouche toutes les deux heures.

À madame Sélov,

Dr ZAÏTSOV[30].

Le matin, lorsque tout à fait prêt à partir, ma valise à la main, je prenais congé pour toujours de mes nouvelles connaissances, Fèdia, me tenant par un bouton, me remit dix roubles, en disant :

– Non, vous êtes obligé de les prendre ! Je suis habitué à rémunérer tout labeur honnête. Vous avez étudié, travaillé ! Vous avez acquis votre savoir par

la sueur et le sang. Je comprends ça !

Rien à faire. Il fallut prendre les dix roubles !

C'est ainsi, en bref, que je passai la nuit avant ma comparution en justice. Je ne décrirai pas les sentiments que j'éprouvai le lendemain lorsque la porte s'ouvrit devant moi et que l'huissier m'indiqua le banc des prévenus. Je dirai seulement que je pâlis et me troublai lorsque, ayant jeté un regard derrière moi, je vis des milliers d'yeux me dévisager, et je lus mon *De profundis* quand je vis les mines sérieuses et graves des jurés…

Mais je ne puis vous décrire mon épouvante – et vous vous la représenterez ! – lorsque ayant levé les yeux vers la table recouverte de drap rouge, je vis au siège du procureur, – qui croyez-vous ? – Fèdia !…

Il était assis et écrivait quelque chose. Je me ressouvins en le regardant et des punaises et de Zînotchka, de mon diagnostic ; et ce ne fut pas la chair de poule, mais tout l'Océan glacial qui me passa sur le dos.

Fèdia, ayant fini d'écrire, leva les yeux sur moi. Il ne me reconnut pas tout d'abord, mais, ensuite, ses pupilles se dilatèrent. Sa mâchoire inférieure pendit faiblement… Sa main se mit à trembler. Il se leva lentement et fixa sur moi son regard de plomb. Je me levai également, je ne sais pourquoi, et le fixai moi aussi…

– Prévenu, commença le président, dites au tribunal votre nom, etc.…

Le procureur se rassit et but un verre d'eau. Une sueur froide perla à son front.

– Ça va chauffer ! me dis-je.

Le procureur avait, selon toutes les présomptions, décidé de me saler. Il ne fit que s'irriter, éplucher les dépositions des témoins, se montrer capricieux, grogner…

Mais il est temps de finir. J'écris ceci au palais de justice pendant la suspension d'audience de l'après-midi… Le procureur va à l'instant prononcer son réquisitoire.

Qu'en sera-t-il ?

1886.

EN MER

(Récit d'un matelot)

On ne voyait plus que les feux décroissants du port que l'on venait de quitter et le ciel noir comme de l'encre. Il soufflait un vent humide et glacé. Nous sentions sur nous des nuages pesants et devinions leur désir de se répandre en pluie, en dépit du vent et du froid.

Assemblés dans le faux-pont, nous – les matelots – tirions à la courte paille. On entendait nos rires bruyants et avinés. Quelqu'un, pour s'amuser, imitait le chant du coq.

Comme si, derrière la tête, j'avais eu un trou d'où se répandît dans tout mon corps du menu plomb glacé, un petit frisson me parcourut de la nuque aux talons. C'est de froid que je tremblais… et pour une autre raison encore que je veux raconter.

L'homme, à mon sens, est en général, abject, et il faut reconnaître que le marin est, parfois, plus abject que tout au monde, – plus abject que le plus dégoûtant animal qui a, pourtant, l'excuse d'être soumis à son instinct. Peut-être me trompé-je, parce que je ne connais pas la vie ; mais il me semble qu'un matelot a cependant plus de motifs que n'importe qui de se détester et de s'invectiver lui-même. Un homme qui peut à tout instant tomber d'un mât, disparaître à jamais dans les flots, et qui ne se souvient de Dieu que lorsqu'il se noie ou tombe la tête en bas, n'a besoin de rien et n'a aucun regret de ce qu'il laisse sur la terre ferme. Nous buvons beaucoup d'alcool et nous sommes dépravés parce que nous ne savons pas pour qui – en mer – on a besoin de vertu, et pourquoi faire.

Mais que, pourtant, je continue !

Nous tirions donc à la courte paille. Nous étions vingt-deux oisifs ayant fait notre quart, et, parmi ceux-là, deux seulement pouvaient avoir la chance de jouir d'un rare spectacle. Il se trouvait que la cabine, que l'on appelait la cabine des nouveaux mariés, était occupée ce soir-là. – Et il n'y avait, dans cette cabine, que deux orifices dont nous pouvions disposer. Après avoir percé la paroi avec un tire-bouchon, j'avais pratiqué moi-même l'un d'eux avec une petite scie. Un de mes camarades avait fait l'autre avec un couteau. Nous y

avions travaillé tous les deux plus d'une semaine.

– Un trou te revient.

– À qui ?

On me désigna.

– L'autre à qui ?

– À ton père !

Mon père, vieux matelot voûté, au visage pareil à une pomme cuite, s'approcha de moi et me donna un coup sur l'épaule.

– Nous avons tous les deux de la chance aujourd'hui, mon gars, me dit-il. Tu entends, mon gars, la chance est tombée en même temps sur toi et sur moi ; cela doit vouloir dire quelque chose !

Il me demanda, impatient, l'heure qu'il était. Il n'était que onze heures.

Je sortis du faux-pont. J'allumai ma pipe et me mis à regarder la mer. Il faisait noir. Mais il faut croire que mes yeux reflétaient ce qui se passait dans mon âme, car je distinguais des formes sur le fond de la nuit, et je voyais ce qui manquait à ma vie, alors encore jeune, mais déjà gâtée…

À minuit, je passai devant le salon d'entre-pont et, par la porte, y jetai un coup d'œil. Le nouveau marié, un jeune pasteur à tête blonde, assis près de la porte, tenait un Évangile. Il expliquait quelque chose à une grande Anglaise maigre. La nouvelle mariée, jeune, bien faite, très jolie, assise près de son mari, ne quittait pas de ses yeux bleus sa tête blonde. Un banquier, grand et gros, vieil Anglais à figure rousse et repoussante, allait et venait dans le salon ; c'était le mari de la dame âgée avec laquelle causait le pasteur.

« Les pasteurs ont, me dis-je, l'habitude de discourir des heures entières. Il n'en finira pas jusqu'au matin ! »

À une heure, mon père, s'approchant de moi, me tira par la manche, et me dit :

– C'est le moment ; ils ont quitté le salon.

Je descendis en un clin d'œil l'escalier raide et me rendis près de la paroi dont j'ai parlé. Entre elle et le bord du bateau, il y avait un espace, plein de

poussière noire, d'eau et de rats. J'entendis bientôt les pas pesants de mon vieux père. Il se heurtait en grommelant à des sacs, à des caisses de pétrole.

Je trouvai mon orifice et en retirai la cheville carrée, en bois, que j'avais mis si longtemps à scier. Et je distinguai une fine mousseline à travers laquelle m'arrivait une douce lumière rose. En même temps, un parfum suffocant, très agréable, effleura mon visage brûlant. Ce devait être le parfum d'une chambre à coucher aristocratique. Il fallait, pour voir la chambre, écarter avec deux doigts la mousseline, ce que je m'empressai de faire.

Je vis des bronzes, du velours, de la dentelle : le tout baigné dans la lumière rose. Le lit était à une toise et demie de moi.

– Laisse-moi regarder par ton trou, me dit mon père, me poussant impatiemment de côté. Par le tien, on voit mieux.

Je me tus.

– Tu as, mon gars, de meilleurs yeux que moi, et ça t'est absolument égal de regarder de loin ou de près.

– Chut ! dis-je. Pas de bruit. On peut nous entendre.

La nouvelle mariée était assise au bord du lit. Ses petits pieds se balançaient au-dessus d'une descente de lit de fourrure. Elle regardait à terre. Le jeune pasteur, son mari, était devant elle. Il disait quelque chose, quoi exactement je ne sais ? Le bruit du bateau m'empêchait d'entendre. Le pasteur parlait avec entrain, gesticulait ; ses yeux brillaient. Elle écoutait, hochant énergiquement la tête.

– Du diable ! grogna mon père, un rat m'a mordu !

J'appuyai plus fortement la poitrine contre la paroi, comme si j'eusse craint que mon cœur n'en sortît. Ma tête brûlait.

Les nouveaux mariés causèrent longtemps. Le pasteur se mit enfin à genoux devant sa femme, et, tendant les bras, commença de la supplier. Elle continua de hocher la tête. Il se releva alors et se mit à arpenter la cabine. À l'expression de ses traits et de ses gestes, je compris qu'il la menaçait. La jeune femme se leva, se dirigea vers la paroi près de laquelle je me tenais et s'arrêta juste devant mon trou. Elle réfléchissait, immobile, et, moi, je dévorais des yeux sa figure. Il me semblait qu'elle souffrait, qu'elle luttait avec elle-même, qu'elle hésitait, et, en même temps, ses traits exprimaient la colère. Je n'y comprenais rien.

Nous restâmes ainsi vis-à-vis peut-être cinq minutes, puis elle s'éloigna, et, arrêtée au milieu de la cabine, fit apparemment signe à son pasteur qu'elle consentait. Il eut un sourire de joie, lui baisa la main et sortit de la cabine.

Au bout de trois minutes, la porte s'ouvrit et le pasteur, suivi du grand et gros Anglais dont j'ai déjà parlé, entra dans la cabine. L'Anglais s'approcha de la couchette et demanda quelque chose à la jolie femme. Pâle, sans le regarder, elle inclina la tête affirmativement.

Le banquier anglais sortit de sa poche une espèce de paquet, peut-être une liasse de billets de banque, et la tendit au pasteur. Celui-ci l'examina, compta et sortit en saluant. Le vieil Anglais ferma la porte derrière lui.

Je m'écartai du mur en bondissant comme si quelque chose m'avait piqué. Il me sembla que le vent brisait notre bateau en morceaux et que nous coulions.

Mon vieux père, cet ivrogne dépravé, me prit par le bras et dit :

– Partons d'ici ! Tu ne dois pas voir ça ! Tu es encore trop jeune…

Il tenait à peine sur ses jambes. Je le portai par un escalier raide et tournant sur le pont, où déjà tombait une vraie pluie d'automne…

(Vers 1894-1895).

L’ESCLAVE EN RETRAITE[31]

– Notre petite rivière, toute en zigzags, se tortillait comme un serpent… Elle courait dans les champs, faisant des crochets si raides qu’elle avait l’air de se casser… Quand parfois, monté au haut de la colline, on ouvre les yeux, on la voit toute, comme dans le fond de la main. Le jour, c’est un miroir, et, la nuit, elle luit comme du vif-argent… Sur la rive, il y a des roseaux qui se regardent dans l’eau… Quelle beauté ! Ici, les roseaux, là, des osiers, et, là-bas, des saules…

Ainsi allait, décrivant, Nikîphore Philimônytch, assis à une table de taverne et humant de la bière. Il parlait avec entraînement, avec feu… Son visage ridé, rasé, et son cou brun tressaillaient et se tendaient convulsivement quand il soulignait quelque endroit particulièrement poétique.

Tânia, la jolie serveuse de seize ans, l’écoutait. La poitrine appuyée au comptoir, la tête sur ses poings, elle s’étonnait, pâlissait, ou, sans cligner les yeux, saisissait avec enthousiasme chaque mot.

Nikîphore Philimônytch venait chaque jour à la taverne et causait avec Tânia. Il l’aimait à cause de son isolement et de la paisible douceur qui inondait sa figure pâle, aux yeux vifs. Et, quand il aimait quelqu’un, il le gratifiait de toute son éloquence et de tous les secrets de son passé. Il commençait habituellement ses discours par des descriptions de la nature ; de la nature il passait à la chasse, et, de la chasse, à la personne de feu son maître, le prince Svinntsov.

– C’était une célébrité !… racontait-il. Célèbre, il l’était moins encore par sa fortune et l’étendue de ses terres que par son caractère. C’était un Don Juan, mademoiselle !

– Qu’est-ce que ça veut dire, Don Juan ?

– Ça veut dire qu’il était envers le sexe féminin un grand Don Juan. Ah ! il aimait vos semblables !… Il a dévoré pour le sexe toute sa fortune. Oui, mademoiselle… Quand nous habitions Moscou, presque tout l’étage supérieur du Grand-Hôtel vivait à nos dépens. À Pétersbourg, nous avions avec la baronne von Toussikh de grandes attaches, et nous en avons eu un enfant. Cette baronne, en jouant au *stoss*[32], avait, en une nuit, perdu toute sa

fortune, et elle voulait se suicider. Mais le prince ne lui laissa pas mettre fin à sa vie. Elle était belle, jeune… Elle fit un an la fête avec lui ; puis elle mourut… Et comme les femmes l'aimaient, Tânétchka[33] ! Comme elles l'aimaient ! Elles ne pouvaient pas vivre sans lui !

– Il était beau ?

– Lui !… Il était vieux, laid… Oui, mademoiselle… Vous aussi, tenez, Tânétchka, vous lui auriez plu !… Il aimait les femmes maigres et pâles comme vous… Ne rougissez pas, Tânétchka ! Pourquoi rougir ? Jamais je n'ai menti, et je ne mens pas davantage maintenant…

Nikîphore Philimônytch se mettait ensuite à décrire les équipages, les chevaux, les toilettes… Il était connaisseur en tout cela. Il entamait ensuite le chapitre des vins…

– Il y a des vins qui coûtent vingt-cinq roubles la bouteille, disait-il. Si vous en buvez un verre, vous sentez dans votre estomac comme si vous mouriez de joie…

La description des calmes nuits de lune plaisait surtout à Tânia… L'été, c'était une bruyante orgie sur l'herbe, au milieu des fleurs, et, l'hiver, une course en traîneau sous une couverture chaude, dans un traîneau qui file comme l'éclair.

– Le traîneau vole, mademoiselle, et il vous semble que c'est la lune qui court… C'est merveilleux, mademoiselle !

Longtemps contait ainsi Nikîphore Philimônytch. Il ne terminait que quand le petit garçon éteignait la lanterne de la porte et rentrait l'enseigne de la taverne.

Un soir d'hiver, Nikîphore Philimônytch, ivre mort, étant resté couché près d'une palissade, prit froid. On l'envoya à l'hôpital. Sorti un mois plus tard, il ne retrouva plus à la taverne son auditrice. Elle avait disparu.

Un an et demi après, Nikîphore Philimônytch descendait la Tverskâïa à Moscou[34], offrant à vendre un vieux pardessus d'été. Il rencontra Tânia, sa favorite. Fardée, vêtue avec un luxe criard, un chapeau aux bords tapageusement relevés, elle donnait le bras à un monsieur coiffé d'un haut de forme, et riait bruyamment.

Le vieux la reconnut, la regarda, la suivit des yeux et lui enleva lentement son bonnet. Son visage exprima l'attendrissement et une larme brilla dans ses

yeux.

– Allons, que Dieu lui donne la chance !… murmura-t-il. C’est une bonne fille.

Et, s’étant recouvert, il se mit à rire doucement.

1886.

CARÊME-PRENANT

– Pâvel Vassîlitch, dit Pélaguèia Ivânovna, réveillant son mari qui faisait la sieste, tu devrais aller aider Stiôpa. Il pleure assis devant son livre. Il y a encore quelque chose qu'il ne comprend pas.

Pâvel Vassîlitch se leva en bâillant, fit devant sa bouche un signe de croix et dit doucement :

– À l'instant, mon âme !

Le chat, qui dormait à côté de lui, se leva aussi, allongea la queue, fit le gros dos et ferma les yeux. Calme profond… On entend, derrière les papiers peints, courir les souris. S'étant chaussé et ayant endossé sa robe de chambre, Pâvel Vassîlitch, bouffi de sommeil et maussade d'avoir été réveillé, passa de la chambre à coucher à la salle à manger. À son apparition, un chat qui, sur le rebord de la fenêtre, flairait du poisson à la gelée, sauta à terre et alla se cacher sous l'armoire.

– Te demande-t-on de fourrer ton nez là dedans ? grogna Pâvel Vassîlitch couvrant le poisson d'une feuille de journal. Tu es un porc et pas un chat…

La porte de la salle à manger donne accès dans la chambre des enfants. Là, à sa table, pleine de taches et de profondes entailles, est assis le jeune Stiôpa, collégien de huitième, l'air capricieux, les yeux en larmes.

Les genoux relevés presque jusqu'au menton, et entourés de ses mains, il se balance comme un poussah et regarde d'un air furieux son livre de problèmes.

– Tu travailles ? lui demande son père, toujours bâillant, s'asseyant auprès de lui. C'est bien, mon petit… On s'est bien promené, on a dormi, mangé des crêpes, et, demain, jour maigre, pénitence et travail ! Tout a une fin. Pourquoi as-tu les yeux mouillés ? Tu es fatigué de piocher ? C'est qu'après avoir mangé des crêpes il est ennuyeux de se nourrir de sciences ? Ah ! c'est justement le *hic !*…

– Qu'as-tu à taquiner comme ça le petit ? crie de la chambre voisine la maman ; au lieu de plaisanter, tu ferais mieux de l'aider. Il aura encore une mauvaise note ; quel malheur !

– Qu’est-ce que tu ne comprends pas ? demande le père à l’enfant.

– Voilà… la division des fractions… répond Stiôpa, fâché. La division d’une fraction par une fraction…

– Ah ! farceur ! Qu’y a-t-il là de difficile ? Il n’y a rien à comprendre. Apprends la règle par cœur, voilà tout… Pour diviser une fraction par une autre, il faut multiplier le numérateur de la première par le dénominateur de la seconde… Bon, alors, quel est le numérateur de la première fraction…

– Je sais cela tout seul !… l’interrompt Stiôpa, renvoyant à terre, d’une chiquenaude, une coquille de noix. Montrez-moi comment on fait…

– Comment on fait ? Bon ! Passe-moi un crayon ! Écoute. Supposons que nous ayons à diviser 7/8 par 2/5. Eh bien ! l’histoire, mon petit, est qu’il faut diviser ces fractions l’une par l’autre… Est-ce que la bouilloire est prête ?

– Je ne sais pas.

– Il est temps de prendre le thé… Il doit être huit heures. Supposons que nous ayons à diviser 7/8 non par 2/5 mais par deux, c’est à dire seulement par le numérateur. Divisons. Qu’obtenons nous ?

– 7/16.

– C’est ça. Bravo ! Alors, mon petit, l’histoire est que… si nous avons divisé par 2, alors… Attends, je me trompe moi aussi… Nous avions au lycée, il m’en souvient, comme professeur d’arithmétique un Polonais, nommé Sigismond Ourbanôvitch. À chaque leçon, il se trompait. Il commençait la démonstration d’un théorème, se trompait, devenait tout rouge et courait dans la classe comme si on le piquait dans le dos avec un poinçon ; puis il se mouchait quatre ou cinq fois, et se mettait à pleurer. Mais, vois-tu, nous étions généreux et faisions semblant de ne rien remarquer. « Qu’avez-vous donc, Sigismond Ourbanôvitch ? demandions-nous. Vous avez mal aux dents ? » Et, écoute un peu, toute la classe était composée de sacripants, de garnements, mais, entends-tu, ils étaient généreux ! D’élèves aussi petits que toi, il n’y en avait pas de mon temps. Rien que des grandes perches, des cancres, l’un plus grand que l’autre. Tiens, par exemple, nous avions en septième Mamâkhine ; mon Dieu, quelle bûche ! Un grand diable, haut d’une toise. En marchant, il faisait trembler le parquet. Quand il vous flanquait un coup de poing dans le dos, c’était à en rendre l’âme. Ce n’était pas nous seulement qui le craignions ; les maîtres aussi en avaient peur… Eh bien, ce Mamâkhine…

On entend, derrière la porte, le pas de Pélaguèia Ivânovna. Pâvel Vassîlitch cligne de l'œil dans la direction de la porte et chuchote :

– Ta mère vient. Travaillons… Alors, mon petit, voilà, fait-il en haussant la voix, il faut multiplier cette fraction par celle-ci… Pour cela, il faut multiplier 4, numérateur de la première, par le…

– Venez prendre le thé ! appelle Pélaguèia Ivânovna.

Pâvel Vassîlitch et son fils plantent là le calcul et vont prendre le thé. Dans la salle à manger, il y a déjà Pélaguèia Ivânovna, la tante qui jamais ne parle, une autre tante, sourde-muette, et la vieille Mârkovna, la sage-femme qui a assisté à la naissance de Stiôpa. La bouilloire ronfle et lance de la vapeur qui fait, au plafond, de grandes ombres ondulées. De l'antichambre entrent des chats, la queue en l'air, ensommeillés, mélancoliques…

– Prends de la confiture avec ton thé, Mârkovna, dit Pélaguèia Ivânovna à la sage-femme ; c'est demain le grand carême, mange bien aujourd'hui !

Mârkovna prend une pleine cuillerée à café de confiture, l'approche irrésolument de sa bouche comme si c'était de la poudre, et mange en regardant de biais Pâvel Vassîlitch. Sa figure se couvre aussitôt d'un sourire sucré, aussi sucré que la confiture…

– Cette confiture est excellente, dit-elle. Vous avez daigné la faire vous-même, chère Pélaguèia Ivânovna ?

– Qui donc l'eût faite, sinon moi ? Je fais tout moi-même… Stiôpotchka[35], mon petit, ne t'ai-je pas donné du thé trop faible ? Ah ! tu l'as déjà bu… Passe-moi ta tasse, mon ange, je t'en verserai encore.

– Alors, mon petit, reprend Pâvel Vassîlitch en se tournant vers Stiôpka, ce Mamâkhine ne pouvait pas souffrir le professeur de français. « Je suis gentilhomme, criait-il, et ne permettrai pas qu'un Français me commande ! Nous avons battu les Français en 1812 ! » On le passait aux verges, naturellement, et on tapait ferme. Et lui, parfois, quand il savait qu'on voulait le fouetter, sautait par la fenêtre et s'enfuyait. Il ne reparaissait pas au lycée de cinq à six jours. Sa mère venait, au nom du Christ, supplier le proviseur : « Monsieur le proviseur, disait-elle, ayez la bonté de faire retrouver mon Mîchka et de le faire fustiger, ce gredin-là ! » Le proviseur répondait : Ah ! pardon, madame, mais cinq suisses n'en viendraient pas à bout ! »

– Seigneur ! murmure Pélaguèia Ivânovna en regardant son mari avec effroi, existe-t-il donc des sacripants pareils ! Et sa pauvre mère !

Un silence plane. Stiôpa bâille longuement et regarde le Chinois de la théière, qu'il a déjà vu mille fois. Les deux tantes et Mârkovna hument, avec précaution, sur leurs soucoupes le thé bouillant. Le poêle rend l'air étouffant… Dans les mouvements et sur les visages, on sent la paresse et la complète inappétence que donnent un ventre rempli jusqu'au bord et l'idée qu'il faut, néanmoins, manger encore. La bouilloire est enlevée, les tasses aussi, et la nappe ; mais la famille reste toujours à table… Pélaguèia Ivânovna se lève à tout instant et court avec une expression d'effroi à la cuisine pour y parler du souper à la cuisinière. Les deux tantes, immobiles, assises dans leur même pose, somnolent, leurs petits bras sur leur poitrine, regardant la lampe de leurs yeux mornes. Mârkovna a le hoquet et demande à tout instant :

– Pourquoi ai-je le hoquet ?… Il me semble que je n'ai rien mangé pour l'avoir, et je n'ai pour ainsi dire pas bu… Ik !

Pâvel Vassîlitch et Stiôpa assis près l'un de l'autre, penchés vers la table, leur tête se touchant, regardent la *Nîva* de 1878[36].

– « *Monument de Léonard de Vinci, devant la galerie Victor-Emmanuel à Milan… »* Regarde ! C'est une sorte d'arc de triomphe… Il y a un monsieur avec une dame… Et là, plus loin, des bonhommes…

– Ce petit bonhomme, dit Stiôpa, ressemble à Niskoûbine.

– Tourne la feuille… « *La Trompe d'une mouche ordinaire, vue au microscope »*… En voilà une trompe ! oh ! là, là ! quelle mouche ! Qu'est-ce que ce serait, mon petit, si on voyait comme ça une punaise au microscope ! En voilà une horreur !

Comme enrouée, la pendule ancienne du grand salon ne sonne pas, mais tousse juste dix coups. Anna, la cuisinière, entre dans la salle à manger et – plaf ! – se jette aux pieds de son maître !

– Au nom du Christ, dit-elle, en se relevant toute rouge, pardonnez-moi, Pâvel Ivânytch[37] !

Ânna s'approche de la même façon de tous les autres membres de la famille, plonge à leurs pieds, et leur demande pardon. Elle ne passe que Mârkovna, qu'elle ne considère pas comme digne de la prosternation, puisqu'elle n'est pas noble.

Une demi-heure encore s'écoule dans le silence et le calme… La *Nîva* est abandonnée sur le canapé, et Pâvel Vassîlitch, le doigt levé en l'air, récite par

cœur des vers latins, appris dans son enfance. Stiôpa regarde le doigt de son père, encerclé d'une alliance, écoute les vers incompréhensibles et, somnolant, frotte ses yeux qui se ferment.

– Je vais au lit… dit-il, en s'étirant et bâillant.

– Comment, au lit !… demande sa mère. Et souper ?

– Je ne veux pas souper.

– Es-tu dans ton bon sens !… lui demande Pélaguèia Ivânovna, effrayée. Comment ne pas manger gras une dernière fois ? De tout le carême on ne te servira aucun aliment gras !

Pâvel Vassîlitch s'effraie lui aussi :

– Oui, oui, mon petit ! dit-il. Pendant sept semaines ta mère ne te donnera rien de gras… Il n'y a pas là ; il faut souper !

– Mais, moi, je veux dormir ! fait Stiôpa capricieusement.

– En ce cas, servez vite ! crie Pâvel Vassîlitch, agité. Ânna, que fais-tu là assise comme une imbécile ! Viens vite mettre le couvert !

Pélaguèia Ivânovna lève les bras et court à la cuisine comme s'il y avait le feu à la maison.

On entend dans toute la maison :

– Vite, vite ! Stiopôtchka veut dormir ! Ânna, mon Dieu, qu'est-ce que c'est donc ? Vite !

Cinq minutes plus tard, la table est déjà mise. Les chats, la queue en l'air, le dos arrondi, s'étirant, reviennent à nouveau dans la salle à manger… La famille commence à souper. Personne n'a faim ; tout le monde a le ventre surrempli, mais il faut manger quand même.

1887.

INADVERTANCE

Piôtre Pétrôvitch Strîjine – le neveu de la colonelle Ivânov, celui-là même auquel on avait l'année précédente volé des caoutchoucs neufs, – revint d'un baptême, juste à deux heures de la nuit. Pour ne pas réveiller les siens, il se déshabilla avec précautions dans le vestibule, se glissa sur la pointe des pieds dans sa chambre, en retenant son souffle et se disposa à dormir sans allumer de lumière.

Strîjine est un garçon sobre et régulier ; l'expression de son visage est édifiante ; il ne fait que des lectures morales et spirituelles ; mais de la joie que Lioubov Spiridônovna ait heureusement accouché, il s'est permis, à ce baptême, de boire quatre verres d'eau de vie et un verre de vin, au goût intermédiaire entre le vinaigre et l'huile de ricin. Pareilles à l'eau de mer ou à la gloire sont les boissons fortes ; plus on en boit, plus on veut boire…

Et, à présent, en se déshabillant, Strîjine ressentait une insurmontable envie de boire.

« Dâchénnka, songeait-il, a, je crois, de la vodka à droite, dans son armoire. Si j'en bois un verre, elle ne s'en apercevra pas. »

Dominant, après un peu d'hésitation, ses scrupules, Strîjine se dirigea vers l'armoire. En ayant ouvert la porte doucement, il toucha à tâtons, dans le coin de droite, une bouteille et un verre, remplit le verre, remit la bouteille en place, se signa et but.

Et tout de suite se produisit quelque chose ressemblant à un miracle.

Strîjine, comme une bombe, fut soudain projeté, avec une étrange force, de l'armoire sur une grosse malle. Ses yeux virent mille chandelles. Sa respiration s'arrêta. Il eut dans tout le corps la sensation d'être tombé dans un marais plein de sangsues. Il lui parut avoir avalé, au lieu de vodka, un morceau de dynamite, qui eût fait exploser son corps, la maison, toute la rue… Sa tête, ses bras, ses pieds, tout se détacha et vola on ne sait où, au diable, dans l'espace.

Il resta deux ou trois minutes immobile sur la malle, sans souffler, puis se leva et se demanda :

« Où suis-je ? »

La première chose qu'il ressentit clairement en revenant à lui, ce fut une violente odeur de pétrole.

« Saints du paradis, se dit-il effrayé, j'ai bu du pétrole au lieu de vodka ! Bienheureux intercesseurs ! »

À l'idée qu'il s'était empoisonné, le froid et le chaud lui montèrent. Qu'il eût réellement absorbé du poison, la brûlure de sa bouche, des étincelles dans ses yeux, un bruit de cloches dans sa tête et des élancements dans l'estomac, sans parler de l'odeur répandue dans la chambre, l'attestaient. Sentant sa mort prochaine, et sans se leurrer de vains espoirs, Strîjine voulut dire adieu aux siens et se rendit dans la chambre de Dâchénnka. (Veuf, il avait chez lui, en guise de gouvernante, sa belle-sœur, cette Dâchénnka, vieille fille.)

– Dâchénnka, lui dit-il d'une voix dolente, en entrant dans sa chambre à coucher, ma chère Dâchénnka !…

Dans l'obscurité quelque chose remua et émit un profond soupir.

– Dâchénnka !

– Hein ! quoi ? dit vivement une voix de femme. C'est vous, Piôtre Pétrôvitch ? Déjà rentré ! Eh bien, quel nom a-t-on donné à la petite ? Qui a été marraine ?

– La marraine a été Nathâlia Andréièvna Velikosvétski, et le parrain, Pâvel Ivânytch Bezsônitsyne… Je… je crois, Dâchénnka, que je meurs. On a appelé la nouvelle-née Olympiâda, en l'honneur de la bienfaitrice de ses parents… J'ai… Dâchénnka… j'ai bu du pétrole…

– En voilà une idée !… Est-ce qu'on vous a servi du pétrole ?

– Je dois avouer que j'ai voulu, sans vous le demander, boire de la vodka, et… et Dieu m'a puni. J'ai, dans l'obscurité, bu, par mégarde, du pétrole ! Que dois-je faire ?

Dâchénnka, entendant que l'on avait, sans sa permission, ouvert son armoire, – Dâchénnka s'anima… Elle alluma rapidement sa bougie, sauta à bas de son lit, et, en simple chemise, – osseuse, rousselée, les cheveux en papillotes, – elle se lança vers son armoire en un claquement de ses pieds nus.

– Qui donc vous a permis ?… demanda-t-elle sévèrement en examinant

l'intérieur de l'armoire. Est-ce pour vous que j'ai de la vodka ?

– Ce n'est pas de la vodka que j'ai… que j'ai bu, Dâchénnka, mais du pétrole… marmotta Strîjine essuyant une sueur froide.

– Et qu'avez-vous besoin de toucher au pétrole ? Est-ce votre affaire ? Y est-il mis pour vous ? Ou, peut-être, croyez-vous que le pétrole ne coûte rien ? Hein ! Vous savez ce que coûte le pétrole maintenant ? Le savez-vous ?

– Chère Dâchénnka, gémit Strîjine, il s'agit de vie ou de mort, et vous me parlez argent !

– Il s'est enivré à mort, cria Dâchénnka furieuse en refermant la porte, et a été fourrer le nez dans mon armoire !… Oh ! réprouvés ! tortionnaires ! Malheureuse martyre que je suis ! Aucune tranquillité, ni jour ni nuit ! Aspics, basilics, Hérodes maudits, eussiez-vous, dans l'autre monde, une vie pareille à la mienne ! Je pars dès demain. Je suis fille et ne vous permets pas de rester devant moi, non vêtu ! N'osez pas me regarder quand je suis déshabillée !

Et elle en dit, elle en dit…

Sachant que, lorsque Dâchénnka était en colère, ni prières, ni serments, ni même coups de canon ne pouvaient l'arrêter, Strîjine s'habilla et décida d'aller trouver un médecin. Mais il n'est facile de trouver un médecin que lorsqu'on n'en a pas besoin. Étant allé dans trois rues et ayant sonné cinq fois chez le docteur Tchépkhariannts et sept fois chez le docteur Boultykhine, Strîjine courut à une pharmacie. Peut-être le pharmacien lui porterait-il secours. Après une longue attente, un petit pharmacien, noiraud et frisé, apparut en robe de chambre, avec un air si sérieux et si intelligent que Strîjine en ressentit de la peur…

– Que désirez-vous ? demanda-t-il de ce ton que les pharmaciens très intelligents et sérieux, de confession juive, sont seuls à posséder.

– Au nom de Dieu, fit Strîjine, étouffant, je vous en prie, donnez-moi quelque chose !… Je viens de boire, par mégarde, du pétrole au lieu de vodka. Je meurs !

– Je vous prie de ne pas vous agiter et de répondre aux questions que je vais vous poser. Le fait seul que vous vous agitiez m'empêche de vous comprendre. Vous avez bu du pétrole ? Est-ce cela ?

– Oui, du pétrole ! Sauvez-moi, je vous prie !

Le pharmacien s'approcha flegmatiquement et sérieusement de la caisse, ouvrit un livre, et se plongea dans sa lecture. Après avoir lu deux pages, il leva une épaule, puis l'autre, fit une grimace de mépris, et, après avoir réfléchi, passa dans la pièce voisine. La pendule sonna quatre heures. Quand elle eut encore marché dix minutes, le pharmacien revint avec un autre livre, et se replongea dans sa lecture.

– Hum ? fit-il, comme éberlué. Le seul fait que vous ne vous sentiez pas bien, montre qu'il faut vous adresser non pas à une pharmacie, mais à un médecin.

– Mais j'ai déjà été chez les médecins. J'y ai sonné pour rien.

– Hum… Vous ne nous considérez pas, nous autres, pharmaciens, comme des êtres humains, et vous nous dérangez, même à quatre heures du matin, alors que tous les chiens et les chats prennent du repos… Vous ne voulez rien comprendre. Pour vous, nous ne sommes évidemment pas des hommes, et nos nerfs doivent être comme des cordes.

Strîjine écouta le pharmacien, soupira et revint chez lui.

« Il est donc décrété, se dit-il, que je dois mourir ! »

Sa bouche brûlait et sentait le pétrole. Il avait des tranchées. Ses oreilles bourdonnaient : boum, boum, boum !… Il lui semblait à tout moment que sa fin était proche, que son cœur cessait de battre…

Rentré chez lui, il s'empressa d'écrire : « Je prie de n'incriminer personne de ma mort, » puis il se mit à prier, se coucha et remonta son drap sur sa tête. Jusqu'au matin, il ne dormit pas, attendant la mort. Il voyait constamment sa tombe se couvrir d'herbe fraîche, et, sur elle, les oiseaux gazouiller.

Le matin, assis dans son lit, il disait, en souriant, à Dâchénnka :

– Celui, ma chère sœur, qui mène une vie normale et régulière, aucun poison n'a de prise sur lui. Tenez, moi, par exemple, j'étais à deux doigts de ma perte ; je mourais ; je souffrais ; et maintenant, c'est passé. J'ai seulement la bouche emportée et le gosier aussi. Mais, Dieu merci, tout mon corps est en bon état… Et pourquoi ? Parce que je mène une vie régulière.

– Non, soupira Dâchénnka, songeant à ses dépenses, et le regard fixe, c'est que le pétrole était mauvais. C'est que le marchand ne m'a pas donné du meilleur, mais de celui qui vaut un copek et demi la livre. Malheureuse martyre que je suis, tortionnaires, puissiez-vous avoir dans l'autre monde une

vie pareille à la mienne !… Hérodes, maudits…

Et elle en dit, elle en dit…

1887.

À L'HÔTEL

– Écoutez, mon très cher, dit en se précipitant sur le patron de l'hôtel la colonelle Nachâtyrine, la rouge et écumante locataire du 47 : de deux choses l'une, ou donnez-moi une autre chambre, ou je quitte votre maudit hôtel ! C'est un bouge ! Songez-y : j'ai des filles grandes, et l'on n'entend ici, jour et nuit, que des abominations ! À quoi cela ressemble-t-il ? Parfois il vous lâche de ces mots que les oreilles vous en tintent !… C'est un véritable izvoztchik[38]. Il est bien encore que mes pauvres fillettes ne comprennent rien, sans cela il n'y aurait qu'à se sauver dans la rue avec elles… Il vient, tenez, à l'instant de dire quelque chose… Écoutez !

Cependant, de la chambre voisine, arriva le timbre rauque d'une voix de basse :

– Moi, je connais, l'ami, une histoire encore meilleure… Te souviens-tu du lieutenant Droujkov ? Ce Droujkov veut faire un jour un effet sur la rouge dans l'angle, et, selon l'habitude, tu sais, il lève la jambe… Tout à coup, un bruit : trrrss ! On crut d'abord qu'il avait déchiré le drap du billard. Mais, l'ami, lorsqu'on regarda, ses États-Unis avaient cédé sur toutes les coutures ! Il avait levé si haut la jambe, l'animal, que pas une couture n'avait résisté… Ha, ha, ha ! Et il y avait des dames à ce moment-là… entre autres, la femme de ce baveux, le sous-lieutenant Okoûrine… Okoûrine s'indigna : « Comment, dit-il, ose-t-il se mal tenir en présence de ma femme ? » Un mot suit l'autre ; tu les connais ! Okoûrine envoie ses témoins à Droujkov, et l'autre, pas bête, de dire… ha, ha, ha !… il dit : « Qu'il envoie ses témoins au tailleur qui a fait mon pantalon et pas à moi. C'est la faute du tailleur !… Ha, ha, ha !… ha, ha, ha ! »

Lîla et Mîla, les filles de la colonelle, assises auprès de la fenêtre, leurs grosses joues appuyées sur leurs mains, baissèrent en rougissant leurs petits yeux bouffis.

– Eh bien, vous avez entendu ! demanda au patron Mme Nachâtyrine. Et à votre idée, ce n'est rien ? Moi, monsieur, je suis colonelle. Mon mari est chef de recrutement. Je ne permettrai pas qu'en ma présence un cocher dise de pareilles horreurs !

– Ce n'est pas un cocher, madame, c'est le capitaine d'état-major Kîkine… un gentilhomme.

– S'il a oublié sa naissance au point de s'exprimer comme un cocher, il mérite encore plus de mépris. Bref, ne raisonnez pas, et veuillez prendre des mesures !

– Mais que puis-je, madame ? Vous n'êtes pas seule à vous plaindre ! Tout le monde se plaint, et que puis-je avec lui ? On va le trouver ; on se met à lui faire des observations : « Hannibal Ivânytch, ayez la crainte de Dieu ! c'est vraiment honteux ! » Mais lui, vous mettant tout droit les poings près de la figure, vous dit toute sorte de choses. « Tiens voilà pour toi ! » et ainsi de suite… C'est une ignominie ! Le matin, quand il se réveille, il se met à marcher dans le couloir, sauf votre respect, excusez-moi, en linge de nuit. Ou bien il prend son revolver, et, ivre, loge des balles dans les murs. Le jour, il boit ; la nuit, il joue aux cartes. Et, après les cartes, des coups… J'en suis confus pour mes locataires !

– Pourquoi donc ne faites-vous pas partir ce vaurien ?

– Est-ce qu'on se débarrasse d'un être pareil ? Il nous doit trois mois, mais nous ne lui demandons pas même d'argent : qu'il nous fasse seulement la grâce de s'en aller… Le juge de paix l'a condamné à vider la chambre ; mais il fait appel et ira en cassation. Il traîne en longueur… C'est un vrai malheur ! Et quel homme, mon Dieu ! Il est jeune, beau, intelligent… Quand il n'a pas bu, on ne peut pas trouver un meilleur garçon. Dernièrement, n'étant pas ivre, il a passé toute la journée à écrire des lettres à ses parents.

– Pauvres parents ! soupire la colonelle.

– Bien sûr qu'ils sont à plaindre ! Qu'y a-t-il d'agréable à avoir un pareil fainéant ? On l'injurie, on le met à la porte, et il ne se passe pas de jour où on ne le juge pour des histoires. Malheur !

– Pauvre malheureuse épouse ! soupire la colonelle.

– Il n'est pas marié, madame. Le peut-il ? Si sa tête est encore sur ses épaules, il faut en remercier Dieu !…

La colonelle se mit à aller et venir.

– Vous dites qu'il n'est pas marié ? demanda-t-elle.

– Il ne l'est pas, madame.

La colonelle se remit à marcher, réfléchissant.

– Hum ! dit-elle, songeuse… pas marié ?… Hum !… Lîla et Mîla ne restez pas assises à la fenêtre, il y a un courant d'air ! Que c'est dommage !… Un jeune homme se laisser aller comme ça !… Et pourquoi ? Par manque de bonne influence ! Pas de mère qui… Pas marié !… Alors, voilà… c'est cela !… Ayez s'il vous plaît la bonté, fit doucement la colonelle, après avoir bien réfléchi, d'aller chez lui, et dites-lui, en mon nom, qu'il… s'abstienne de ses expressions… Dites-lui : « La colonelle Nachâtyrine vous en prie… Elle habite avec ses filles, dites-le-lui bien, le 47. Elle vient d'arriver de sa propriété. »

– Bien, madame.

– Dites bien : la colonelle et ses filles. Qu'il vienne au moins s'excuser… Nous sommes toujours chez nous après dîner. Allons, Mîla, ferme la fenêtre !

– Mais quel besoin, maman, demanda nonchalamment Mîla, après le départ du patron, avez-vous de ce… noceur ? Quel beau personnage vous avez trouvé à inviter ! Un ivrogne, un tapageur, un loqueteux.

– Ah ! *ma chère*[39], ne dis pas ça. Vous dites toujours des choses comme ça et vous restez pour compte… Ma foi, quel qu'il soit, il ne faut pas le dédaigner… Il n'est pas de simple qui ne soit utile à l'homme… Qui sait ! soupira la colonelle en regardant ses filles avec sollicitude… peut-être votre sort est-il là. En tout cas, habillez-vous…

1885.

UNE CHIENNE DE PRIX

Le lieutenant Doûbov, officier d'infanterie, déjà pas jeune, buvait avec l'engagé volontaire Knaps.

– Une bête splendide ! disait Doûbov en montrant à Knaps sa chienne Mîlka. Une chienne remarquable ! Voyez un peu sa tête ! Rien que cette tête, ce qu'elle vaut !… Un amateur, rien que pour cette tête-là, donnerait deux cents roubles ! Vous ne le croyez pas ? En ce cas, vous n'y entendez rien…

– J'y entends, mais…

– Voyons ! c'est un setter, un setter anglais pur sang ! Un arrêt étonnant, et un nez… un flair !… Mon Dieu, quel flair ! Savez-vous combien j'ai payé Mîlka quand elle était jeune ? Cent roubles ! Une chienne étonnante !… Canaille de Mîlka ! bête de Mîlka ! viens ici, viens ici… ma petite chien-chienne, ma petite cabotte…

Doûbov attira sa chienne à lui, et l'embrassa entre les oreilles. Des larmes lui vinrent aux yeux.

– Je ne te céderais à personne… ma jolie… mon brigand ! Hein, tu m'aimes, Mîlka ? Tu m'aimes ? Allons, à bas, va-t'en ! cria-t-il tout à coup. Tu fourres tes sales pattes sur mon uniforme… Oui, Knaps, je l'ai payée cent cinquante roubles quand elle était petite… C'est sans doute qu'elle les valait ! Il est seulement dommage que je n'aie pas le temps de chasser ! Un chien se gâte à ne rien faire ; son talent se perd… C'est pour cela que je la vends. Achetez-la, Knaps ! Vous m'en serez reconnaissant toute la vie ! Tenez, si vous n'avez pas beaucoup d'argent, je vous la cède à moitié prix ! Prenez-la pour cinquante roubles ! Volez-moi !

– Non, mon cher… soupira Knaps. Si votre Mîlka était un chien, je l'aurais peut-être achetée, mais…

– Mîlka n'est pas un chien ! fit le lieutenant étonné. Knaps, qu'avez-vous ? Mîlka n'est pas un chien ! Ha, ha ! Qu'est-ce donc, d'après vous ? Une chienne ? Ha, ha !… Un joli garçon qui ne sait pas encore distinguer un chien d'une chienne !

– Vous me parlez comme si j'étais un aveugle ou un enfant ! dit Knaps

offensé. Naturellement, c'est une chienne !

– Pardon, vous allez peut-être dire que je suis une dame ! Ah ! Knaps, Knaps ! Et vous sortez de l'Institut technique ! Non, mon âme, Mîlka est un vrai mâtin pur sang ! Bien plus, il rendra dix points à n'importe quel mâtin, et vous dites… que ce n'est pas un chien… Ha, ha !…

– Excusez-moi, Mikhâïl Ivânovitch, mais vous me prenez… simplement pour un idiot… C'est même offensant…

– Si vous ne le voulez pas, que le diable soit avec vous… Ne l'achetez pas !… On ne peut pas vous convaincre ! Vous allez dire bientôt que ce n'est pas une queue qu'il a, mais une patte… Laissez-le… Je voulais vous rendre service… Vakhramèiév, du cognac !

L'ordonnance apporta encore du cognac. Les amis s'en versèrent un verre et se mirent à songer. Une demi-heure passa en silence.

– Et même si c'était une chienne !… dit le lieutenant, rompant le silence, regardant sombrement la bouteille. En voilà une belle affaire ! Ça ne vaudrait que mieux pour vous. Elle vous donnera des petits, et chaque petit chien, c'est vingt-cinq roubles… Chacun vous en achètera volontiers. Je ne sais pas pourquoi vous aimez tant les chiens. Les chiennes valent cent fois mieux. Le sexe femelle a plus de reconnaissance et d'attachement… Allons, si vous craignez tant le sexe femelle, tenez à votre gré, prenez-le pour vingt-cinq roubles.

– Non, mon cher… Je n'en donnerai pas un copek… *Primo,* je n'ai pas besoin de chien, *secundo,* je n'ai pas d'argent.

– Vous auriez dû le dire plus tôt… Mîlka, allez coucher !

L'ordonnance servit des œufs à la poêle. Les amis se mirent à manger et nettoyèrent la poêle en silence.

– Knaps, dit le lieutenant en essuyant ses lèvres, vous êtes un bon et honnête type… Ça me fait de la peine de vous laisser partir comme ça, le diable m'emporte !… Savez-vous, prenez la chienne pour rien !

– Et où la mettrai-je, mon cher ? dit Knaps en soupirant. Et qui la soignera ?

– Allons, n'en parlons plus ; n'en parlons plus… que le diable vous patafiole ! Vous n'en voulez pas ; n'en parlons plus !… Où donc allez-vous ?

Asseyez-vous !

Knaps se leva en s'étirant et prit sa casquette.

– Il est temps que je parte, adieu… dit-il en bâillant.

– Attendez donc, je vous reconduis…

Doûbov et Knaps prirent leur manteau et sortirent. Ils firent en silence les cent premiers pas.

– Ne sauriez-vous pas à qui je puis passer cette chienne ? demanda le lieutenant. Ne connaîtriez-vous pas quelqu'un ? La chienne, vous le voyez, est bonne, racée, mais… je n'en ai absolument que faire !

– Je ne sais pas, mon bon… Quelles connaissances ai-je donc ici ?

Jusqu'au logement de Knaps, les amis ne dirent mot. Ce ne fut que lorsque le volontaire, serrant la main du lieutenant, ouvrait le portillon de sa maison que Doûbov fit un toussotement et dit, indécis :

– Vous ne sauriez pas si les équarrisseurs d'ici prennent les chiens ?

– Je crois qu'ils les prennent… Je ne puis vous le dire au juste.

– Je l'enverrai demain par Vakhramèiév… Que le diable l'emporte : qu'on l'équarrisse !… Dégoûtante chienne ! Répugnante ! Ce n'est pas assez de faire des saletés dans les chambres ; hier, à la cuisine, la gredine a avalé toute la viande… Si encore elle était de bonne race, mais le diable sait ce qu'elle est : mâtinée d'un chien de garde et d'une truie… Bonne nuit.

– Adieu, dit Knaps.

Le portillon se referma et le lieutenant resta seul.

1885.

UN « VINNTE »

Par une vilaine nuit d'automne, Anndrey Stépânovitch Péréssôline revenait du théâtre… Il rêvait, en marchant, à l'utilité qu'auraient les théâtres si l'on y donnait des pièces morales.

Passant devant l'administration, dont, à parler comme les poètes et les pilotes, il tient le gouvernail, il cessa de penser à ces choses et se mit à regarder la maison. Deux fenêtres de la chambre de garde étaient brillamment éclairées.

« Seraient-ils encore à rédiger le compte rendu ? songea Péréssôline. Ils sont là quatre imbéciles, et n'ont pas encore fini !… Les gens vont croire pour de bon que je ne leur donne même pas de repos la nuit !… Je vais aller les presser… Gourii, arrête ! »

Péréssôline descendit de voiture et entra à la direction. La grande porte était fermée. La porte de service, qui n'avait pour fermeture qu'un loquet abîmé, était grande ouverte. Péréssôline en profita, et il se trouva une minute après à la porte de la chambre de garde. Cette porte était entrebâillée, et Péréssôline, y ayant glissé un regard, y vit quelque chose d'extraordinaire.

À la lueur de deux lampes étaient assis, devant la table, couverte de grandes feuilles comptables, quatre employés qui jouaient aux cartes.

Immobiles, concentrés, la figure teintée de vert par les reflets de l'abat-jour, ils faisaient songer aux gnomes des contes, ou, Dieu en préserve, à de faux monnayeurs… Le jeu leur donnait un air encore plus mystérieux. À en juger par leurs attitudes et les termes de jeu qu'ils prononçaient parfois, ils jouaient au *vinnte*[40]. Mais, à en juger par tout ce qu'entendait Péréssôline, on ne pouvait cependant appeler cela ni un vinnte, ni même un jeu de cartes. C'était quelque chose d'étrange, de mystérieux, d'inouï… Péréssôline reconnut parmi les employés Séraphime Zvizdoûline, Stépane Koulakièvitch, Iéreméï Niédolékhov et Ivane Pissoûline.

– Que joues-tu, diable hollandais ! fit Zvizdoûline fâché, regardant avec exaspération son partenaire en face de lui. Est-ce qu'on peut y aller avec ça ? J'avais Dorofèiév d'atout, Chépéliov et sa femme, et Stiôpka Ierlakov, et tu joues Kofèikine. Nous perdons deux levées. Tu aurais dû, tête des jardins, jouer Pagânnkine.

– Et qu’est-ce que ça aurait fait ? grogna le partenaire. J’aurais joué Pogânnkine, mais Ivane Anndréitch avait en mains Péréssôline.

« Qu’est-ce qu’ils ont à fourrer mon nom là dedans… pensa Péréssôline en haussant les épaules… Je ne le comprends pas ! »

Pissoûline donna les cartes, et les employés continuèrent à jouer.

– Banque d’État…

– Deux, – la Chambre des finances…

– Sans atout…

– Tu n’as pas d’atout ? Hum… Direction du gouvernement, – deux… Perdu pour perdu, le diable m’emporte ! La dernière fois, avec l’Instruction publique, je n’ai pas fait une levée. Cette fois-ci, avec la Direction du gouvernement, je suis triqué… Je m’en fiche !…

– Petit chlem d’Instruction publique !

« Je n’y comprends rien ! » murmura Péréssôline.

– Je joue le conseiller d’État… Vas-y, Vânia, de quelque petit titulaire ou d’un conseiller de gouvernement…

– Pourquoi mettre un petit titulaire ? Nous pouvons jouer Péréssôline…

– Et nous lui briserons les dents à ton Péréssôline… nous les lui briserons… Nous avons Rybnikov. Il vous manquera trois levées… Amenez-la votre dame Péréssôline !… Il n’y a pas, canaille, à la cacher dans votre manche !

« On s’en prend à ma femme… pensa Péréssôline ; je ne comprends pas… »

Et ne voulant pas rester plus longtemps dans le doute, Péréssôline, poussant la porte, entra dans la chambre de garde.

Si le diable lui-même, avec ses cornes et sa queue, fût apparu aux employés, il ne les eût pas autant effrayés que le fit leur chef. Si l’économe, mort l’année précédente, leur fût apparu et eût prononcé d’une voix sépulcrale : « Suivez-moi, mes anges, au lieu destiné aux canailles, » et que le

froid de la tombe eût soufflé sur eux, ils ne fussent pas devenus aussi pâles qu'ils le devinrent en reconnaissant Péréssôline.

Niédoïèkhov, de peur, se mit à saigner du nez, et Koulakièvitch entendit, dans son oreille droite, un bruit de tambour, et sa cravate se dénoua toute seule.

Les employés, jetant leurs cartes, se levèrent lentement, et, s'entre-regardant, baissèrent les yeux sur le plancher. Pendant une minute le silence plana dans la chambre de garde…

– Par ma foi, commença Péréssôline, vous copiez bien le compte rendu !… On comprend maintenant pourquoi vous aimez tant à traîner le travail ! Que faites-vous donc là ?

– Ce n'est que pour une minute, Votre Excellence… murmura Zvizdoûline. Nous regardions les photographies… Nous nous reposions…

Péréssôline s'approcha de la table en haussant lentement les épaules. Sur la table il y avait non des cartes, mais des cartes-photographiques, de format habituel, décollées, puis recollées sur des cartes à jouer. Il y en avait beaucoup. En les regardant, Péréssôline s'y vit lui-même, y vit sa femme, beaucoup de ses employés et de ses connaissances…

– Quelle absurdité… Comment jouez-vous avec cela ?

– Ce n'est pas nous, Votre Excellence, qui l'avons inventé… Dieu nous en garde !… Nous n'avons que suivi l'exemple…

– Expliquez-moi ça, Zvizdoûline ? Comment jouiez-vous ? J'ai tout vu, et j'ai entendu que vous me battiez avec Rybnikov… Qu'as-tu à hésiter ? Voyons, je ne te mangerai pas ! Raconte !

Zvizdoûline resta longtemps hésitant et craintif. Enfin, comme Péréssôline commençait à se fâcher et à devenir rouge d'impatience, il céda. Ayant ramassé et battu les cartes, il les étala sur la table et se mit à expliquer.

– Chaque portrait, comme chaque carte, Votre Excellence, a sa valeur… Il y a, comme dans un jeu de cartes, cinquante-deux photos et quatre couleurs. Les fonctionnaires de la Chambre des finances sont les cœurs, ceux de la Direction du gouvernement les trèfles, les employés de l'Instruction publique, les carreaux ; les piques sont la section de la Banque d'État… Par exemple… les conseillers d'État actuels sont les as ; les conseillers d'État, les rois ; les femmes des personnages de la quatrième et de la cinquième classe de la Table

des rangs sont les dames ; les conseillers de cour sont les dix, et ainsi de suite… Moi, par exemple, voici ma carte, le trois, car, étant secrétaire de gouvernement…

– Ah ! oui… Alors, je suis un as ?

– De trèfle, monsieur, et Son Excellence madame votre épouse, une dame…

– Hum… c'est original… Mettons-nous un peu à jouer !… Je verrai…

En venant balayer la chambre de garde à sept heures du matin, l'homme de peine, Nazar, fut stupéfait. Le tableau qu'il vit, en entrant avec son balai, était si frappant qu'il s'en souvient même les jours où, ivre mort, il gît sans connaissance… Péréssôline, pâle, ensommeillé, ébouriffé, tenant Niédoïèkhov par un bouton, disait :

– Comprends donc que tu ne pouvais pas jouer Chépèlov quand tu savais que j'avais en mains moi quatrième ! Zvizdoûline avait Rybnikov et sa femme, trois professeurs de gymnases et ma femme. Niédoïèkhov avait trois employés de la Banque et trois petits de la Direction du gouvernement… Tu devais jouer Krychkine. Ne te soucie pas qu'ils jouent la Chambre des comptes ! Ils avaient leur idée.

– J'ai joué, Votre Excellence, un titulaire, parce que je croyais qu'ils avaient un conseiller actuel…

– Ah ! mon petit, on ne peut pas croire des choses pareilles ! Ce n'est pas le jeu ! Seuls les cordonniers jouent ainsi. Réfléchis. Quand Koulakièvitch joua le conseiller de cour de la Direction du gouvernement, tu devais jeter Ivane Ivânytch Grennlânndski parce que tu savais qu'il avait Nathâlia Dmîtriévna, dame troisième, avec Iégor Iégorytch… Tu as tout gâché ! Je vais te le prouver tout de suite. Asseyez-vous, messieurs, nous jouons encore un rubre !

Et, ayant renvoyé Nazar étonné, les fonctionnaires reprirent leurs places et continuèrent à jouer.

1886.

COÛTEUSES LEÇONS

L'ignorance des langues est pour un homme instruit un grand inconvénient. Vôrotov le ressentit avec force, lorsque, après avoir quitté l'Université avec le titre de licencié, il eut à s'occuper d'un petit travail scientifique.

– C'est affreux ! disait-il en étouffant. (Bien qu'il n'eût que vingt-six ans, il était bouffi, pesant et souffrait de suffocations.) C'est affreux ! Ne connaissant pas de langues vivantes, je suis comme un oiseau aux ailes coupées. C'est à renoncer à mon travail.

Et, ayant décidé de surmonter coûte que coûte sa paresse innée, pour apprendre le français et l'allemand, Vôrotov se mit en quête de professeurs.

Un après-midi d'hiver comme il était dans son cabinet de travail, le valet de chambre lui annonça qu'une demoiselle le demandait.

– Fais entrer, dit Vôrotov.

Une demoiselle jeune, élégamment vêtue à la dernière mode, entra. Elle se présenta comme professeur de langue française : Alice Ôssipovna Enquête. Elle était envoyée par un des amis de Vôrotov.

– Très bien ! dit le jeune homme essoufflé, cachant de la main le col de sa chemise de nuit. (Pour mieux respirer, il travaillait toujours en chemise de nuit.) Asseyez-vous. C'est Piôtre Serguèitch qui vous envoie ?… Oui, oui, je l'en avais prié… Très heureux !

Faisant ses conditions avec Mlle Enquête, il la regardait timidement, avec curiosité. C'était une vraie Française, très élégante, encore très jeune. À sa figure pâle et alanguie, à ses courts cheveux frisés, à sa taille facticement mince, on ne pouvait lui donner que dix-huit ans. Mais à voir ses épaules larges et bien formées, son beau dos et ses yeux sévères, Vôrotov songea qu'elle n'avait probablement pas moins de vingt-trois ans ; peut-être même en avait-elle vingt-cinq. Ensuite, il lui sembla, derechef, qu'elle n'en avait que dix-huit. L'expression du visage de Mlle Enquête était froide, pratique comme celle d'une personne venant parler argent. Elle ne sourit pas, ne fronça pas les sourcils une seule fois ; elle ne parut surprise qu'à un seul moment, lorsqu'elle apprit qu'on ne la demandait pas pour donner des leçons à des enfants, mais à

un gros adulte.

– Donc, Alice Ôssipovna, lui dit Vôrotov, nous aurons chaque jour une leçon de sept à huit heures, le soir. Quant à votre désir de recevoir un rouble par leçon, je n'ai pas d'objections. Va pour un rouble…

Vôrotov offrit encore à Mlle Enquête de prendre du thé ou du café, lui demanda s'il faisait beau, et, souriant bonassement, lissant du plat de sa main le drap de la table, il s'informa avec bienveillance de ce qu'elle était, quelles études elle avait faites et de quoi elle vivait.

Alice Ôssipovna répondit d'un air froid et sévère qu'elle avait été élevée dans une pension particulière et était institutrice libre ; que son père était mort récemment de la scarlatine ; que sa mère était vivante et faisait des fleurs ; qu'elle, Mlle Enquête, donnait jusqu'au dîner des leçons dans une pension particulière, et qu'ensuite elle allait dans les bonnes maisons donner des leçons, jusqu'au soir.

Elle partit, laissant un léger et très doux parfum. Vôrotov ne put pas, de longtemps après, se mettre au travail. Assis à sa table, en lissant de ses mains le drap vert, il réfléchissait.

« Il est très agréable, pensait-il, de voir des jeunes filles gagner leur vie ; d'autre part, il est très désagréable que le sort n'épargne pas même des jeunes filles aussi élégantes et aussi jolies que cette Alice Ôssipovna, et qu'elle doive, elle aussi, lutter pour l'existence. C'est malheureux !

Lui qui n'avait jamais vu de Françaises vertueuses, il pensa aussi que cette Alice Ôssipovna, si bien vêtue, avec des épaules si bien faites et une taille exagérément fine, s'occupait selon toute vraisemblance d'autre chose, en dehors de ses leçons.

Le lendemain, comme la pendule marquait sept heures moins cinq, Alice Ôssipovna arriva, rosée par le froid. Elle ouvrit le manuel de Margot qu'elle avait apporté, et commença, sans préambule :

– L'alphabet français compte vingt-six lettres. La première lettre est A, la seconde B…

– Pardon, mademoiselle, interrompit Vôrotov en souriant, je dois vous prévenir que, pour moi, vous devez un peu changer votre méthode. Je connais bien le russe, le latin et le grec… j'ai fait un peu de linguistique, et il me semble que nous pouvons, délaissant Margot, nous mettre à la lecture de quelque auteur.

Et il expliqua à la Française comment les adultes étudient les langues.

– Un de mes amis, dit-il, voulant apprendre les langues modernes mit devant lui l'Évangile en français, en allemand et en latin, et lut parallèlement les trois versions en analysant attentivement chaque mot. Et alors il atteignit son but en moins d'une année. Faisons de même ! Prenons quelque auteur et lisons.

La Française le regarda avec stupeur. La proposition de Vôrotov lui parut évidemment fort naïve, et si cette étrange proposition lui avait été faite par un adolescent, elle se fût certainement récriée ; mais c'était un adulte, très gros, après qui on ne pouvait pas crier. Elle ne fit que lever imperceptiblement les épaules et dit :

– À votre gré.

Vôrotov, cherchant un peu dans sa bibliothèque, y prit un livre français défraîchi.

– Cela peut-il aller ? demanda-t-il.

– Peu importe.

– Alors commençons. Dieu nous aide ! Commençons par le titre… *Mémoires* de…

– Mémoires… traduisit Mlle Enquête.

– Mémoires… répéta Vôrotov.

Avec un sourire bonhomme, respirant avec peine, il passa une demi-heure sur le mot Mémoires, puis autant sur le mot *de,* et cela fatigua Alice Ôssipovna.

Elle répondait indolemment aux questions, s'embrouillait, comprenait visiblement mal son élève et n'essayait pas de comprendre. Vôrotov, tout en lui posant des questions, regardait sa tête blonde et pensait :

« Ses cheveux ne frisent pas d'eux-mêmes ; elle les ondule. Étonnant ! elle travaille du matin au soir et trouve le temps de s'onduler. »

À huit heures, précises, elle se leva, dit un froid et sec : *« Au revoir, monsieur, »* et sortit. Elle laissa après elle sa même odeur, douce, fine,

excitante. De longtemps, l'élève ne fit encore rien, restant assis, réfléchissant.

Vôrotov, les jours suivants, se convainquant que son professeur était une jeune fille gentille, sérieuse et ponctuelle, mais fort peu instruite et ne sachant pas enseigner les grandes personnes, résolut de ne pas perdre son temps avec elle et de trouver un autre maître.

La septième fois qu'Alice Ôssipovna revint, il tira de sa poche une enveloppe contenant sept roubles, et, la tenant entre ses doigts, il se troubla beaucoup et commença ainsi :

– Pardonnez-moi, Alice Ôssipovna, mais je dois vous dire… Une pénible nécessité me contraint…

Voyant l'enveloppe, la Française comprit, et, pour la première fois depuis le début des leçons, sa figure tressaillit et sa mine froide et sévère disparut. Elle rougit légèrement, baissa les yeux et se mit à tourner nerveusement sa fine chaînette d'or. Vôrotov, voyant son trouble, comprit combien chaque rouble lui était précieux et combien il lui serait pénible de perdre le gain de ses leçons.

– Je dois vous dire…, bredouilla-t-il en se troublant encore plus, cependant que quelque chose lui étreignait le cœur.

Mettant rapidement l'enveloppe dans sa poche, il continua :

– Pardonnez-moi… je vous quitte pour dix minutes…

Et faisant mine de n'avoir point voulu la congédier, mais d'avoir seulement demandé la permission de sortir quelques instants, Vôrotov passa dans une autre pièce où il resta dix minutes. Il revint encore plus troublé ; il songeait que Mlle Enquête avait pu s'expliquer sa courte absence à sa façon et se sentait mal à l'aise.

Les leçons recommencèrent.

Vôrotov travaillait sans aucun goût. Sachant qu'il ne tirerait aucun profit de ces occupations, il laissa toute liberté à la Française, ne lui demandant plus rien et ne l'interrompant pas. Elle traduisait comme elle voulait, dix lignes par leçon ; il ne l'écoutait pas, respirait avec peine, et, par oisiveté, regardait la tête blonde de la Française, son cou, ses délicates mains blanches ; il aspirait l'odeur de sa robe…

Vôrotov se surprenait à des idées mauvaises, et en avait honte. Ou bien,

attendri, il ressentait mortification et dépit de ce que Mlle Enquête se tînt si froidement et si officiellement avec lui, comme avec un élève, ne sourît pas et eût l'air de craindre qu'il ne l'effleurât par hasard. Il ne faisait que songer :

« Comment lui inspirer confiance, faire mieux connaissance et venir à son aide ? lui faire comprendre, la pauvre, combien elle enseigne mal ! »

Alice Ôssipovna arriva une fois en une élégante robe rose à petit décolleté. Un si frais parfum émana d'elle qu'elle paraissait entourée d'un nuage et qu'il semblait qu'il eût suffi de souffler pour qu'elle s'envolât ou se dissipât comme de la fumée. Elle dit, en s'excusant, qu'elle ne pourrait rester qu'une demi-heure parce que, après sa leçon, elle irait directement à un bal…

Vôrotov regardait son cou et un coin de son dos près du cou et il lui semblait comprendre pourquoi les Françaises ont une réputation de créatures légères qui tombent facilement. Il s'enfonçait dans ce nuage de parfum, de beauté et de nu. Elle, qui ne connaissait pas ses pensées, et ne s'y intéressait probablement en rien, tournait vite les pages et traduisait à toute vapeur :

« Il marchait dans la rue et rencontra un monsieur de sa connaissance, et lui dit : Où vous dirigez-vous ? Voir votre visage si pâle, cela me fait mal. »

Depuis longtemps les *Mémoires* étaient finis. Alice traduisait maintenant un autre livre. Elle apparut une fois à la leçon une heure à l'avance et s'excusa d'avoir à aller à sept heures au Petit-Théâtre. Vôrotov, après l'avoir reconduite dans l'antichambre, s'habilla et se rendit lui aussi au théâtre. Il y allait uniquement, lui semblait-il, pour se reposer, se distraire et ne pensait pas à Alice. Il ne pouvait concevoir qu'un homme sérieux, casanier, se préparant à une carrière scientifique, pouvait abandonner son travail dans le seul but d'y rencontrer une jeune fille peu connue, peu cultivée, peu intelligente…

Pourtant, pendant les entr'actes, son cœur battait, on ne sait pourquoi. Il courait, sans s'en apercevoir, comme un lycéen, au foyer et dans les corridors, cherchant impatiemment quelqu'un. Et l'ennui le prenait quand l'entr'acte finissait. Mais lorsqu'il aperçut la robe rose qu'il connaissait et les belles épaules sous le tulle, son cœur se serra comme au pressentiment du bonheur. Il sourit avec joie et éprouva pour la première fois de sa vie un sentiment de jalousie.

Alice se trouvait avec un officier et deux étudiants laids. Elle riait, parlait haut, visiblement coquette. Vôrotov ne l'avait jamais vue ainsi. Elle était évidemment heureuse, satisfaite, sincère, affable. Pourquoi ? Parce que, peut-être, ces gens étaient de ses intimes, appartenaient au même monde… Et Vôrotov sentit entre lui et ce monde un effrayant abîme. Il salua son

professeur, mais elle inclina froidement la tête et passa rapidement. Elle ne voulait sans doute pas que ses cavaliers sachent qu'elle donnait des leçons par pauvreté.

Après cette rencontre au théâtre, Vôrotov comprit qu'il était amoureux… Dévorant des yeux pendant les leçons suivantes son élégante institutrice, il ne luttait plus contre lui-même et donnait libre cours à ses pensées pures et impures. Le visage d'Alice Ôssipovna ne cessait pas d'être froid. À huit heures, exactement, chaque soir, elle disait avec calme : « *Au revoir, monsieur,* » et il sentait qu'elle était indifférente à son endroit, qu'elle le resterait, et que sa situation était désespérée.

Parfois, pendant la leçon, il se mettait à rêver, à espérer, à faire des plans. Il composait en pensée des déclarations d'amour, se souvenait que les Françaises sont légères, faciles. Mais il n'avait qu'à regarder le visage d'Alice Ôssipovna pour que ses idées s'éteignissent instantanément comme une bougie sur la terrasse, à la campagne, quand il fait du vent.

Une fois, se grisant, s'oubliant comme dans un songe, il n'y tint plus, et, barrant le chemin à la Française quand, à la fin de la leçon, elle sortait dans l'antichambre, il se mit à lui déclarer son amour :

– Vous m'êtes chère !… Je vous… je vous aime ! Permettez-moi de vous parler !

Alice pâlit, à la pensée, probablement, qu'après cette explication elle ne pourrait plus revenir gagner un rouble par leçon. Elle fit des yeux effarés, et murmura tout haut :

– Ah ! pas cela ! Ne parlez pas, je vous en prie ; on ne peut pas !

Vôrotov, ensuite, ne dormit pas de la nuit, tourmenté de honte, se gourmandant et réfléchissant sans cesse. Il lui semblait que sa déclaration avait offensé la jeune fille et qu'elle ne reviendrait plus chez lui.

Il décida de demander, le matin, son adresse au bureau d'adresses et de lui écrire une lettre d'excuses. Mais Alice vint sans avoir reçu de lettre d'excuses. Gênée, la première minute, elle ouvrit le livre et se mit à traduire rapidement et hardiment comme toujours.

« Oh ! jeune monsieur, débitait-elle, ne lacérez pas ces fleurs dans mon jardin que je veux donner à ma fille malade… »

Elle continue à venir encore à ce jour. Elle a déjà traduit quatre livres,

mais Vôrotov ne sait que le mot *Mémoires,* et, lorsqu'on lui parle de son travail scientifique, il fait un geste découragé, et, sans répondre, parle du temps qu'il fait.

1887.

UNE INFIDÉLITÉ

Comme il faisait sa promenade du soir, l'assesseur de collège Migoûièv s'arrêta à hauteur d'un poteau télégraphique et fit un profond soupir.

À cette même place, une semaine auparavant, lorsqu'il rentrait chez lui, son ancienne femme de chambre, Âgnia, l'avait rattrapé et lui avait dit avec fureur :

– Attends voir ! Je vais te cuire une si belle écrevisse que tu sauras ce qui en est de mettre à mal les innocentes. Je vais t'apporter le marmot, et j'irai au tribunal ; et j'expliquerai tout à ta femme…

Et elle exigea qu'il déposât, à la banque, à son nom, cinq mille roubles.

Migoûièv, à ce souvenir, soupira et se reprocha une fois encore, avec attrition, son entraînement passager qui lui valait un si grand nombre de tourments et de souffrances.

Revenant chez lui, Migoûièv s'assit sur l'avant-porte pour s'y reposer. Il était exactement dix heures, et un bout de lune regardait à travers les nuages. Dans la rue, et auprès des villas, pas une âme ; les vieilles gens, en villégiature, étaient déjà au lit ; les jeunes se promenaient dans les bois. En cherchant dans ses deux poches une allumette pour fumer une cigarette, Migoûièv heurta du coude quelque chose de mou ; oisif, il regarda, et soudain son visage se crispa, comme s'il voyait un serpent.

Sous l'avant-porte, au seuil même, gisait un paquet. Quelque chose qui, au toucher, devait être une couverture piquée, enveloppait quelque chose d'allongé.

Par un coin légèrement soulevé, l'assesseur de collège, ayant glissé sa main, sentit quelque chose de tiède et de frais. Terrifié, il se releva et regarda autour de lui comme un criminel qui s'apprête à fausser compagnie à son escorte…

« Malgré tout, siffla-t-il entre ses dents, serrant les poings, elle l'a apporté !… Le voilà étendu ici… notre péché ! Oh ! Seigneur ! »

D'effroi, de colère et de honte, il restait pétrifié… Que faire maintenant ?

Que dirait sa femme si elle arrivait à savoir ?… Que diraient ses collègues ? Son Excellence (son chef), lui tapant sans doute sur le ventre en pouffant de rire, dirait : « Je vous félicite… hé, hé, hé !… Barbe grise et le diable à la peau… Ce polisson de Sémione Erâstovitch ! » Toute la colonie villégiaturante connaîtrait son secret, et, apparemment les respectables mères de famille lui fermeraient désormais leurs demeures. Tous les journaux publiant la liste des enfants abandonnés, ainsi le nom de Migoûièv circulerait dans toute la Russie…

La fenêtre centrale de la villa était ouverte et l'on entendait nettement Anna Philîppovna, la femme de Migoûièv, mettre le couvert pour le souper. Tout près de la porte, dans la cour, le garde-cour, Iermolaï pinçotait plaintivement de la balalaïka.

Le petit n'avait qu'à se réveiller et à piailler, et le secret serait découvert. Migoûièv ressentit un insurmontable désir de partir vite.

« Vite, vite, marmonna-t-il. À la minute, tandis que personne ne voit, je vais le porter quelque part et le mettre sur le pas d'une autre porte. »

Migoûièv prit le paquet d'une main, et, doucement, d'un pas mesuré, pour ne pas éveiller l'attention, il marcha dans la rue…

« Situation éminemment dégoûtante, pensait-il, en tâchant de se donner un air indifférent : un assesseur de collège dans la rue avec un nouveau-né ! Oh ! Seigneur, si quelqu'un me rencontre et comprend de quoi il s'agit, je suis perdu… Si je le posais à cette porte ?… Non, attention ! les fenêtres sont ouvertes, quelqu'un regarde peut-être… Où le mettre ? Ah, voilà, je vais le porter à la villa du marchand Miélkine… Les marchands sont riches, compatissants, peut-être même les Miélkine en seront-ils reconnaissants et le garderont-ils pour l'élever. »

Migoûièv décida de porter le nouveau-né absolument chez Miélkine, bien que la maison du marchand fût dans la rue la plus éloignée, près de la rivière.

« Pourvu seulement qu'il ne se mette pas à brailler et ne glisse pas du paquet ! pensait l'assesseur de collège. C'est justement le cas de dire : merci, je ne m'y attendais pas ! Je porte sous le bras, à la façon d'une serviette, un être vivant. Un être vivant ayant une âme, des sentiments, comme chacun… Si, par fortune, les Miélkine le prennent pour l'élever, peut-être deviendra-t-il quelque chose de convenable… Peut-être deviendra-t-il un professeur, un chef d'armée, un écrivain… Tout arrive en ce monde ! Je le porte sous le bras comme rien du tout, et, peut-être, dans trente ou quarante ans, devrai-je me tenir au garde à vous devant lui… »

Comme Migoûièv suivait une ruelle étroite et déserte, bordée d'une longue palissade, à l'ombre épaisse et noire de gros tilleuls, il lui sembla soudain qu'il faisait quelque chose de très cruel et de criminel.

« Au fond, quelle lâcheté ! pensait-il. Si lâche que l'on ne peut rien imaginer de pis ! Pourquoi trimbaler de porte en porte ce malheureux ? Est-il coupable d'être né ? Quel mal nous a-t-il fait ? Nous sommes des lâches ! Nous aimons les promenades en traîneaux, mais ces traîneaux, ce sont des enfants innocents qui doivent les traîner… Il faut réfléchir pourtant à toute cette histoire ! Pour un écart que j'ai fait, un sort atroce attend un enfant. Je vais le semer chez les Miélkine ; les Miélkine l'enverront aux Enfants-Trouvés, où tout est officiel, mercenaire… ni caresses, ni amour, ni gâteries… On en fera plus tard un cordonnier… Il deviendra un ivrogne, apprendra à dire des énormités, crèvera la faim… Fils d'un assesseur de collège, de noble sang, il sera cordonnier… Il est ma chair et mon sang… »

Migoûièv, de l'ombre des tilleuls, passa sur la route baignée de clair de lune, et, défaisant le paquet, voulut voir le petit.

« Il dort, murmura-t-il. Hein, il a, le coquin, le nez busqué de son père… Il dort, et ne sent pas que son père le regarde… C'est un drame, mon petit… Bah ! pardonne-moi !… Pardonne-moi, frérot… C'est là, vois-tu, ce que le sort te destinait… »

Les paupières de l'assesseur de collège se mirent à battre et il sentit sur ses joues un fourmillement humide… Il recouvrit l'enfant, le mit sous son bras, et continua à marcher. Pendant tout le trajet jusqu'à la villa Miélkine, des questions sociales défilaient dans sa tête, et, dans sa poitrine, sa conscience le tiraillait.

« Si je valais quelque chose, pensa-t-il, si j'étais un homme d'ordre, je ferais fi de tout, j'irais avec ce mioche trouver Ânna Philîppovna, me mettrais à genoux devant elle, et lui dirais :

« Pardonne-moi ! J'ai péché ! Tourmente-moi, mais ne faisons pas le malheur d'un innocent. Nous n'avons pas d'enfants ; prenons celui-ci et élevons-le. C'est une brave femme ; elle consentirait ; et j'élèverais mon petit auprès de moi… Ah ! »

Proche la maison des Miélkine, Migoûièv s'arrêta perplexe. Il se vit chez lui, dans son salon, lisant le journal ; près de lui se presse un gamin au nez busqué qui joue avec les glands de sa robe de chambre. Mais en même temps glissèrent dans son esprit les clins d'yeux de ses collègues et de Son

Excellence, pouffant de rire et lui tapant sur le ventre… Dans son âme, auprès de sa conscience qui le chatouillait, se glissait quelque chose de doux, de chaud et de triste…

L'assesseur de collège posa avec précaution l'enfant sur les degrés de la terrasse et fit un geste de renonciation. Derechef, de haut en bas, une sorte de fourmillement courut sur son visage.

« Lâche que je suis, pardonne-moi, frérot ! murmura-t-il. Ne me garde pas rancune ! »

Il fit un pas en arrière, mais, sur-le-champ, il poussa une exclamation résolue et dit :

« Ah ! il en sera ce qu'il en sera ! Je me moque de tout ! Je le prends chez moi et que les gens disent ce qu'ils voudront ! »

Migoûièv prit le nouveau-né et revint rapidement vers sa demeure.

« Qu'on dise ce qu'on voudra, pensait-il. Je vais aller à l'instant me jeter aux genoux de ma femme et lui dire : « Anna Philîppovna !… » Elle est brave femme ; elle comprendra… Et nous l'élèverons… Si c'est un garçon, nous l'appellerons Vladimir ; si c'est une fille : Ânna… Nous aurons au moins une consolation sur nos vieux jours… »

Et il fit comme il l'avait décidé.

Pleurant, mourant de peur et de honte, plein d'espoir et d'un enthousiasme vague, il entra chez lui, alla vers sa femme et se mit à genoux devant elle…

– Ânna Philîppovna ! dit-il, en sanglotant et posant le petit sur le parquet : ne m'envoie pas à l'échafaud, ordonne-moi de dire un mot[41]… J'ai péché… C'est mon enfant… Tu te souviens d'Âgniouchka, alors voilà… Le malin m'a séduit…

Et fou de honte et de peur, sans attendre la réponse, il se leva et courut dehors, comme si on l'eût fouetté…

« Je resterai ici jusqu'à ce qu'elle m'appelle, se disait-il. Je vais lui laisser le temps de se remettre, de réfléchir… »

Le garde-cour Iermolaï, tenant sa balalaïka, passa, le regarda et haussa les épaules. Une minute après il repassa, haussant encore les épaules.

– En voilà une histoire, dites-moi un peu, Sémione Erâstytch… murmura-t-il avec un sourire. Une femme, la blanchisseuse Akssînïa, est venue ici, il y a un moment. La sotte a laissé son enfant dans la rue, sur l'avant-porte, et, tandis qu'elle était chez moi, quelqu'un a emporté le marmot… En voilà une histoire !

– Quoi !… que dis-tu ? cria Migoûièv à pleine voix.

Iermolaï, s'expliquant à sa façon la colère de son maître, se gratta la nuque et fit un soupir.

– Excusez, Sémione Erâstytch, dit-il, mais maintenant c'est le temps des villégiatures… on ne peut pas se passer de ça… de femme, c'est-à-dire…

Et voyant les yeux écarquillés, étonnés et méchants du maître, Iermolaï eut un soupir de coupable et continua :

– C'est mal, évidemment… mais qu'y faire ?… Vous avez défendu de laisser entrer dans la cour des femmes étrangères à la maison ; c'est vrai ; mais où en prendre que nous connaissions ? Avant, du temps d'Âgniouchka, je ne laissais pas entrer les étrangères parce qu'elle était de chez nous, tandis qu'à présent daignez juger vous-même… on ne peut pas se passer de femmes qui ne sont pas d'ici… Et du temps d'Âgniouchka, il est vrai qu'il n'y avait pas de désordre parce que…

– Hors d'ici, misérable ! lui cria Migoûièv, se mettant à trépigner.

Et il rentra chez lui.

Ânna Philîppovna, ébaubie, courroucée, était assise à la même place, sans détacher ses yeux en pleurs du nouveau-né.

– Allons, allons… se mit à marmotter Migoûièv, pâle, la bouche contournée en un sourire, je plaisantais… Ce n'est pas mon enfant… c'est celui de la blanchisseuse Akssînïa. C'est… c'est une plaisanterie… Porte-le à Iermolaï.

1887.

L’ŒUVRE D’ART

Tenant sous le bras un objet enveloppé dans le n° 223 du *Messager de la Bourse,* Sâcha Smirnov, fils unique de maman, prit une mine allongée et entra dans le cabinet du docteur Kochélkov.

– Ah ! brave jeune homme ! s’écria le docteur. Comment nous sentons-nous ? Quoi de nouveau ?

Sâcha, battant des paupières, mit la main sur son cœur et dit d’une voix émue :

– Maman vous envoie ses compliments, Ivane Nicolâïévitch, et m’a chargé de vous remercier… Maman n’a que moi, et vous m’avez sauvé la vie… tiré d’une grave maladie, et… nous ne savons tous deux comment vous remercier.

– Ah ! je vous en prie, jeune homme ! interrompit le docteur, perdu de satisfaction. Je n’ai fait que ce que tout autre eût fait à ma place…

– Je suis le seul enfant de ma mère… nous sommes pauvres et ne pouvons certainement vous revaloir vos soins ; et… nous en sommes très confus, docteur, bien que d’ailleurs, maman et moi… son seul fils… nous vous priions instamment d’accepter, en signe de notre gratitude… cette toute petite chose, qui… C’est un objet très précieux, en bronze ancien… une œuvre rare… une œuvre d’art.

– Il ne fallait pas ! dit le docteur fronçant les sourcils. Voyons, pourquoi ça ?

– Non, je vous en prie, ne refusez pas ! continua à marmotter Sacha en dépliant le paquet. Vous nous feriez de la peine à maman et à moi… C’est une très belle chose… en bronze ancien… Elle nous vient de papa, et nous la gardions comme un cher souvenir… Papa achetait des bronzes anciens et les revendait aux amateurs… Maman et moi, nous ne nous occupons plus de cela…

Sacha déplia l’objet et le posa solennellement sur la table. C’était un petit candélabre de vieux bronze, d’un travail artistique. Il représentait un groupe de deux figures féminines en costume d’Eve, et dans des poses pour la

description desquelles je n'ai ni la hardiesse ni le tempérament convenables. Les figurines souriaient coquettement, et il semble que, si elles n'eussent pas été retenues par l'obligation de soutenir le bougeoir, elles eussent immédiatement quitté leur piédestal et dansé un tel cancan qu'il est même inconvenant, lecteur, d'y penser.

Le docteur, ayant regardé le cadeau, se gratta lentement l'oreille, s'ébroua et se moucha irrésolument.

– Oui, marmonna-t-il, c'est une chose réellement magnifique, mais… comment dire… elle est un peu… elle est par trop… osée. Ce n'est pas du décolleté, c'est le diable sait quoi…

– Mais… pourquoi donc ?

– Ni Soukhorôvski, ni le Serpent lui-même n'auraient pu inventer quelque chose de plus indécent… Si l'on mettait cette petite fantasmagorie sur la table, cela souillerait tout l'appartement.

– Quelle drôle de façon vous avez de comprendre l'art, docteur ! dit Sâcha, piqué. C'est un objet d'art !… Regardez ! Que de beauté, d'élégance ! On en a l'âme remplie de piété, et des larmes vous montent à la gorge ! En voyant une beauté si grande, on oublie tout ce qui est terrestre… Regardez… Que de mouvement ! Quelle enveloppe ! Quelle expression !…

– Je comprends tout cela fort bien, mon cher, interrompit le docteur ; mais je suis père de famille. Mes enfants courent ici. Je reçois des dames…

– Évidemment, dit Sâcha, si on se place au point de vue de la foule, évidemment cet objet, hautement artistique, s'offre sous un autre aspect… Mais, docteur, vous êtes au-dessus de cela, d'autant que votre refus nous ferait une peine profonde, à maman et à moi… Je suis le seul fils de maman ; vous m'avez sauvé la vie… Nous vous donnons la chose la plus précieuse que nous ayons, et… je n'ai qu'un regret, c'est que nous n'ayons pas le pendant de ce candélabre !…

– Merci, mon ami, je vous suis très reconnaissant… Saluez votre maman, mais, ma parole, jugez-en vous-même ! Mes enfants courent ici… Il vient des dames… Du reste, au fait, laissez-le-moi, puisqu'il est impossible de vous convaincre !

– Eh ! il n'y a à me convaincre de rien ! dit joyeusement Sâcha. Placez ce candélabre ici, à côté de ce vase. Quel dommage qu'il n'y ait pas la paire !… Allons, adieu, docteur !

Après le départ de Sâcha, le docteur considéra longtemps le candélabre, se gratta l'oreille et réfléchit.

« L'objet est magnifique, pensa-t-il, il n'y a pas à dire, et il est dommage d'y renoncer… Mais il est impossible de le garder ici… Hum… En voilà un problème !… À qui pourrais-je l'offrir ? »

Après avoir longtemps réfléchi, il se souvint de son bon ami, l'avocat Ouchkov qui avait plaidé pour lui.

– Parfait ! décida-t-il. Il est malaisé à Ouchkov de me prendre de l'argent, mais il sera très convenable de lui offrir un objet… Je vais lui porter cette diablerie ! Du reste, il est célibataire et d'esprit léger…

Sans délai, le docteur s'habilla, prit le candélabre et se rendit chez l'avocat.

– Bonjour, ami, dit-il, ayant trouvé Ouchkov chez lui… Je viens te remercier de tes peines… Tu ne veux pas me prendre de l'argent, alors accepte cette petite chose… Voici, vieux frère ! Une petite chose magnifique !

L'avocat, voyant l'objet, entra dans un ravissement indescriptible.

– En voilà une pièce ! fit-il, en éclatant de rire. Que le diable les emporte tout à fait ces diables-là d'aller imaginer des choses pareilles !… C'est merveilleux ! Ravissant ! Où as-tu trouvé cette merveille ?

Ayant déversé son enthousiasme, l'avocat jeta un regard craintif du côté de la porte, et dit :

– Seulement, vieux frère, remporte ton cadeau ; je ne l'accepte pas…

– Pourquoi ? dit le docteur effrayé.

– Parce que… Il vient ici ma mère, mes clients… et puis c'est gênant devant les domestiques…

– Bah, bah, bah !… Tu ne vas pas avoir la hardiesse de me refuser. (Et le docteur agita les mains.) Ce serait une offense de ta part !… C'est un objet d'art… Que de mouvement… d'expression !… Je ne veux rien entendre ! Tu me froisserais !

– Si du moins, c'était là, un peu flou, ou s'il y avait des feuilles de vigne…

Mais le docteur, agitant encore les mains, s'enfuit de chez Ouchkov, et, content d'avoir réussi à se défaire du présent, retourna chez lui.

L'avocat, après son départ, examina le candélabre, le tâta de toutes parts et, comme le docteur, se demanda longtemps ce qu'il fallait en faire.

« C'est une belle chose, pensait-il, et qu'il est dommage de lâcher ; mais il est inconvenant de la garder chez soi… Le mieux est de l'offrir à quelqu'un… Voilà, je vais porter dès ce soir ce candélabre au comique Châchkine. Cette canaille aime les choses de ce genre, et, aujourd'hui, c'est précisément son bénéfice… »

Aussitôt dit, aussitôt fait… Le soir, le candélabre, précieusement enveloppé, fut offert au comique Châchkine. Toute la soirée, la loge de l'artiste fut envahie par des hommes venant admirer le cadeau ; toute la soirée, ce fut un murmure approbateur et des rires ressemblant à des hennissements de chevaux… Si une actrice s'approchait de la porte et demandait : « On peut entrer ? » la voix râpeuse du comique retentissait aussitôt :

– Non, non, chère amie ! Je suis déshabillé !

Après la représentation, Châchkine, haussant les épaules et ouvrant les bras, disait :

– Où fourrerais-je bien cette saleté-là ? Je loge chez des particuliers ; je reçois des actrices ! Ce n'est pas là une photographie que l'on peut cacher dans un tiroir…

– Mais vendez-le, monsieur ! lui conseilla le coiffeur qui le déshabillait. Il y a ici, dans la banlieue, une vieille qui achète les bronzes anciens. Allez-y et demandez Mme Smirnov… tout le monde la connaît.

Le comique suivit le conseil… Deux jours après, assis dans son cabinet, le doigt au front, le docteur Kochélkov pensait aux acides bilieux. Soudain, sa porte s'ouvrit et Sacha Smirnov s'élança chez lui… Il souriait, exultait, toute sa personne respirait le bonheur… Il tenait quelque chose enveloppé dans un journal.

– Docteur, dit-il essoufflé, figurez-vous notre joie !… Pour votre chance, nous sommes parvenus à trouver le pendant de votre candélabre !… Maman en est si heureuse !… Ma mère n'a que moi… Vous m'avez sauvé la vie…

Et Sacha, tremblant de gratitude, posa le candélabre devant Ivane

Nicolâïévitch. Le docteur voulut dire quelque chose, mais n'y parvint pas. Il avait perdu l'usage de la parole.

1886.

DÉCORÉ

Le registrateur de collège, Liov Poustiakov[42], professeur dans une école militaire, se rendit ce matin de Nouvel An chez son voisin et ami, le lieutenant Lédenntsov.

– Écoute, Grîcha, lui dit-il après les souhaits habituels, voici ce dont il s'agit. Je ne te dérangerais pas pour rien : prête-moi, pour aujourd'hui, ta décoration de Saint-Stanislas. Je dîne chez le négociant Spitchkine, et tu connais ce vaurien. Il aime affreusement les décorations et tient presque pour des misérables ceux au cou ou à la boutonnière desquels ne ballotte pas quelque chose. Or, il a deux filles… Nâstia, tu sais, et Zîna… Je te parle en ami… Tu m'entends, mon cher ? Prête-moi ta décoration ; fais-moi cette gentillesse !

Poustiakov prononça ce monologue en bégayant, rougissant et regardant timidement la porte. Le lieutenant maugréa, mais consentit.

À deux heures, Poustiakov se rendit en voiture chez les Spitchkine et, la pelisse légèrement entr'ouverte, il regardait sa poitrine sur laquelle étincelait l'or et chatoyait l'émail du Saint-Stanislas qui ne lui appartenait pas.

« On en ressent même un peu plus de respect pour soi-même ! pensait-il en soupirant. Un hochet qui coûte dans les cinq roubles, et quel effet cela produit !… »

Arrivé devant la maison des Spitchkine, Poustiakov ouvrit sa pelisse et paya lentement le cocher. Il lui sembla que l'izvôztchik, remarquant ses pattes d'épaules, ses boutons et sa décoration, en était pétrifié. Le registrateur entra avec un toussotement satisfait. De l'antichambre, en quittant sa pelisse, il jeta un regard dans la salle à manger. Une quinzaine de personnes qui dînaient étaient déjà assises à la longue table. On entendait un bruit d'assiettes et des conversations.

– Qui donc a sonné ? s'enquit la voix du maître de maison. Ah ! bah ! Liov Nicolâévitch !… Soyez le bienvenu. Vous êtes un peu en retard, mais n'importe !… On ne vient que de se mettre à table.

Poustiakov, bombant la poitrine, leva la tête et entra dans la salle en se frottant les mains. Mais il y aperçut quelque chose de terrible.

À table était assis, près de Zîna, son collègue Tremblant, le professeur de langue française. Laisser voir la décoration à son collègue eût donné lieu à nombre de questions des plus désagréables dont Poustiakov eût été couvert de honte et décrié pour toujours… La première pensée du registrateur fut d'enlever la décoration ou de s'enfuir. Mais l'insigne était solidement cousu, et la fuite était impossible.

Couvrant vite la décoration de sa main droite, Poustiakov se courba, fit gauchement un salut général, et, sans serrer la main à personne, se laissa tomber sur une chaise libre, juste en face de son collègue français.

Spitchkine, voyant sa mine confuse, se dit : « Il doit avoir bu. »

On plaça devant Poustiakov une assiette de potage. Il prit la cuiller de la main gauche, mais se rappelant qu'il ne faut pas, dans la bonne société, manger de cette main-là, il déclara qu'il avait déjà dîné et ne voulait rien prendre.

– J'ai déjà mangé… balbutia-t-il. Grand merci… Je suis allé faire visite à mon oncle, l'archiprêtre Iéléièv, et il m'a demandé de… de… dîner.

L'âme de Poustiakov s'emplit de lancinante angoisse et de rancœur : le potage avait une savoureuse odeur, et il montait de l'esturgeon bouilli un fumet extrêmement appétissant.

Le professeur essaya de dégager sa main droite et de cacher la décoration de la main gauche, mais ce n'était pas très commode.

« On va remarquer… Et ma main sera étendue sur ma poitrine comme si j'allais chanter… Seigneur, si le dîner pouvait finir vite !… Je dînerai, en sortant, dans une taverne. »

Après le troisième plat, Poustiakov regarda d'un œil timide le Français.

Fortement troublé par quelque chose, Tremblant le regardait sans rien manger lui non plus. S'étant mutuellement regardés, les deux collègues se troublèrent encore davantage et baissèrent les yeux sur leurs assiettes vides.

« Il a remarqué, le gredin ! pensa Poustiakov. Je vois à sa figure qu'il a remarqué ! Et le sacripant est cancanier… Dès demain, il va tout rapporter au proviseur ! »

Les amphitryons et leurs hôtes en étaient au quatrième plat, et, par la force des choses, ils mangèrent le cinquième aussi…

Un grand monsieur, aux larges narines poilues, au nez recourbé et aux yeux naturellement clignés, se leva. Il ramena ses cheveux en arrière et dit d'une voix claironnante :

– Je prrr… prrr… propose de bbboire à l'épanouissement des dames ici assises !…

Les dîneurs se levèrent bruyamment et saisirent leurs coupes. Un « hourra » sonore vibra dans tout l'appartement. Les dames, souriantes, s'apprêtèrent à trinquer. Poustiakov se leva et prit son verre de la main gauche.

– Liov Nicolâïtch, lui dit un des convives, ayez la bonté de passer cette coupe à Nastâsia Timofèiévna. Contraignez-la à boire !

Poustiakov, à ce moment-là, dut, à son grand effroi, se servir de sa main droite ; le Saint-Stanislas au ruban rouge moiré apparut enfin au jour et se mit à briller. Le professeur, pâlissant, baissa la tête et regarda craintivement du côté du Français. Celui-ci le regardait avec des yeux étonnés, interrogateurs. Ses lèvres souriaient malicieusement et la gêne abandonnait lentement son visage.

– Ioûlii Âvgoustovitch, dit le maître de maison au professeur de français, faites passer la bouteille à qui il appartient.

Tremblant avança avec hésitation la main droite vers la bouteille et… oh, bonheur ! Poustiakov aperçut sur sa poitrine… une décoration !

Et ce n'était pas un Saint-Stanislas ; c'était, d'emblée, une Sainte-Anne !… Donc, le Français aussi s'était donné du ruban !…

Poustiakov, riant de plaisir, s'assit sur une chaise et s'y étala… Il n'y avait plus besoin de cacher le Saint-Stanislas. Tous deux avaient commis le même méfait ; il n'y avait donc plus ni pour l'un ni pour l'autre matière à dénonciation et à décri…

– Aha, ah !… hu-hum !… fit Spitchkine en apercevant la décoration sur la poitrine de Poustiakov.

– Oui, monsieur, dit le professeur. C'est chose étonnante, Ioûlii Âvgoustovitch, comme il y a eu peu de décorations chez nous pour les fêtes !

Il n’y a eu que vous et moi qui en ayons reçu ! C’est étonnant !

Tremblant, inclinant gaiement la tête, tendit son revers gauche sur lequel s’étalait glorieusement une Sainte-Anne de troisième classe.

Poustiakov, après le dîner, fit le tour de l’appartement, montrant de pièce en pièce sa décoration aux demoiselles. Il se sentait l’âme légère, allègre, bien que la faim le pinçât au creux de l’estomac.

« Si j’avais su, pensait-il en regardant Tremblant avec envie, qui parlait décorations avec Spitchkine, j’aurais arboré un Saint-Vladimir. Ah ! n’y avoir pas pensé. »

Seule, cette idée le torturait. Pour le reste, il était tout à fait heureux.

1884.

FILLE D’ALBION

Menée par un gros cocher, une belle voiture à roues caoutchoutées, au siège de velours, s’arrêta devant la maison du propriétaire Griâbov. Le Maréchal de la noblesse du district, Fiôdor Anndrèîévitch Ottsov, en descendit. Un domestique ensommeillé vint à sa rencontre.

– Tes maîtres sont-ils ici ? demanda le Maréchal.

– Nullement, m’sieur… Madame est allée avec les enfants faire une visite, et Monsieur pêche avec mamselle la gouvernante… Depuis ce matin, m’sieur…

Le Maréchal réfléchit une seconde, puis alla vers la rivière, chercher Griâbov. Il le trouva à environ deux verstes de la maison. Apercevant Griâbov du haut de la berge, Ottsov éclata de rire…

Grand et gros, la tête très forte, le chapeau sur la nuque et la cravate de travers, Griâbov, les jambes repliées à la turque, était assis sur le sable et pêchait. Debout, près de lui, se trouvait une grande Anglaise mince, aux yeux ressortis comme des yeux d’écrevisse et au grand nez d’oiseau, plus semblable à un hameçon qu’à un nez. L’Anglaise était vêtue d’une robe de mousseline blanche à travers laquelle se voyaient nettement ses épaules maigres et jaunes. À sa ceinture dorée pendait une montre en or. Elle pêchait aussi. Autour d’eux régnait un silence de tombe. Les deux pêcheurs étaient immobiles comme la rivière sur laquelle nageaient leurs flotteurs.

– Un fou désir mais un âpre destin… dit Ottsov en riant. Bonjour, Ivane Kouzmitch !

– Ah… c’est toi ? fit Griâbov sans détacher ses yeux de l’eau. Tu arrives ?

– Comme tu vois… Et te voilà encore attaché à ton prix-fait ! Tu ne peux pas t’en déshabituer ?

– Au diable soit-il !… Je pêche depuis le matin… Ça ne mord pas. Je n’ai rien pris non plus que ce farfadet-là… Nous attendons, attendons, et pas le moindre fretin !… C’est à crier au secours.

– Plante ça là… Viens un peu boire de la vodka !

– Attends… Nous allons peut-être prendre quelque chose… Sur le soir, le poisson mord… Je suis ici, mon vieux, depuis le matin ! C'est d'un ennui que je ne peux t'exprimer. Faut-il que le diable m'ait ensorcelé en me donnant la manie de pêcher ! Je sais que c'est de la niaiserie ; mais je reste ! Je reste comme un faquin, comme un forçat, à regarder l'eau, comme le premier imbécile venu. Je devrais aller voir mes gens qui fauchent, et je pêche. À Khapôniévo, hier, l'archevêque officiait, et je n'y suis pas allé. Je suis resté ici avec cet esturgeon… cette diablesse…

– Mais… es-tu fou ? demanda Ottsov, indiquant de l'œil l'Anglaise avec gêne. Tu grognes devant une dame… et tu l'arranges !…

– Que le diable l'emporte ! Peu importe : elle ne comprend pas un traître mot de russe. Loue-la, engueule-la, c'est tout un ! Vois son nez ! On peut s'évanouir rien qu'à la regarder ! Nous restons ainsi ensemble des journées entières, et pas un mot ! Elle reste plantée comme un épouvantail et roule, sur l'eau, le blanc de ses yeux !

L'Anglaise, bâillant, changea son amorce et relança sa ligne.

– Je n'en suis pas peu étonné, mon vieux ! continua Griâbov. Cette poire habite la Russie depuis dix ans, et si elle savait un seul mot de russe ! Que l'un de nos aristocrates se rende en son pays, il se met vite à apprendre leur baragouin ; et eux… c'est on ne sait quoi ! Regarde son nez ! Pige-moi donc son nez !

– Allons, trêve… Ça me gêne… Qu'as-tu à t'en prendre à cette femme ?

– Ce n'est pas une femme ; elle est fille… Elle songe à se marier, n'aie pas peur, cette poupée du diable ! Et elle sent le moisi… Je la déteste, mon petit ! Je ne puis la considérer avec indifférence ! Quand elle me regarde avec ses gros yeux, ça me crispe comme si je m'étais cogné le coude à une rampe. Elle aussi aime la pêche. Vois : elle pêche en pontifiant… Elle regarde tout avec mépris… Elle est là, plantée, la canaille, se sentant quelqu'un, et, par conséquent, le roi de la nature… Et sais-tu comment elle se nomme ? Wilka Charlissovna Tweiss ! Pouah ! On n'arrive pas à prononcer ça !

L'Anglaise, ayant entendu son nom, tourna lentement le nez du côté de Griâbov et le toisa d'un regard méprisant. Après Griâbov, elle leva les yeux sur Ottsov et le couvrit aussi de son mépris. Tout cela sans souffler mot, gravement et lentement.

– Tu as vu ? demanda Griâbov en riant. Et voilà pour nous !… Ah !

farfadet !… Je ne garde ce triton qu'à cause de mes enfants. Sans eux, je ne la laisserais pas approcher à dix verstes de ma terre… Un nez en bec d'épervier… Et une taille ! Cette poupée diabolique me fait songer à un long clou. On a envie de la ficher en terre… Attends !… je crois que ça mord…

Griâbov se releva vite et tira sa ligne. Le fil se tendit… Il tira encore et sentit son hameçon accroché.

– Accroché ! fit-il en se ridant ; à une pierre sans doute !… Le diable m'emporte !…

Son visage exprima la souffrance. Soupirant, s'agitant et maugréant, il se mit à tirer, sans que son effort donnât de résultat. Griâbov devint pâle.

– Quel embêtement !… Il faut se mettre à l'eau.

– Mais laisse donc ça !

– Impossible… Sur le soir, on pêche bien. En voilà une sotte affaire, Dieu me pardonne ! Il va falloir s'y mettre ! Il va le falloir ! Si tu savais comme j'ai peu envie de me déshabiller ! Il faut faire déguerpir l'Anglaise… C'est gênant de se déshabiller devant elle. C'est tout de même une dame !

Griâbov quitta son chapeau et sa cravate…

– Miss… éhée !… dit-il à l'Anglaise… Miss Tweiss… *Je vous prie*[43]. Allons, comment lui dire ça ? Voyons, comment dire pour que tu comprennes ? Écoutez… là-bas !… Allez-vous-en là-bas !… Tu entends ?

Miss Tweiss couvrit Griâbov d'un regard de mépris et émit un son nasal.

– Quoi, ma belle ? Vous ne comprenez pas ? Va-t'en de là, on te dit ! Il faut que je me déshabille, poupée du diable ! Va-t'en là-bas ! Là-bas !

Griâbov tira l'Anglaise par la manche, lui indiqua des arbustes et se baissa : Va-t'en, derrière les arbustes, voulait-il dire, et cache-t'y !… L'Anglaise, remuant énergiquement les sourcils, prononça rapidement une longue phrase anglaise. Les deux propriétaires terriens éclatèrent de rire.

– C'est la première fois de ma vie que j'entends sa voix… C'en est une voix, il faut le dire ! Elle ne comprend pas ! Bon, que puis-je faire avec elle ?

– Laisse donc ça ! Allons boire de la vodka !

– Impossible. Maintenant ça doit mordre… c'est le soir… Que veux-tu que je fasse ? En voilà une affaire ! Il va falloir se déshabiller devant elle…

Griâbov quitta son veston et son gilet, et s'assit sur le sable pour quitter ses bottines…

– Écoute, Ivane Kouzmitch, dit le Maréchal de la noblesse, riant derrière son poing, ça, mon ami, c'est du persiflage, c'est de la raillerie !…

– Personne ne la prie de ne pas comprendre. C'est une leçon pour eux, les étrangers !

Griâbov quitta ses bottines, son pantalon, son linge et se trouva en costume d'Adam. Ottsov se tenait les côtes. Il devint rouge de rire et de gêne. L'Anglaise, levant les sourcils, se mit à battre des paupières… Sur son jaune visage passa un sourire méprisant et hautain.

– Il faut que je prenne des rafraîchissants, dit Griâbov, se tapant sur les flancs. Dis-moi, je te prie, Fiôdor Anndréitch, pourquoi j'ai chaque été des boutons sur la poitrine ?

– Allons, entre plus vite à l'eau, ou couvre-toi avec quelque chose, animal !

– Si seulement elle était gênée, la gredine ! dit Griâbov entrant dans l'eau en se signant. Brrr… l'eau est froide !… Regarde-la remuer les sourcils ! Elle ne peut pas… Elle est au-dessus de la foule ! Hé ! hé ! hé !… Elle ne nous considère pas comme des hommes !

Entré dans l'eau jusqu'aux genoux et s'y dressant de son énorme taille, Griâbov fit un clignement d'œil et dit :

– Mon vieux, ici, pour elle, ce n'est pas l'Angleterre.

Miss Twiss changea froidement le ver de son hameçon, bâilla et lança sa ligne. Ottsov se détourna. Griâbov décrocha son hameçon, plongea et sortit de l'eau en s'ébrouant.

Deux minutes après, rassis sur le sable, il continuait à pêcher.

1883.

LE TROUSSEAU

J'ai vu, au cours de ma vie, nombre de maisons, grandes et petites, en pierres et en bois, vieilles et neuves, mais l'une d'elles est surtout restée gravée dans ma mémoire. Ce n'est d'ailleurs pas une vraie maison : rien qu'une maisonnette. Basse, à un seul étage, avec trois fenêtres, elle ressemblait singulièrement à une vieille femme bossue, coiffée d'un bonnet. Enduite de stuc blanc, couverte de tuile, la cheminée décrépie, elle disparaissait dans la verdure des mûriers, des acacias et des peupliers, plantés par les grands-parents et les ancêtres des propriétaires actuels. La verdure empêchait de la voir, mais ne faisait pas qu'elle ne fût pas une maison de ville. Sa large cour fait partie d'un système d'autres cours, larges et vertes elles aussi, qui composent la « rue de Moscou ». Aucun véhicule ne traverse jamais cette rue ; il y passe rarement quelqu'un.

Les volets sont presque toujours clos : les habitants n'ont pas besoin de lumière. Ils n'en ont que faire. On n'ouvre jamais les fenêtres, car les habitants de la maisonnette n'aiment pas l'air frais. Les gens qui vivent constamment au milieu des mûriers, des acacias et des bardanes sont indifférents aux charmes de la nature. Dieu n'a donné la faculté d'en comprendre les beautés qu'aux personnes qui passent l'été à la campagne. Le reste des humains y est profondément indifférent. Les hommes ne prisent pas ce dont ils sont riches. « Nous ne savons pas, dit-on, garder ce que nous avons ; » bien plus, ce que nous avons, nous ne l'aimons pas. Autour de la maisonnette, c'est le paradis terrestre, – verdure et joyeux oiseaux ; – mais dans la maison, hélas, il fait lourd et étouffant, en été ; en hiver, il y fait chaud comme dans une étuve ; on y est asphyxié de vapeur de charbon, – et l'on s'y ennuie, l'on s'y ennuie !…

J'allai pour la première fois dans cette maisonnette il y a bien longtemps, et j'y allai pour affaire. J'avais à donner, de la part du propriétaire de la maison, le colonel Tchikmassov, le bonjour à sa femme et à sa fille. Je me souviens très bien de cette première visite. Et on ne pouvait d'ailleurs pas l'oublier.

Quand vous passez du couloir au salon, imaginez-vous une petite femme corpulente d'une quarantaine d'années qui vous regarde avec effroi et surprise. Vous êtes un « étranger », un visiteur, un « jeune homme ». Cela suffit pour la plonger dans la surprise et l'effroi. Vous n'avez dans les mains ni casse-tête, ni hache, ni revolver ; vous souriez amicalement, et, pourtant, on

vous reçoit avec méfiance.

– Qui ai-je l'honneur et le plaisir de voir ? vous demande d'une voix tremblante la femme d'un certain âge, dans laquelle vous reconnaissez Mme Tchikmassov.

Vous vous nommez, vous expliquez pourquoi vous venez. L'effroi et la surprise se changent en un « ah ! » sonore et joyeux. Les yeux roulent. Le « ah ! » se transmet en écho du couloir au salon et du salon dans la salle à manger, et de la salle à manger à la cuisine…, ainsi de suite jusqu'à la cave même. Bientôt toute la maisonnette est remplie de « ah ! » joyeux et variés. Au bout de cinq minutes vous êtes assis au salon sur un vaste, mol et brûlant canapé, et vous entendez les « ah, » dont retentit toute la rue de Moscou.

Cela sentait la poudre insecticide et le chevreau de quelque paire de bottines, enveloppées dans de la serge, et posées sur une chaise près de moi. Il y avait aux fenêtres des géraniums et des morceaux de mousseline. Sur les mousselines, des mouches repues. Au mur, le portrait à l'huile d'un évêque, sous un verre dont un angle est brisé. À côté de l'évêque une rangée d'ancêtres jaunes-citron, à physionomies tsiganes. Sur la table un dé, une bobine de fil, un bas que l'on tricote ; par terre, des patrons et un corsage faufilé noir. Dans la pièce voisine deux vieilles femmes agitées, craintives, ramassent des patrons et des retaillons de calicot tombés à terre.

– Quel affreux désordre, excusez-nous ! dit Mme Tchikmassov.

Tout en causant avec moi, Mme Tchikmassov regardait du coin de l'œil, confuse, vers la porte, derrière laquelle on continuait à ramasser les patrons. La porte, comme confuse elle aussi, s'entr'ouvrait et se refermait.

– Enfin, que veux-tu donc ? demande Mme Tchikmassov dans la direction de la porte.

– *Où est mon cravatte, lequel mon père m'avait envoyé de Koursk*[44] ? demanda une voix de femme derrière la porte.

– *Ah ! est-ce que, Marie, que…* est-ce qu'on peut demander des choses pareilles ?… *Nous avons donc chez nous un homme très peu connu par nous…* Demande à Loukéria…

« Hein, lisais-je dans les yeux de Mme Tchikmassov, rouge de plaisir, comme nous parlons bien français ! »

Bientôt après, la porte s'ouvrit et je vis une grande jeune fille de dix-neuf

ans, maigre, en longue robe de mousseline, avec une ceinture dorée à laquelle pendait un éventail de nacre. Elle entra, fit une révérence et devint toute rouge. Son long nez, un peu touché de petite vérole, rougit d'abord, puis la rougeur passa du nez aux yeux, et des yeux aux tempes.

– Ma fille !… me dit d'une voix chantante Mme Tchikmassov. Mânétchka, c'est le jeune homme qui…

Je fis connaissance et exprimai mon étonnement de voir tant de patrons ; mère et fille baissèrent les yeux.

– Nous avons eu la foire de l'Ascension, dit la mère. Nous y achetons toujours des tissus et les cousons ensuite toute l'année jusqu'à la foire suivante. Nous faisons tout nous-mêmes. Mon Piôtre Stépânytch ne gagne pas lourd, et nous ne pouvons pas nous permettre de luxe. Nous sommes obligées de confectionner nos effets nous-mêmes.

– Mais qui donc porte une si grande quantité de choses ? Vous n'êtes que deux.

– Ah ! ce n'est pas pour les porter. C'est un trousseau !

– Ah ! maman, dit la fille en redevenant rouge, que dites-vous ? Vraiment, monsieur pourrait croire… Je ne me marierai jamais !… jamais !…

C'est ce qu'elle disait, mais au mot « marier », ses yeux brillèrent.

On apporta le thé, des craquelins, des confitures, du beurre, puis des framboises avec de la crème fraîche. À sept heures, on servit un souper de six plats. Pendant ce souper, j'entendis un fort bâillement. Quelqu'un bâillait très fort dans la chambre voisine. Je regardai du côté de la porte avec étonnement. Seul un homme pouvait bâiller ainsi.

– C'est le frère de mon mari, Iégor Sémiônytch… expliqua Mme Tchikmassov, remarquant mon étonnement. Il habite avec nous depuis l'an dernier. Excusez-le de ne pouvoir se présenter. C'est un sauvage… Il est gêné devant les étrangers… Il se dispose à entrer au couvent… On lui a fait un affront dans son service…, et alors, de chagrin…

Après le souper, Mme Tchikmassov me montra une étole que Iégor Sémiônytch brodait pour la donner à une église. Mânétchka, mettant une minute sa timidité de côté, me montra une blague à tabac qu'elle brodait pour son père. Quand je parus étonné de son travail, elle chuchota quelque chose à l'oreille de sa mère, et celle-ci, rayonnante, me proposa de la suivre dans la

lingerie, où j'aperçus cinq grands coffres et beaucoup de malles et de caisses.

– C'est… le trousseau ! murmura la mère. Nous avons tout fait nous-mêmes.

Après avoir jeté un regard sur ces malles rébarbatives, je pris congé de mes hôtesses hospitalières et l'on me fit promettre de revenir un jour.

Je tins parole lorsque, sept années plus tard, je fus envoyé comme expert dans cette même petite ville pour une affaire judiciaire. J'entendis, en entrant dans la petite maison, les mêmes « ah ! »… On m'avait reconnu…

Je crois bien ! Ma première visite avait été, dans la vie de ces dames, un véritable événement. Là où il se passe peu de choses, on se souvient longtemps de ce qui arrive. Quand j'entrai dans le salon, la mère, encore plus corpulente, grisonnant déjà, rampait à terre, taillant je ne sais quelle étoffe bleue… La fille brodait, assise sur le canapé. C'était les mêmes patrons, la même poudre insecticide, le même cadre à angle cassé. Mais il y avait tout de même des changements.

Le portrait de Piôtre Sémiônytch se trouvait près de celui de l'évêque et les dames étaient en deuil. Piôtre Sémiônytch était mort, une semaine après avoir été nommé général.

Les souvenirs commencèrent… La générale se mit à pleurer.

– Nous avons eu un grand malheur ! dit-elle. Piôtre Sémiônytch, savez-vous, n'est plus. Nous sommes toutes deux devenues orphelines, et nous n'avons plus de recours en personne. Iégor Sémiônytch est vivant, mais nous ne pouvons dire de lui rien de bon. On l'a refusé au couvent à cause de… à cause des boissons fortes. Et maintenant, de chagrin, il boit encore plus. Je veux aller trouver le Maréchal de la noblesse et me plaindre. Il a, figurez-vous, ouvert plusieurs de nos malles, et… a dévalisé le trousseau de Mânétchka pour le donner à des pèlerins. Il a entièrement vidé deux malles. Si cela continue, ma Mânétchka n'aura plus de trousseau…

– Que dites-vous, maman ! fit Mânétchka toute confuse. Vraiment, monsieur pourrait croire à tort on ne sait quoi… Je ne me marierai jamais, jamais !

Mânétchka regardait le plafond, pleine d'espoir, inspirée, et ne croyait évidemment pas ce qu'elle disait.

Une petite silhouette masculine, à large calvitie, vêtue d'un paletot brun,

chaussée de caoutchoucs en guise de bottines, fit irruption dans le couloir et le traversa avec un bruit de souris.

« Apparemment Iégor Sémiônytch, » pensai-je.

Je regardai en même temps la mère et la fille. Toutes deux avaient prodigieusement vieilli, s'étaient affaissées. L'argent avait glacé la tête de la mère ; la fille s'était ternie, fanée. Sa mère semblait n'avoir que cinq ans de plus qu'elle ; pas plus.

– Je veux aller me plaindre chez le Maréchal de la noblesse, me dit la vieille, oubliant qu'elle me l'avait déjà dit. Iégor Sémiônytch nous prend tout ce que nous faisons, et le donne je ne sais où pour sauver son âme. Ma Mânétchka n'a plus de trousseau.

Mânétchka sourit, mais cette fois ne dit rien.

– Nous sommes obligées de tout refaire, et nous ne sommes pas riches, Dieu le sait ! Nous sommes, elle et moi, des orphelines.

– Nous sommes des orphelines ! répéta Mânétchka.

Le destin me ramena l'an passé dans la petite maison. Je vis, en entrant au salon, la vieille Mme Tchikmassov. Toute de noir vêtue, avec des pleureuses, elle cousait quelque chose, assise sur le canapé. Auprès d'elle était assis un petit vieux en redingote brune, ayant des caoutchoucs en guise de souliers. M'apercevant, le vieux se leva et s'enfuit du salon…

Quand je l'eus salué la vieille dame me dit en souriant :

– *Je suis charmée de vous revoir, monsieur.*

– Que cousez-vous là ? lui demandai-je peu après.

– Une chemise. Quand elle sera faite je la porterai chez le curé, car, autrement, Iégor Sémiônytch l'emporterait. Je cache tout maintenant chez le curé, me dit-elle tout bas.

Et ayant jeté un regard sur un portrait de sa fille, placé devant elle sur la table, elle me dit en soupirant :

– Nous sommes, voyez-vous, des orphelines !

Où était donc sa fille ? Où était Mânétchka ? Je ne la questionnai pas. Je

ne voulais pas questionner la vieille en grand deuil, et, tant que je restai, et, au moment où je partis, Mânétchka ne parut pas. Je n'entendis ni sa voix, ni ses pas lents et timides… Tout était clair, et j'en avais l'âme si lourde.

1883.

LES RELÉGUÉS

Sémione, surnommé Tolkôvyi[45], et le jeune Tartare dont personne ne connaissait le nom, étaient assis sur la berge, près d'un feu. Les trois autres passeurs étaient restés dans l'isba. Sémione, vieil homme d'une soixantaine d'années, maigre et édenté, mais large d'épaules et d'aspect encore solide, était ivre. Il serait allé depuis longtemps se coucher, s'il n'avait eu dans sa poche une double pinte de vodka et craint que les garçons, dans l'isba, ne lui en demandassent.

Le Tartare était malade, languissait, et, se repliant dans ses haillons, racontait combien la vie était belle au gouvernement de Simmbirsk et quelle jolie et intelligente femme il avait laissée dans sa maison. Il n'avait pas plus de vingt-cinq ans, et, à la lueur du brasier, pâle, le visage triste et maladif, il semblait un adolescent.

– Ce n'est naturellement pas le paradis, ici, disait Tolkôvyi. Tu le vois toi-même : de l'eau partout, des rives désertes, de l'argile, et rien plus… Pâques est depuis longtemps passé, et la rivière charrie encore ; et il a neigé ce matin.

– Mauvais ! mauvais ! fit le Tartare regardant autour de lui d'un air effaré.

À une dizaine de pas de là coulait une rivière noire et froide. Elle grondait, battait en la creusant la rive argileuse, et filait rapide vers une mer lointaine. Près du rivage se trouvait une grande embarcation que les passeurs appelaient « gabarre ». Au loin, sur l'autre rive, chatoyaient et s'éteignaient des feux, rampants comme des serpents. C'était des herbes de l'an passé que l'on brûlait. Au delà des serpents l'obscurité reprenait. On entendait des petits glaçons heurter la gabarre. Il faisait humide et froid…

Le Tartare jeta un regard sur le ciel. Il y avait autant d'étoiles que chez lui ; alentour, la même obscurité, mais, pourtant, il manquait quelque chose. À Simmbirsk, les étoiles et le ciel étaient tout autres.

– Mauvais ! mauvais ! répéta-t-il.

– Tu t'y habitueras, dit Tolkôvyi en riant. Tu es jeune encore et sot. Le lait n'a pas encore séché sur tes lèvres, et, par sottise, il te semble qu'il n'y a pas d'homme plus malheureux que toi. Mais un jour viendra où tu diras toi-même : Que Dieu donne à chacun une vie comme la mienne ! Regarde-moi.

Dans l'espace d'une semaine, l'eau coulera et nous rétablirons le bac ; vous irez tous courir la Sibérie, et moi je resterai ici et recommencerai à passer. Voici vingt-cinq ans que je passe ainsi les gens de jour et de nuit. Le brochet et le saumon sont sous l'eau et moi dessus. Et Dieu soit loué ! Il ne me faut rien. Que Dieu donne à chacun une vie pareille.

Le Tartare jeta du bois sec sur le feu, se coucha auprès, et dit :

– Mon père est un homme qui traîne. Quand il mourra, ma mère et ma femme viendront ici ; elles l'ont promis.

– Qu'as-tu besoin de ta mère et de ta femme ? demanda Tolkôvyi. Pure sottise, l'ami ! C'est le démon qui te tente : empoisonne son âme ! Ne l'écoute pas, le maudit ! Ne le laisse pas faire. Il te balance avec ta femme ; réponds-lui, en le bravant : je n'en veux pas. Il te balance avec la liberté ; entête-toi, et dis : je n'en veux pas ! Je n'ai besoin de rien ! Ni père, ni mère, ni femme, ni liberté, ni cour, ni pieu ; il ne faut rien ! Empoisonne leur âme !

Tolkôvyi but un trait à sa bouteille, et continua :

– Je ne suis pas, mon petit, un simple moujik, ni de basse extraction. Je suis le fils d'un sacristain. Quand j'étais en liberté à Koursk, je portais la redingote ; mais, à présent, j'en suis arrivé au point de pouvoir coucher, nu, sur la terre, et de bouffer l'herbe. Et que Dieu donne à chacun une pareille vie ! Je n'ai besoin de rien ; je n'ai peur de personne, et je me considère comme l'homme le plus riche et le plus libre qui soit. Lorsqu'on m'envoya ici de Russie, je me dis avec obstination dès le premier jour : je ne veux rien ! Le démon se mit à me balancer avec ma femme, ma parenté, la liberté, et je lui dis : Je n'ai besoin de rien. Je me suis entêté, et, comme tu vois, je vis bien et ne me plains pas. Mais si quelqu'un fait de la complaisance au démon et l'écoute, ne serait-ce qu'une fois, il est perdu, plus de salut. Il s'enfoncera dans le marais jusqu'au sommet de la tête, et ne s'en tirera plus. Et ce n'est pas seulement nous autres, moujiks bêtes, qui nous perdons : les gens instruits et nobles le font aussi. Il y a une quinzaine d'années, on envoya ici de Russie un seigneur. Il s'était disputé avec ses frères et avait fait quelque fausseté dans un testament. On le disait prince ou baron, et, peut-être, simplement était-ce un fonctionnaire ; qui sait ? Enfin il arriva ici et s'acheta tout de suite une maison et une terre, à Moukhôrtinnsk. « Je veux, dit-il, vivre de mon travail à la sueur de mon front, parce que, dit-il, je ne suis plus un *bârine*[46], mais un relégué. » « Eh bien, lui dis-je, que Dieu vous assiste ; bonne affaire ! » Il était alors jeune, actif, diligent. Il fauchait parfois lui-même ; il pêchait, et s'en allait à cheval à des soixante verstes d'ici. Seulement, voilà le malheur : il se mit dès la première année à aller au bureau de poste, à Gûirino. Dans mon bac, il soupirait : « Ah ! Sémione, il y a longtemps qu'on ne m'a pas envoyé

d'argent de chez moi ! » « Pas besoin d'argent, Vassîli Serguèitch ! lui disais-je. À quoi bon ? Oubliez le passé ; n'y pensez plus, comme s'il n'avait jamais existé, comme si ça n'avait été qu'un rêve. N'écoutez pas, lui dis-je, le démon ; il ne vous mènera à rien de bon ; il vous serrera la corde au cou. C'est de l'argent, lui dis-je, que vous voulez maintenant, et au bout d'un peu de temps, vous voudrez autre chose, et encore, encore autre chose. Si vous voulez votre bonheur, lui dis-je, avant tout ne désirez rien. Oui !… Quand le sort, lui dis-je, nous a durement éprouvés, il ne faut pas lui demander grâce et le saluer jusqu'à terre ; il faut le mépriser et se moquer de lui ; ou, alors, c'est lui qui se moquera de vous. »

Voilà ce que je lui dis…

Deux ans plus tard, je le passe. Il rit et se frotte les mains. « Je vais, me dit-il, à Gûirino, chercher ma femme ; elle a eu pitié de moi, dit-il, et elle vient. C'est une bonne et brave femme. » Il en étouffait même de joie. Deux jours après, il arrive avec sa femme. Une jeune dame, belle, en chapeau, une fillette dans les bras. Beaucoup de bagages. Mon Vassîli Serguèitch se démène autour d'elle, ne cesse de la regarder et d'en être fier. « Oui, frère Sémione, dit-il, on peut vivre même en Sibérie ! » C'est bon ! pensai-je, tu ne t'en féliciteras pas toujours.

Et à partir de ce moment-là, il alla presque chaque semaine à Gûirino, s'informer s'il ne lui arrivait pas de l'argent de Russie. Il lui en fallait beaucoup. « Elle perd à cause de moi, dit-il, sa jeunesse et sa beauté en Sibérie, et elle partage mon malheureux sort. Et à cause de cela, fait-il, je dois lui procurer tout le plaisir possible… » Pour que la dame ait une vie plus gaie, il lia connaissance avec les fonctionnaires et toute sorte de racaille ; et, bien entendu, il faut nourrir et faire boire tous ces gens-là. Il faut qu'il y ait un piano, et, sur le canapé, un petit chien ébouriffé… ah ! qu'il crève !… En un mot, rien que du luxe et des choses inutiles. La dame ne resta pas longtemps avec lui. Le pouvait-elle ? De l'argile, de l'eau, du froid, pas de légumes, pas de fruits ; alentour, des gens illettrés, ivrognes ; aucune manière. Et c'était une dame gâtée, une dame de la capitale… Elle s'ennuya. C'était prévu. Et le mari, quoi qu'on puisse dire, n'était plus un gentilhomme, mais un relégué. Ce n'était plus le même luisant. Je me rappelle que, trois ans après, la veille de l'Assomption, on me hèle de l'autre rive dans la nuit. J'arrive avec mon bac et je vois la dame avec un jeune fonctionnaire, toute embobelinée. Il y avait une voiture attelée de trois chevaux… Je les passai ici, ils montèrent en voiture, et va chercher leur nom ! On ne les vit plus. Au matin, Vassîli Serguèitch arriva dans une voiture à deux chevaux. « Sémione, me demande-t-il, ma femme n'est-elle pas passée ici avec un monsieur à lunettes ? » « Elle est passée, lui dis-je ; va chercher le vent dans les champs ! » Il partit et les poursuivit pendant cinq jours. Quand je le repassai ensuite sur l'autre rive, il s'affaissa

sur le bac et se mit à se cogner la tête contre les planches et à hurler. « Aha ! dis-je, ça y est ! » Je me mis à rire et lui rappelai ses mots : « On vit même en Sibérie ! » Lui s'agite encore plus…

Il se mit ensuite à vouloir être libéré. Sa femme s'était rendue en Russie ; c'est donc là qu'il était attiré pour la voir et la détacher de son amant. Et il commença, l'ami, à se rendre presque chaque jour à la poste ou en ville chez les autorités. Il ne faisait qu'écrire et envoyer des suppliques pour qu'on le gracie et l'envoie chez lui ; et il disait avoir dépensé deux cents roubles rien qu'en télégrammes. Il vendit sa terre, hypothéqua sa maison à des juifs. Il grisonnait, se voûtait ; sa figure devenait jaune comme celle d'un phtisique En te parlant, il toussait : Khhe, khe, khe !… Et il en avait les larmes aux yeux. Il s'épuisa comme ça en suppliques une huitaine d'années, et, maintenant, le voilà redevenu gai et vif. Il s'est donné une nouvelle fantaisie. Sa fille, vois-tu, a grandi. Il ne fait que l'admirer et ne respire que pour elle. Pour dire le vrai, elle n'est pas mal de sa personne, gentille, des sourcils noirs, l'humeur gaie. Chaque dimanche, il vient en voiture à la messe à Gûirino. Ils se tiennent à côté l'un de l'autre dans le bac ; elle rit, et lui ne la quitte pas des yeux. « Oui, dit-il, Sémione, on vit même en Sibérie ! Même en Sibérie il y a du bonheur. Vois un peu, me dit-il, quelle fille j'ai ! À mille verstes à l'entour on ne trouverait pas la pareille ! » La fille, lui dis-je, est belle, c'est vrai, c'est réel… » Et je pense en moi-même : « Attends un peu… c'est une fille jeune ; le sang bouillonne ; elle voudra vivre, et, ici, quelle vie y a-t-il ? » Et elle commença à s'ennuyer… Elle se mit à languir, languir, dépérit, tomba malade, et, maintenant, elle a perdu l'usage de ses jambes. La phtisie. Te le voilà le bonheur sibérien, que son âme soit empestée ! Voilà comme on vit en Sibérie !… Il se mit à courir les médecins et à les amener chez lui. Dès qu'il entendait dire qu'il y avait à deux cents verstes d'ici un médecin ou un guérisseur, il partait le chercher. C'est affreux combien d'argent a filé chez les docteurs, et, à mon idée, il aurait mieux valu le boire… Quoi qu'on fasse, elle mourra. Elle mourra sans aucune faute, et, alors, il sera perdu. Il se pendra de chagrin ou s'enfuira en Russie, chose connue. Il s'enfuira, mais on le rattrapera. Ensuite le jugement, les travaux forcés ; il goûtera des verges…

– C'est bon, bon !… marmotta le Tartare, se ratatinant de froid.

– Qu'est-ce qui est bon ? demanda Tolkôvyi.

– Sa femme, sa fille… Qu'importe le bagne, la tristesse ! Il a vu sa femme et sa fille… Tu dis : il ne faut rien… Mais rien, c'est mauvais. Sa femme est restée trois ans avec lui : Dieu lui a offert cela. Rien, c'est mauvais ; mais trois ans, c'est bon. Comment ne comprends-tu pas ça ?

Tremblant, rassemblant avec effort les mots russes qu'il savait, bégayant,

le Tartare se mit à dire que si Dieu le faisait tomber malade en pays étranger, mourir, y être enterré dans une froide terre rouillée, qu'importait, pourvu que sa femme vînt le voir, même un seul jour, même une heure ! Il consentirait, pour ce bonheur-là, à n'importe quelles souffrances, et en remercierait Dieu. Mieux vaut un jour de bonheur que rien.

Il se remit ensuite à raconter quelle belle et intelligente femme il avait laissée chez lui, puis, se prenant la tête dans les mains, il se mit à pleurer et à assurer Sémione qu'il n'était pas coupable et souffrait d'une fausse accusation. Ses deux frères et un oncle avaient volé des chevaux à un moujik et l'avaient laissé à demi mort. Mais la communauté paysanne n'avait pas jugé honnêtement et avait condamné les trois frères à aller en Sibérie, tandis que son oncle, homme riche, restait chez lui.

– Tu t'habitu-eras ! dit Sémione.

Le Tartare se tut et arrêta sur le feu ses yeux en larmes. Son visage exprimait l'effroi et la perplexité, comme s'il ne comprenait toujours pas pourquoi il était ici dans le noir et dans l'humidité, auprès de gens inconnus, et non pas au gouvernement de Simmbirsk. Tolkôvyï s'étendit près du feu, sourit à quelque chose et se mit à fredonner.

– Quelle joie a-t-elle avec son père ? reprit-il un moment après. Il l'aime, la console ; c'est juste. Seulement, frère, ne va pas lui fourrer ton doigt dans la bouche. Le vieux est dur, sévère. Et ce n'est pas de sévérité dont les jeunes filles ont besoin ; elles ont besoin de caresses, de ha ! ha ! ha ! et de hi ! hi ! ho !… de parfums et de crèmes. Oui… Ah ! ce qui se passe, ce qui se passe ! dit-il en soupirant et se levant lourdement… – Toute la vodka est finie. Il faut donc aller dormir, hein ? J'y vais, frère…

Resté seul, le Tartare ajouta du bois, s'étendit et se mit, en regardant le feu, à songer à son village natal et à sa femme. Que sa femme vînt pour un mois, un jour, et puis, si elle voulait, qu'elle repartît ! Mieux vaut un mois, mieux vaut un jour que rien. Mais si sa femme tenait sa promesse et arrivait, de quoi la nourrirait-il ? Où logerait-elle ?

– Quand il n'y a rien à manger, demanda à haute voix le Tartare, alors de quoi vivre ?

On ne le payait, pour ramer de jour et de nuit, que dix copeks par jour. Les voyageurs, il est vrai, donnaient des pourboires, mais les camarades se partageaient tout l'argent, sans lui rien donner, et ne faisaient que se moquer de lui. Et dans la misère, on a faim, on a froid, on a peur… Maintenant que tout le corps souffre et tremble, il serait bon d'aller se coucher dans l'isba,

mais on n'a rien pour s'y couvrir, et il y fait plus froid que sur la berge. Là non plus, on n'a pas de quoi se couvrir, mais du moins on peut allumer un feu. Dans une semaine, quand l'eau baissera tout à fait, on installera le bac ; tous les passeurs, sauf Sémione, deviendront inutiles, et le Tartare s'en ira de village en village mendier et demander du travail. Sa femme n'a que dix-sept ans ; elle est belle, gâtée, timide. Devra-t-elle, elle aussi, aller mendier de village en village, la figure découverte ? Non, rien que d'y penser, on tremble !…

Le jour naissait déjà. On distinguait nettement la gabare, les bouquets de saules sur l'eau, l'ondulation du courant, et, par delà le ravin argileux, en bas, l'isba couverte de chaume brun, et, plus haut, les maisons du village. Au village, les coqs chantaient déjà.

Le ravin d'argile rousse, le bateau, la rivière, les gens étrangers, mauvais, la faim, le froid, les maladies, tout cela n'existait peut-être pas en réalité ; cela, pensait le Tartare, n'est probablement qu'un songe. Il sentait qu'il dormait et s'entendait ronfler… Il était évidemment chez lui, dans son gouvernement de Simmbirsk, et n'avait qu'à appeler sa femme pour qu'elle répondît. Sa mère était dans la chambre voisine… Quels rêves affreux il y a tout de même ! À quoi servent-ils ? Le Tartare sourit et ouvrit les yeux. Quelle est cette rivière ? Le Volga ?

Il neigeait.

– Amène la gab-are ! criait quelqu'un de l'autre rive. La ga-bar-e !

Le Tartare revint soudainement à lui et alla éveiller ses compagnons pour passer sur l'autre rive. Mettant, en marchant, leurs pelisses déchirées, jurant d'une voix que le sommeil enrouait, ratatinés de froid, les passeurs parurent sur la rive. Tirés du sommeil, la rivière d'où soufflait un froid pénétrant leur semblait, apparemment, dégoûtante et pénible. Ils sautèrent, sans se presser, dans le bateau… Le Tartare et les trois passeurs saisirent les grandes rames, à larges pales, semblables, dans l'obscurité, à des pattes d'écrevisse. Sémione pesait de son ventre sur le long gouvernail. Sur l'autre rive, on continuait à appeler en criant, et on tira deux coups de revolver, pensant sans doute que les passeurs dormaient ou s'en étaient allés au cabaret du village.

– C'est bon, tu arriveras ! dit Tolkôvyï du ton d'un homme convaincu qu'il n'y a en ce monde aucun besoin de se presser ; quoi qu'on fasse, rien n'a sa raison d'être.

La lourde et laide gabarre s'éloigna de la rive, voguant entre les touffes des saules. Et ce ne fut que parce que les saules passaient lentement en arrière

que l'on remarquait qu'elle ne restait pas en place, mais avançait. Les passeurs levaient en cadence, et d'un coup, les rames. Tolkôvyï, le ventre au gouvernail, volait d'un bord à l'autre, décrivant un arc dans l'air. Il semblait dans l'obscurité que les gens étaient assis sur un animal antédiluvien à longues pattes et naviguaient vers un pays froid et triste, tel qu'on en voit parfois dans le cauchemar.

On franchit les touffes de saules ; on vogua vers le large. Déjà, sur l'autre rive, on avait entendu la chute et le battement égal des rames, et on criait : « Vite ! vite ! » Dix minutes plus tard la gabarre heurta lourdement la berge.

– Et ça tombe, ça tombe toujours ! marmotta Sémione en essuyant la neige de son visage. D'où cela vient-il, on ne sait ?

Sur la rive attendait un vieillard maigriot, de petite taille, vêtu d'une pelisse de renard, et coiffé d'un bonnet d'astrakan blanc. Il se tenait à quelque distance des chevaux et ne bougeait pas. Son expression était concentrée, sombre, comme s'il tâchait de se souvenir de quelque chose et s'insurgeait contre sa mémoire indocile. Lorsque Sémione s'approcha de lui et quitta son bonnet en souriant, il dit :

– Je me rends vite à Anastâssiévka. Ma fille est plus mal. On dit qu'il y a là-bas un nouveau médecin.

On hissa la voiture sur le bac et l'on partit vers l'autre rive. L'homme que Sémione appelait Vassîli Serguèitch resta debout, immobile, pendant tout le temps qu'on passait, ses grosses lèvres fortement serrées et les yeux fixés sur un point. Lorsque le cocher lui demanda la permission de fumer, il ne répondit rien, comme s'il n'avait pas entendu.

Sémione, le ventre sur le gouvernail, le regardait d'un air narquois et disait :

– On vit même en Sibérie ! On y vit !…

Tolkôvyï avait une expression de triomphe, comme s'il eût fait la démonstration de quelque chose et se réjouissait que ce fût arrivé juste comme il l'avait annoncé. L'aspect malheureux, déprimé, de l'homme à la pelisse de renard lui procurait manifestement un grand plaisir.

– La route est sale maintenant, Vassîli Serguèitch, dit-il, pendant qu'on rattelait les chevaux sur l'estacade. Vous feriez mieux d'attendre encore deux semaines que ce soit plus sec, ou, encore, de n'y pas aller du tout… S'il y avait le moindre sens à ce voyage ! Mais vous savez vous-même que les gens

voyagent éternellement, nuit et jour, sans le moindre profit. Je vous assure !

Vassîli Serguèitch lui tendit, sans répondre, un pourboire, monta dans la voiture et partit.

– Le voilà à courir après le docteur ! dit Sémione, frissonnant de froid. Oui, cherche un vrai docteur !… Cours après le vent dans les champs, attrape le diable par la queue, empeste ton âme ! Drôles de types ! Seigneur, pardonne-moi, pécheur que je suis !

Le Tartare s'approcha de Tolkôvyï et, le regardant avec haine et dégoût, tremblant et mêlant des mots tartares à son charabia, il dit :

– Il est bon… et toi… mauvais ! Toi, mauvais ! Le bârine (le seigneur) a une bonne âme, très bonne, et toi, animal féroce ; toi, mauvais ! Le bârine est vivant, et toi, crevé… Dieu a créé l'homme pour qu'il soit vivant, ait du bonheur, du chagrin et du malheur, et tu veux qu'il n'ait rien. Ça veut dire que tu n'es pas vivant, mais une pierre, de l'argile… La pierre n'a besoin de rien ; toi non plus… Tu es une pierre, et Dieu ne t'aime pas, mais il aime le bârine !

Tous se mirent à rire. Le Tartare fit, avec une moue de dégoût, un geste de répulsion, et, se repliant dans ses haillons, s'approcha du brasier. Les passeurs et Sémione retournèrent lentement à l'isba.

– Il fait froid ! dit un des passeurs d'une voix rauque, s'allongeant sur la paille qui recouvrait le sol humide, argileux.

– Oui, convint un autre, il ne fait pas chaud ! Vie de forçats !…

Tous se couchèrent. Le vent ouvrit la porte de la petite isba, et de la neige entra. Personne ne voulait se lever pour la refermer, bien qu'ils eussent froid : la paresse les en empêchait.

– Et moi, je me sens bien ! dit Sémione en s'endormant. Que Dieu donne à chacun une vie pareille.

– Toi, c'est connu, tu es un archi-forçat. Les diables ne veulent même pas de toi.

Du dehors parvinrent des sons pareils aux hurlements d'un chien.

– Qu'est-ce que c'est ? Qui est là ?

– C'est le Tartare qui pleure.

– Vois-moi ça !… Drôle de corps !

– Il s’y habitue-ra ! dit Sémione qui se rendormit aussitôt.

Les autres s’endormirent bientôt. Et la porte resta ouverte.

1892.

L’ÉVÊQUE[47]

I

La veille du jour des Rameaux, il y eut complies au monastère Staro-Pétrôvski. Lorsqu'on distribua les branchettes, il était déjà près de dix heures. Les lumières baissaient, les mèches charbonnaient ; tout semblait dans la buée. La foule, dans la pénombre de l'église, ondait comme la mer, et il paraissait à Mgr Pierre, déjà mal portant depuis deux ou trois jours, que tous les visages, jeunes ou vieux, masculins ou féminins, se ressemblaient. Tous ceux qui venaient de recevoir un rameau avaient aux yeux une même expression. À cause de la buée, on ne voyait pas la porte ; la foule oscillait toujours et il semblait qu'elle ne finissait pas et ne finirait jamais de s'écouler. Un chœur de femmes chantait ; une nonne lisait le Canon.

Qu'il faisait chaud, étouffant ! Que l'office avait été long ! Mgr Pierre était las. Sa respiration était haletante, courte, sèche. Ses épaules lui faisaient mal, ses jambes tremblaient. Et il ressentait de l'énervement de ce qu'un simple d'esprit criât parfois dans la tribune.

Et soudain, comme en songe, ou dans le délire, il sembla à Sa Grandeur que, parmi la foule, sa mère, Mâria Timofèiévna, qu'il n'avait pas vue depuis neuf ans déjà, s'était approchée de lui, – ou bien c'était une femme ressemblant à sa mère, qui, après avoir reçu de lui un rameau, s'éloigna et le regarda joyeusement, avec un sourire bon et heureux, tant qu'elle n'eut pas disparu dans le remous. Et, on ne sait pourquoi, des larmes coulèrent sur le visage de Sa Grandeur. Son âme était calme, tout allait à souhait, mais son regard restait fixé, dans le chœur à gauche, à l'endroit où l'on lisait le Canon et où l'on ne pouvait plus, dans la buée, distinguer personne ; et il pleurait. Des larmes brillaient sur ses traits, sur sa barbe. Quelqu'un, non loin de lui, se mit à pleurer aussi, puis quelqu'un plus loin, et encore quelqu'un ; encore quelqu'un. Et, peu à peu, l'église s'emplit de douces larmes. Ensuite, au bout de cinq à six minutes, la maîtrise des nonnes chanta, et on cessa de pleurer. Tout redevint comme avant.

L'office prit bientôt fin. Tandis que l'archevêque montait en carrosse pour rentrer chez lui, le carillon joyeux des cloches, lourdes et de grand prix, se répandit dans tout le jardin du couvent, éclairé par la lune. Les blanches murailles, les croix blanches des tombes, les bouleaux blancs, les ombres noires et la lune lointaine dans le ciel, qui se trouvait juste au-dessus du monastère, semblaient vivre maintenant une vie particulière, incompréhensible, mais proche de l'âme humaine. C'était le commencement

d'avril, et, après une tiède journée de printemps, il faisait un peu froid. Il avait un peu gelé, mais dans l'air doux on sentait un souffle de printemps.

La route menant en ville passait dans le sable ; il fallait aller au pas. Et des deux côtés de la voiture, sous le clair de lune paisible, des fidèles cheminaient. Recueillis, tous se taisaient. Tout, alentour, était accueillant, renouvelé, si intime, – tout : les arbres, le ciel, et même la lune, – tout était si intime que l'on voulait penser qu'il en serait toujours ainsi. Le carrosse, entrant enfin en ville, roula dans la rue principale. Les boutiques étaient déjà fermées ; chez Iérâkine seulement, le marchand millionnaire, on essayait l'éclairage électrique qui sautait fortement. Il y avait foule alentour. Ce furent ensuite, l'une après l'autre, les rues larges et sombres, désertes, puis hors de la ville, la chaussée faite par l'Assemblée provinciale et les champs. Il arriva une odeur de sapins, et, tout à coup, surgit un mur blanc, crénelé. Derrière lui, un haut clocher, tout inondé de lumière, et auprès, cinq larges coupoles dorées, brillantes. C'était le monastère de Saint-Pancrace où habitait Mgr Pierre. Là aussi on voyait, haute au-dessus du couvent, la lune, calme et pensive.

Le carrosse, broyant le sable, franchit le portail ; de-ci, de-là, apparurent, dans le clair de lune, quelques noires silhouettes de moines. On entendait des pas sur les dalles de pierre…

– Votre Grandeur, dit un frère servant, comme l'évêque entrait chez lui, madame votre maman est arrivée en votre absence.

– Ma chère maman ! Quand est-elle arrivée ?

– Avant complies. Elle a demandé où vous étiez et s'est fait conduire ensuite au couvent des femmes.

– C'est donc bien elle que j'avais vue tout à l'heure à l'église ! Oh ! Seigneur !

Et l'évêque se mit à rire de joie.

– Madame votre maman a ordonné de dire à Votre Grandeur qu'elle viendrait demain. Elle avait avec elle une fillette, sans doute sa petite-fille. Elle est descendue à l'auberge d'Ovsiânnikov.

– Quelle heure est-il ?

– Onze heures passées.

– Ah ! quel dommage !

L'évêque resta quelques minutes assis dans le salon, hésitant, et semblant douter qu'il fût déjà si tard. Ses bras et ses jambes étaient rompus, sa nuque était lourde. Il avait chaud et se sentait mal à l'aise. Après avoir un peu soufflé, il se rendit dans sa chambre et y resta également quelques instants assis, songeant toujours à sa mère. On entendait s'éloigner le servant, et, dans la chambre voisine, ronfler le moine Sissoï. L'horloge du monastère sonna un quart.

L'évêque se dévêtit et se mit, avant de s'endormir, à lire les prières du soir. Il lisait attentivement ces vieilles prières qu'il connaissait depuis si longtemps, et songeait à sa mère.

Elle avait neuf enfants et près de quarante petits-enfants. Jadis elle habitait avec son mari, qui était diacre, dans un pauvre village. Elle y vécut très longtemps, de sa dix-septième à sa soixantième année. L'évêque se souvenait d'elle dès sa plus tendre enfance, dès l'âge de trois ans. Et comme il l'aimait !… Bonne, chère, inoubliable enfance ! Pourquoi le temps enfui pour toujours, à jamais, pourquoi semble-t-il plus radieux, plus féerique, plus magnifique qu'il ne fût en réalité ? Lorsque, dans son enfance et dans sa jeunesse il était malade, combien tendre et délicate était sa mère ! Et les prières de l'évêque se mêlaient maintenant à ses souvenirs qui se ranimaient de plus en plus comme une flamme, et ses prières ne l'empêchaient pas de penser à sa mère.

Quand il eut fini de prier, il acheva de se déshabiller et se coucha. Et dès qu'il eut éteint, il vit son père défunt, sa mère, son village natal : Lièssopôlié…

Il entendit le grincement des roues, le bêlement des moutons, le carillon des cloches par les clairs matins d'été, et les tsiganes, mendiant aux fenêtres. Qu'il était doux de songer à tout cela ! Il se souvint du curé de Lièssopôlié, le P. Siméon, doux, calme et bon. Le P. Siméon était petit et maigre, mais son fils, qui entra lui aussi au séminaire, était de grande taille, et parlait d'une grosse voix rude. Une fois, le fils du P. Siméon se fâcha contre la cuisinière et lui dit : « Ah ! l'ânesse de Iégoudul ! » Le prêtre, qui avait entendu, ne dit mot, se sentant heureux parce qu'il ne pouvait pas se rappeler en quel endroit des Saintes Écritures il est parlé de cette ânesse. Le P. Damiane, qui buvait beaucoup, « jusqu'à en voir le serpent vert », lui succéda à Lièssopôlié. On l'avait surnommé Damiane-Qui-Voit-Le-Serpent. L'instituteur de Lièssopôlié était un ancien séminariste, Matvéï Nicolàitch, homme pas bête et bon, mais ivrogne lui aussi. Il ne battait jamais les élèves mais il y avait chez lui un paquet de verges de bouleau, suspendu au mur, et, au-dessous, une inscription macaronique tout à fait abracadabrante : *betula kinderbalsamica secuta.* Il

avait un chien noir, frisé, qu'il appelait *Syntaxis.*

Et Monseigneur se mit à rire.

À huit verstes de Lièssopôlié se trouve le village d'Obnîno qui possède une image miraculeuse. En été, on la portait en procession dans les hameaux voisins, et, toute la journée, on carillonnait tantôt dans un village, tantôt dans l'autre. Il semblait à Sa Grandeur – que l'on appelait alors Pavloûcha[48] – que la joie frémissait dans l'air. Il marchait nu-pieds, nu-tête, derrière l'Image, avec une foi naïve, un naïf sourire, infiniment heureux. À Obnîno, il s'en souvenait maintenant, il y avait toujours beaucoup de monde, et le prêtre du lieu, le père Alexéï, pour arriver à dire la messe, faisait lire à un neveu sourd qu'il avait, nommé Ilarione, les petits bouts de papier et les noms écrits sur les pains de consécration, portant ces mots : « pour les vivants » et « pour les morts ». Ilarione, pour les lire, recevait de temps à autre cinq ou dix copeks par messe, et ce n'est que lorsqu'il fut devenu chauve et gris, et que sa vie était déjà passée, qu'il lut un beau jour ces mots-là écrits sur un papier : « Mais tu es un sot, Ilarione ! »

Jusqu'à quinze ans au moins, Pavloûcha n'était pas développé et travaillait si mal qu'on voulut même le retirer de l'école du diocèse et le mettre dans une boutique. Une fois, venu au bureau de poste d'Obnîno pour y chercher des lettres, il regarda longtemps le receveur et lui demanda :

– Permettez-moi de savoir combien vous gagnez ? Êtes-vous payé à la journée ou au mois ?

Monseigneur se signa et se retourna dans son lit pour ne plus penser et dormir.

– Ma mère est arrivée… se souvenait-il en riant…

La lune surgit à la fenêtre, éclairant le parquet, semé d'ombres. Un grillon grésillait. Derrière le mur, le P. Sissoï ronflait, et l'on sentait, dans ce ronflement de vieillard, quelque chose de solitaire, d'abandonné et comme de nomade. Sissoï avait jadis été économe de l'évêque du diocèse et, maintenant, on l'appelait « le ci-devant Père économe ». Il a soixante-dix ans et habite à seize verstes du couvent ; il demeure aussi en ville. Il était arrivé, il y avait trois jours, au couvent de Saint-Pancrace, et Monseigneur l'avait gardé près de lui pour parler, à ses moments perdus, des affaires et des coutumes du couvent.

À une heure et demie les matines sonnèrent. On entendit le P. Sissoï tourner, grommeler quelque chose, puis se lever et marcher pieds nus dans les

chambres.

– Père Sissoï ! appela Monseigneur.

Sissoï entra chez lui et, peu après, apparut, déjà botté, une bougie à la main. Il avait passé sa soutane sur sa chemise et était coiffé d'une vieille calotte usée.

– Je n'arrive pas à m'endormir, dit Monseigneur en se soulevant sur son lit ; je dois être malade. Et je ne sais pas ce que c'est : j'ai la fièvre !

– Vous avez dû prendre froid, Monseigneur. Il faudrait vous graisser avec du suif.

Sissoï, resté un peu debout, fit un bâillement et dit : « Oh ! Seigneur, pardonnez-moi, pauvre pécheur ! »

– On a allumé aujourd'hui l'électricité chez Iérâkine, fit-il. Cela ne me revient pas !

Le P. Sissoï était vieux, maigre, voûté, toujours mécontent de quelque chose. Ses yeux étaient méchants, bombés comme ceux d'une écrevisse.

– Cela ne me revient pas ! répéta-t-il en s'en allant, ça ne me revient pas ! Que le Bon Dieu les bénisse !

II

Le jour des Rameaux, Sa Grandeur, ayant dit la messe à la cathédrale, se rendit ensuite chez l'évêque diocésain, chez une très vieille générale malade, et rentra enfin chez lui. Passé une heure dînaient chez lui de chères convives : sa mère et sa nièce Kâtia, fillette de huit ans.

Tout le temps du repas, un gai soleil printanier regardait aux fenêtres, luisant joyeusement sur la nappe et dans les cheveux roux de Kâtia. À travers les doubles châssis des fenêtres on entendait les corneilles glapir et les sansonnets chanter dans le jardin.

– Neuf ans déjà depuis que nous ne nous sommes vus ! disait sa mère. Aussi, hier, comme je vous ai regardé au couvent. Seigneur ! Vous n'êtes pas changé d'une ligne. Vous avez seulement un peu maigri et votre barbe est un peu plus longue. Reine des Cieux, Mère protectrice ! Hier, à complies, on n'y pouvait tenir. Tout le monde pleurait. Moi aussi, en vous regardant, j'ai pleuré. Pourquoi ? je ne le sais pas moi-même. Sa Sainte Volonté soit faite !

Malgré le ton de caresse avec lequel elle parlait, on voyait qu'elle se gênait, comme ne sachant pas s'il fallait tutoyer son fils ou lui dire vous, rire ou ne pas rire, et se sentant davantage la femme d'un diacre que la mère d'un évêque. Kâtia regardait son oncle, sans ciller, comme si elle voulait deviner quel homme c'était. Ses cheveux se dressaient derrière son peigne et son ruban de velours, comme une auréole. Elle avait le nez retroussé, des yeux rusés. En se mettant à table, elle avait cassé un verre, et, à présent, sa grand'mère, en causant, éloignait d'elle tantôt son verre, tantôt un verre à pied. Monseigneur écoutait sa mère et se rappelait que, il y avait bien des années de cela, elle l'emmenait avec ses frères et ses sœurs chez des parents qu'elle considérait comme riches. Alors elle partait en courses pour ses enfants, et, à présent, c'était pour ses petits-enfants. C'est pour cela qu'elle lui avait amené Kâtia…

– Votre sœur Vârénnka, lui racontait-elle, a quatre enfants ; Kâtia, que voici, est l'aînée et, Dieu sait comment, mon gendre, le P. Ivane, est tombé malade et est mort trois jours avant l'Assomption. Ma Vârénnka n'a plus maintenant qu'à aller mendier.

– Et Nicanor ? demanda Monseigneur, parlant de son frère aîné.

– Il va bien, grâce à Dieu. Bien que sa cure ne rapporte guère, il faut en remercier Dieu : il peut vivre. Seulement voilà : son fils Nicolâcha n'a pas voulu rester dans le clergé ; il est entré à l'Université pour être médecin. Il croit que cela vaudra mieux, et qui sait ?… Sa Sainte Volonté soit faite !

– Nicolâcha découpe les morts, dit Kâtia.

Et elle renversa de l'eau sur ses genoux.

– Tiens-toi tranquille, petite, remarqua placidement la grand'mère, en lui enlevant son verre. Mange en priant.

– Depuis combien de temps nous ne nous étions pas vus !… fit Monseigneur, caressant tendrement l'épaule et la main de sa mère. Loin de vous, ma mère, je me suis beaucoup ennuyé à l'étranger.

– Vous êtes bien bon.

– Assis, le soir, près de ma fenêtre ouverte, tout seul, tandis que la musique jouait, il m'arrivait d'être pris du mal du pays ; il me semblait que j'aurais tout donné pour rentrer et vous revoir…

La mère sourit, rayonna, mais sa mine redevint tout de suite sérieuse, et elle dit :

– Vous êtes bien bon.

L'humeur de l'évêque changea tout d'un coup. Il regardait sa mère, ne comprenant pas d'où lui venait cette expression et ce ton respectueux et timide. Pourquoi cela ? Il ne la reconnaissait plus. Il se sentait ennuyé et triste. Comme la veille, il avait mal de tête ; il ressentait une forte douleur dans les jambes, et le poisson lui semblait fade, pas bon. Il avait continuellement soif.

Il vint, après-dîner, deux riches dames, propriétaires, qui restèrent une heure et demie, ne disant rien, la figure figée. L'archimandrite du monastère vint pour affaires ; il était un peu sourd et taciturne. On se mit alors à sonner les vêpres ; le soleil déclina derrière la forêt, et la journée finit. Rentré de l'église, Monseigneur fit rapidement ses prières, se mit au lit et se couvrit chaudement.

Il se souvenait désagréablement du poisson qu'il avait mangé à dîner. Le clair de lune le gênait, et, ensuite, il entendit parler. Dans une pièce voisine, sans doute dans le salon, le P. Sissoï parlait politique :

– Les Japonais ont maintenant la guerre. Ils se battent. Les Japonais, petite mère, c'est la même chose que les Monténégrins, la même race. Ils ont été avec eux sous le joug turc…

On entendit ensuite la voix de Maria Timofèiévna :

– Alors, après avoir prié Dieu, après avoir bu le thé, nous allâmes chez le P. Iégor, à Novokhâtnoé. C'est-à-dire…

À tout bout de champ elle disait « après avoir bu le thé », et c'était comme si, toute sa vie, elle n'eût fait que prendre du thé. Monseigneur se souvenait lentement, vaguement, du séminaire et de l'Académie ecclésiastique. Il avait été trois années durant professeur de grec au séminaire et ne pouvait déjà plus, alors, lire un livre sans lunettes. Ensuite, il se fit moine et fut nommé inspecteur. Ensuite, il écrivit sa thèse. À trente-deux ans, on le nomma recteur du séminaire et on le sacra archimandrite. Que la vie alors était facile, agréable. Elle lui semblait longue, longue… On n'en voyait pas la fin. C'est alors aussi qu'il fut malade ; il maigrit beaucoup et devint presque aveugle. Sur le conseil des médecins, il dut tout abandonner et se rendre à l'étranger.

– Et quoi ensuite ? demanda Sissoï dans la chambre voisine.

– Ensuite, répondit Maria Timofèiévna, on but le thé…

– Mon Père, dit tout à coup Kâtia, étonnée et riant, vous avez la barbe verte.

Monseigneur se rappela que la barbe grise du P. Sissoï avait, en effet, un reflet vert, et il se mit à rire.

– Seigneur, mon Dieu, dit le P. Sissoï d'une voix forte, quelle malédiction cette enfant ! Comme tu es gâtée ! Tiens-toi tranquille !

Monseigneur se souvint de l'église neuve, toute blanche, où il officiait à l'étranger. Il se souvint du bruit de la mer tiède. Son appartement se composait de cinq chambres, hautes et claires. Il avait dans son cabinet un bureau neuf et une bibliothèque. Il lisait beaucoup et écrivait. Il se rappela combien souvent il avait le mal du pays. Chaque jour, sous ses fenêtres, une pauvre aveugle chantait une chanson d'amour en jouant de la guitare, et, en l'écoutant, l'évêque songeait toujours au passé. Huit ans s'écoulèrent ainsi et on le rappela en Russie.

Et maintenant, il est évêque suffragant. Tout le reste s'est enfui quelque part au loin, dans la buée, comme si c'était un rêve…

Le P. Sissoï, tenant une bougie, entra dans la chambre.

– Ah ! bah ! Monseigneur, s'étonna-t-il, vous êtes déjà couché ?

– Qu'y a-t-il ?

– Mais il est encore de bonne heure, dix heures et même pas !… J'ai acheté aujourd'hui une chandelle. J'aurais voulu vous graisser avec du suif.

– J'ai la fièvre, dit l'évêque, s'asseyant dans son lit. Il faudrait, en effet, faire quelque chose ; ma tête ne va pas.

Sissoï, lui enlevant sa chemise, se mit à lui enduire de suif la poitrine et le dos.

– Ah ! voilà… comme ça… disait-il, Seigneur Jésus-Christ !… Comme ça !… J'ai été aujourd'hui en ville, chez l'autre… comment s'appelle-t-il… l'archiprêtre Sidônnski… et j'ai pris le thé avec lui… Il ne me revient pas, Seigneur Jésus-Christ !… Comme ça… Voilà… Il ne me revient pas !

III

L'évêque titulaire, vieux et très gros, avait des rhumatismes ou de la goutte, et ne se levait plus depuis un mois. Mgr Pierre allait le voir presque chaque jour et donnait audience à sa place. Maintenant qu'il était mal portant, le vide et la mesquinerie de tout ce que les gens sollicitaient, de tout ce qui faisait pleurer, le frappait. Le manque de développement, la timidité d'esprit l'irritaient, et toute cette inanité, ces petitesses l'accablaient de leur profusion. Et il lui semblait comprendre maintenant l'évêque diocésain, qui, jadis, dans sa jeunesse, avait écrit un *Traité du libre arbitre.* Il lui semblait qu'il n'était plus lui-même que minuties, il avait tout oublié et ne pensait plus à Dieu. À l'étranger, Monseigneur s'était sans doute désaccoutumé de la vie russe ; elle lui pesait. Le peuple lui semblait grossier, les solliciteuses ennuyeuses et bêtes, les séminaristes et leurs maîtres incultes, parfois bizarres. Et les correspondances qui arrivaient et partaient se comptaient par milliers ! Et quelles correspondances ! Les doyens de tout le diocèse mettaient comme notes de conduite aux prêtres, jeunes et vieux, – et aussi à leur femme et à leurs enfants, – des quatre, des cinq et même des trois ; et il fallait parler de tout cela, lire et écrire à ce sujet des lettres sérieuses ; on n'a positivement pas une minute libre ; tout le jour l'âme trépide ; et Mgr Pierre ne s'apaisait que quand il était à l'église.

Il n'avait jamais pu s'habituer à la crainte qu'il inspirait malgré lui aux gens, si doux et si discret que fût son caractère. Tous les habitants de ce Gouvernement lui semblaient, quand il les observait, petits, effarés, embarrassés ; tous, devant lui, s'intimidaient, même les vieux archiprêtres ; tous « s'écroulaient » à ses pieds, et, tout récemment, une quémandeuse, une vieille femme de prêtre de campagne, n'avait pas pu, tant elle avait peur, articuler un seul mot ; elle était partie sans lui avoir rien dit. Lui, qui, dans ses sermons, n'avait jamais osé malmener les gens, qui ne faisait jamais un reproche parce que cela le peinait, il s'emportait maintenant avec les visiteurs, se fâchait, et jetait à terre leurs suppliques. Depuis le temps qu'il était dans le pays, personne ne lui avait parlé sincèrement, simplement, humainement. Sa vieille mère, elle-même, n'était plus la même : pas du tout ! Pourquoi, on se le demande, parlait-elle sans discontinuer avec Sissoï, en riant beaucoup, et pourquoi, avec lui – son fils – était-elle sérieuse, se taisait-elle d'habitude et se gênait-elle ? – ce qui ne lui allait pas du tout. La seule personne qui fût à l'aise en sa présence et dît tout ce qu'il voulait dire, était le vieux Sissoï, qui s'était trouvé toute sa vie auprès des évêques et survivait à onze d'entre eux. C'est pour cela que Monseigneur se sentait bien avec lui, encore que, sans conteste,

ce fût un homme difficile et quinteux.

Le mardi, après la messe, Monseigneur reçut à l'évêché. Il s'échauffa, s'agita et rentra chez lui. Il se sentait toujours mal portant et voulait se mettre au lit. À peine fut-il rentré qu'on lui annonça, pour une affaire urgente, l'arrivée d'Iérâkine, le jeune marchand généreux. Il fallait le recevoir. Iérâkine resta près d'une heure, parla très haut, cria presque, et il était difficile de le comprendre.

– Dieu veuille que ce soit !… dit-il en partant. Tout à fait absolument ! Selon les circonstances, Révérendissime Seigneur, je souhaite que cela soit !…

Après lui, vint la Mère Supérieure d'un couvent éloigné. Et quand elle partit, on sonna les vêpres. Il fallut se rendre à l'église.

Les moines chantèrent avec ensemble, avec inspiration. Un jeune Père à barbe noire officiait, et, en entendant les versets de l'époux qui vient à minuit et de la demeure éclairée, l'évêque ne ressentait ni repentir de ses péchés, ni affliction. Il ressentait la paix de l'âme, le repos, et s'envolait en pensée dans le lointain passé, dans son enfance, alors que l'on chantait aussi la parabole de l'époux et de la maison. Maintenant ce passé lui apparaissait vivant, magnifique, joyeux, tel sans doute qu'il n'avait jamais été. Peut-être, dans l'autre monde, dans l'autre vie, nous souviendrons-nous de notre lointain passé, de notre vie ici-bas avec autant de sentiment… Qui sait !

Monseigneur était assis dans l'autel où il faisait noir. Les larmes coulaient sur son visage. Il songeait qu'il avait atteint tout ce qui est accessible à un homme dans sa position. Il avait la foi mais tout n'était cependant pas clair pour lui ; il lui manquait encore quelque chose, et il ne voulait pas mourir encore. Il lui semblait qu'il ne possédait pas encore l'essentiel, ce à quoi il rêvait confusément au temps jadis ; et, actuellement, le même espoir dans le futur l'agitait qu'il éprouvait dans son enfance, à l'Académie et à l'étranger.

« Comme ils chantent bien, aujourd'hui ! pensait-il en écoutant les chantres. Que c'est beau ! »

IV

Le jeudi, il officia à la cathédrale ; il y eut la cérémonie du lavement des pieds. Quand le service prit fin et que les fidèles se retirèrent, le temps était ensoleillé, il faisait chaud et gai. L'eau jasait dans les fossés, et, des champs proches de la ville, arrivait le chant ininterrompu des alouettes, tendre, invitant au repos. Les arbres, déjà réveillés, souriaient affablement, et, au-dessus d'eux on ne sait où s'en allait le ciel bleu, sans limites et sans fond.

Rentré au monastère, Mgr Pierre prit le thé, se déshabilla, se coucha et ordonna au frère servant de fermer les volets. La chambre s'obscurcit. Pourtant quelle lassitude, quelle douleur dans le dos et les jambes, quelle pesanteur, quelle sensation de froid, quel bourdonnement dans les oreilles !… L'évêque, comme il lui paraissait, n'avait pas dormi depuis longtemps, depuis très longtemps, et, ce qui l'empêchait de s'endormir, c'était un rien qui luisait dans son cerveau dès qu'il fermait les yeux. Comme la veille, on entendait dans la chambre voisine, à travers le mur, des voix, un bruit de verres, de cuillers… Maria Timofèiévna racontait quelque chose au P. Sissoï avec de joyeux dictons, et le vieillard répondait sombrement d'une voix mécontente : « Laissons-les ! Qu'y a-t-il à chercher ? Qu'y pouvons-nous ? »

Et Monseigneur fut à nouveau dépité, puis offensé, de ce que sa vieille mère se tînt avec les étrangers de façon simple et coutumière, et que, avec lui, elle s'intimidât, parlât peu, ne disant pas ce qu'elle voulait, et tous ces derniers jours cherchant même, lui semblait-il, lorsqu'elle était avec lui, un prétexte pour se tenir debout, gênée de rester assise devant lui… Et son père ?… Lui aussi probablement, s'il eût vécu, n'aurait pas pu, en sa présence, dire un seul mot…

Quelque chose, dans la chambre voisine, tomba par terre et se brisa. Kâtia avait sans doute renversé une tasse ou une soucoupe, car on entendit le P. Sissoï cracher de dépit, brusquement, sur le plancher, et dire avec colère :

– C'est une vraie punition, cette petite ! Dieu me pardonne, pauvre pécheur ! La vaisselle n'y suffira pas !

Puis le silence se fit. Seuls arrivaient les bruits du dehors. Et quand Monseigneur ouvrit les yeux, il vit dans sa chambre Kâtia immobile qui le regardait. Ses cheveux roux s'élevaient, comme d'habitude, en auréole, au-dessus de son peigne.

– C’est toi, Kâtia ? demanda l’évêque. Qui donc, en bas, ouvre et ferme à tout instant la porte ?

– Je n’entends rien, répondit Kâtia, prêtant l’oreille.

– Quelqu’un, à l’instant, vient de passer.

– Mais c’est dans votre ventre, mon petit oncle !

Monseigneur éclata de rire et lui tapota la tête.

– Alors, lui demanda-t-il après un peu de silence, ton frère Nicolâcha, dis-tu, découpe les morts ?

– Oui, il étudie.

– Est-il bon ?

– Rien à dire, il l’est. Mais il boit crânement la vodka.

– De quelle maladie ton père est-il mort ?

– Papa était faible, et maigre, maigre… et, tout à coup, le mal de gorge le prit. Moi aussi je fus malade, et mon frère Fèdia aussi. Papa est mort, mon petit oncle, et nous avons guéri.

Le menton de la fillette se mit à trembler, et les larmes, lui montant aux yeux, coulèrent sur ses joues.

– Votre Grandeur, dit-elle d’une voix ténue, pleurant amèrement, mon petit oncle, nous sommes restés malheureux, maman et nous… Donnez-nous un peu d’argent… Ayez cette bonté… oncle chéri !

L’évêque eut aussi des larmes aux yeux et ne put, d’émotion, dire un mot de longtemps ; ensuite, lui caressant la tête et lui tapotant l’épaule, il dit :

– Bien, bien, ma petite… Le saint jour de Pâques, nous en reparlerons… Je viendrai à votre aide…, je vous aiderai…

Sa mère entra sans bruit, timidement, et pria devant les Images. Voyant qu’il ne dormait pas, elle lui demanda :

– Ne mangeriez-vous pas une petite soupe ?

– Non, merci… répondit-il. Je n'en veux pas.

– On dirait que vous êtes malade… à ce que je vois… Comment ne pas tomber malade ! Tout le jour sur pieds ; tout le jour ! Mon Dieu…, rien que de vous regarder, ça fait peine. Enfin, la semaine de Pâques n'est pas loin ; vous vous reposerez, si Dieu veut ; alors nous causerons. Je ne veux pas vous déranger maintenant. Viens, Kâtétchka[49]. Laissons monseigneur se reposer.

L'évêque se souvint que jadis, il y avait bien longtemps de cela, quand il était petit garçon, sa mère avait parlé avec le doyen, exactement de ce même ton, respectueux et enjoué…

À ses yeux, extraordinairement bons ; au regard timide, soucieux, qu'elle lui avait jeté en sortant de la chambre ; à cela seulement on pouvait deviner que c'était sa mère. Monseigneur ferma les yeux et parut dormir, mais il entendit deux fois la pendule sonner et, derrière le mur, de temps à autre, Sissoï tousser. Sa mère entra encore une fois et le regarda timidement une minute. Quelqu'un arriva en voiture ou en calèche près du perron. Soudain un coup à la porte, un claquement ; le servant entra.

– Monseigneur ! appela-t-il.

– Quoi ?

– Les chevaux sont avancés ; il est temps d'aller à la Passion.

– Quelle heure est-il ?

– Sept heures un quart.

L'évêque s'habilla et partit pour la cathédrale.

Pendant la lecture des Douze Évangiles, il fallait rester debout, immobile, au milieu de l'église. Le premier évangile, le plus long, le plus beau, Sa Grandeur le lut elle-même. Un état d'esprit fort et sain le pénétra. Ce premier évangile : « *Maintenant le Fils de l'homme est glorifié…* », il le savait par cœur. En le lisant, il levait parfois les yeux et voyait des deux côtés un océan de lumière. Il entendait crépiter les cierges, mais ne voyait pas les fidèles, pas plus que les années précédentes. Il lui semblait que c'était les mêmes gens qu'il y avait en son enfance et qu'ils seraient chaque année les mêmes, et jusqu'à quel moment ?… Dieu seul le savait.

Son père était diacre, son grand-père prêtre, son arrière-grand-père diacre,

et toute sa race, depuis peut-être l'origine du christianisme en Russie, avait appartenu au clergé. Son amour du service religieux, du clergé, des carillons, des cloches était inné en lui, profond et entier. À l'église surtout, lorsqu'il officiait, il se sentait animé, alerte, heureux. Il en était de même à présent. Ce ne fut qu'après le huitième évangile qu'il sentit sa voix faiblir. On n'entendait même pas sa toux. Il avait grand mal de tête et la peur de s'affaisser sur-le-champ se mit à l'inquiéter. Ses jambes, en effet, étaient si complètement engourdies que, peu à peu, il cessa de les sentir. Il ne comprenait pas comment et sur quoi il restait debout, pourquoi il ne tombait pas…

Quand l'office prit fin, il était minuit moins le quart. Rentré dans sa chambre, Monseigneur se déshabilla aussitôt et se coucha sans même prier. Il ne pouvait pas parler. Il n'aurait pas même pu, lui semblait-il, se tenir debout. Tandis qu'il se couvrait de sa couverture, il fut pris tout à coup du désir, du désir fou de partir pour l'étranger. Il eût, lui semblait-il, donné sa vie pour ne plus voir ces misérables volets, mal faits, ces plafonds bas, ne plus sentir cette épaisse odeur de couvent, et pour qu'il y eût, auprès de lui, un seul homme avec lequel il pût causer et ouvrir son cœur.

On entendit longtemps des pas dans la chambre voisine et l'évêque ne pouvait pas du tout se rappeler qui marchait. La porte s'ouvrit enfin. Sissoï entra, tenant sa chandelle et une tasse.

– Déjà couché, Monseigneur ? demanda-t-il. Je veux vous frictionner avec de la vodka et du vinaigre. Une bonne onction fait beaucoup de bien. Voilà, comme ça !… Seigneur Jésus-Christ… comme ça !… Je viens à l'instant de notre couvent… ça ne me revient pas !… Je partirai demain, Monseigneur. Je ne veux plus rester… Seigneur Jésus-Christ… Voilà, comme ça !…

Sissoï ne pouvait séjourner longtemps nulle part. Il lui semblait qu'il était depuis toute une année déjà au monastère de Saint-Pancrace. En l'écoutant parler, il était difficile de comprendre où était sa résidence, s'il aimait quelqu'un ou quelque chose, s'il croyait en Dieu… Pourquoi il était moine, était incompréhensible même pour lui ; et il n'y pensait pas. Le temps de sa consécration s'était depuis longtemps effacé de sa mémoire. Il semblait qu'il fût né moine.

– Je partirai demain. Que Dieu fasse d'eux ce qu'il voudra !

– J'aurais voulu causer avec vous… je n'y arrive jamais, lui dit Monseigneur tout doucement, avec peine. C'est qu'ici je ne sais rien et ne connais personne…

– Jusqu'à dimanche, si vous voulez, je resterai ; que cela soit ! Mais

davantage je ne veux pas. Que Dieu les bénisse !

– Suis-je un évêque ? continua doucement Monseigneur… Je devrais être prêtre de village, sacristain… ou simple moine… Tout cela m'écrase… m'opprime…

– Que dites-vous, Seigneur Jésus-Christ !… Voilà, comme ça… Dormez maintenant, Monseigneur !… Qu'allez-vous penser ! Quelle idée avez-vous ? Bonne nuit !

De toute la nuit, Monseigneur ne dormit pas. Le matin, à huit heures, une hémorragie intestinale commença. Le servant, effrayé, courut d'abord chez l'archimandrite, puis chez le médecin du couvent, Ivane Anndréitch, qui demeurait en ville. Le docteur, un gros vieillard à longue barbe grise, ausculta longuement Monseigneur, hochant sans cesse la tête, et se renfrognant ; puis il dit :

– Savez-vous, Monseigneur ? Vous avez la fièvre typhoïde.

En l'espace d'une heure, par suite de l'hémorragie, Monseigneur maigrit beaucoup, pâlit et se ratatina. Son visage se rida. Ses yeux s'agrandirent. Il semblait qu'il eût vieilli et rapetissé. Il lui semblait à lui-même qu'il était plus maigre, plus faible, de moins d'importance que tout le monde, et que tout ce qu'il avait été, s'en était allé très, très loin, et ne continuerait pas.

« Que c'est bien ! pensait-il. Que c'est bien ! » Sa vieille mère entra. Voyant sa figure ridée et ses grands yeux, elle s'effraya, tomba à genoux près du lit et se mit à baiser son visage, ses épaules, ses mains. Et il lui semblait à elle aussi qu'il était plus maigre, plus faible et de moindre importance que tous. Elle ne se rappelait plus qu'il était évêque ; elle l'embrassait comme un enfant très aimé, très proche d'elle.

– Pavloûcha, mon chéri, disait-elle, mon bon !… Mon fils !… Pourquoi es-tu devenu ainsi ? Pavloûcha, réponds-moi donc !

Kâtia, pâle, sérieuse, se tenait auprès d'elle, ne comprenant pas ce qui arrivait à son oncle, ni pourquoi sur le visage de sa grand'mère il y avait tant de douleur, pourquoi elle disait des mots si touchants et si tristes. Monseigneur ne pouvait plus prononcer un seul mot, ne comprenait rien. Et il lui semblait qu'il était un homme tout simple, ordinaire, qu'il s'en allait vite, gaiement, à travers champs, faisant tourner sa canne, et qu'au-dessus de lui s'étendait le vaste ciel, baigné de soleil, et que, maintenant, libre comme un oiseau, il pouvait aller où bon lui semblait.

– Pavloûcha, mon petit, réponds-moi donc ! disait la vieille. Qu'as-tu ? Mon chéri !

– Ne troublez pas Monseigneur, dit rageusement Sissoï en traversant la chambre. Laissez-le se reposer… Il n'y a pas à le déranger… Quoi faire ?

Trois docteurs vinrent en consultation et repartirent. La journée fut longue, incommensurablement longue, puis, arriva la nuit, qui dura longtemps, longtemps, et, au matin du samedi, le servant s'approcha de la vieille, étendue sur le divan, au salon, et la pria de venir dans la chambre à coucher. Monseigneur avait cessé de vivre.

Le lendemain était Pâques. Il y avait dans la ville quarante-deux églises et six couvents. Du matin au soir, sans cesse, ébranlant l'air printanier, un carillon sonore et joyeux retentit dans la ville. Les oiseaux chantaient, le soleil éclairait vivement. Il y avait, sur la place du marché, une grande animation : les balançoires volaient, les orgues de Barbarie jouaient, les accordéons grinçaient ; des voix d'ivrognes s'élevaient. Dans la grand'rue, à midi, les promenades en voiture commencèrent ; bref, c'était gai, tout allait bien, tout comme l'an passé, tout comme il en serait probablement dans l'avenir.

Un mois après, il y avait un nouvel évêque suffragant, et personne ne se souvenait plus de Mgr Pierre. Ensuite on l'oublia complètement.

Et seule la vieille mère du défunt, qui habitait maintenant chez son gendre le diacre, dans une petite ville de district, lorsqu'elle sortait le soir pour aller au-devant de sa vache, rentrant du pâturage, et qu'elle rencontrait d'autres femmes au communal, se mettait à parler de ses enfants et de ses petits-enfants.

Et elle racontait qu'elle avait eu un fils évêque, le disant timidement, craignant qu'on ne la crût pas…

Et, en effet, tous ne le croyaient pas.

1902.

---

[1] Le *stârosta.* – (Tr.)

[2] *Guimalâïski* veut dire : de l'Himalaya. – (Tr.)

[3] (En petit-russien.) En russe, ce serait *Voiout vièvtry.* – (Tr.)

[4] Diminutif de fantaisie. – (Tr.)

[5] Forme officielle, correcte pour parler de Varvâra, équivalant à Mlle Varvâra. (Vârénnka est un diminutif et Sâvvîchna indique que le prénom

de son père était Sâvva.) (Tr.)

[6] En allemand dans le texte : « *kolossaliche scandal !* » – (Tr.)

[7] Ces trois derniers mots en petit-russien. – (Tr.)

[8] Titre d'une pièce petite-russienne de Karpénnko Karyi : *Glitai aboj paouk.* – (Tr.)

[9] Sorte de whist – (Tr.)

[10] Voir ci-après – (Tr.)

[11] *Guimalâïski* veut dire : de l'Himalaya. – (Tr.)

[12] *Véstnik Evrôpy,* célèbre revue. – (Tr.)

[13] Journées tardives d'été, analogue à notre été de la Saint-Martin, et en avance sur lui en raison du climat. – (Tr.)

[14] En français dans le texte. – (Tr.)

[15] Nous prenons un mot analogue pour faire comprendre de quoi il s'agit. Dans le texte, il y a *blé, pain.* – (Tr.)

[16] Dans leur simplification de l'orthographe, les Soviets, déférant en cela au vœu de Tchékhov, ont supprimé la *iate.* (Tr.)

[17] Boisson fermentée, équivalant à du cidre. – (Tr.)

[18] Joûtchka est un chien. – (Tr.)

[19] Spinoza. *(Note du correcteur – ELG.)*

[20] Une des rues de Moscou, ainsi appelée : la rue Morte. (Tous les noms de lieux et de gens que Tchékhov emploie dans ce récit ont une signification funèbre). – (Tr.)

[21] En français dans le texte. – (Tr.)

[22] Tchékhov a repris cette nouvelle presque mot pour mot dans une de ses farces : *L'Anniversaire de la fondation. Œuv. compl,* t. XVI, p. 235 et sq. – (Tr.).

[23] À votre directeur, ayant rang de général. – (Tr.)

[24] C'est là l'original de l'opéra-bouffe en un acte de P.- O. -Ferroud, joué pour la première fois à Monte-Carlo le 20 mars 1928, et à Paris, au théâtre des Champs-Élysées le 19 juin 1929. Livret du traducteur et d'André G. Block. (Traduction allemande d'André G. Block) Durand et Cie, éditeurs. – À Paris, le rôle de l'infirmier était joué par M. Vanni Marcoux et celui de sacristain par M. Trétiakov. – (Tr.)

[25] Nom fabriqué avec les premiers mots d'un psaume du carême : « *Prête l'oreille à ma prière.* » – (Tr.)

[26] Familièrement et simplement : « Vâssia » – ou même plus loin, « Vâssetchka ». – (Tr.

[27] C'est presque exactement le nom d'un des aigrefins célèbres de la pièce de Gogol, *les Joueurs.* – (Tr.)

[28] *Sic.* – (Tr.)

[29] Pensionnat pour les jeunes filles nobles – (Tr)

[30] Le docteur signe d'un nom de fantaisie équivalant à De Lelièvre ou Des Lièvres. (Tr.)

[31] Il s'agit, bien entendu, d'un ancien serf. – (Tr.)

[32] Sorte de trente et quarante. – (Tr.)

[33] Diminutif de Tânia. – (Tr.)

[34] La rue de Tver. – (Tr.)

[35] Diminutif affectueux de Stiôpa, Stiôpka, qui sont eux-mêmes des diminutifs de Stépane. – (Tr.)

[36] Petite revue illustrée à très grand tirage. – (Tr.)

[37] La scène se passe le dimanche soir, dernier jour gras, qui est « le dimanche du pardon. » On a l'habitude de s'y demander mutuellement pardon avant les pénitences du carême. – (Tr.).

[38] Cocher. – (Tr.)

[39] En français dans le texte. – (Tr.)

[40] Sorte de whist russe. – (Tr.)

[41] Expression des contes populaires. – (Tr.)

[42] Fonctionnaire de la dernière classe du tableau des rangs – (Tr.)

[43] En français. – (Tr.)

[44] Ainsi en français dans le texte, de même que toutes les autres phrases soulignées. – (Tr.)

[45] Cela veut dire l'homme de bon sens, l'homme capable. – (Tr.)

[46] Seigneur, monsieur. – (Tr.)

[47] Publiée en 1902, cette nouvelle semble une des dernières qu'écrivit Antone Tchékhov. – (Tr.)

[48] Petit Paul. Il est d'usage en Russie que le nom monastique que l'on prend, commence par la même lettre que le prénom reçu au baptême. – (Tr.)

[49] Diminutif de *Kâtia.* – (Tr.)

Table des Matières

- L'HOMME À L'ÉTUI
- LE GROSEILLIER ÉPINEUX
- DE L'AMOUR
- LE NUMÉRO GAGNANT
- ENNUIS DE L'EXISTENCE
- LE PENSEUR
- SUPPRIMÉS
- UNE CALOMNIE
- DE MAUVAISE HUMEUR
- UNE NUIT ATROCE
- LE ROMAN DE LA CONTREBASSE
- AU BUREAU DE POSTE
- UNE CRÉATURE SANS DÉFENSE
- LE CADAVRE
- LA POSTE
- CHIRURGIE[24]
- LES NERFS
- SOUFFRANTS
- SIMULATEURS
- TROIS PEURS
- LA NUIT D'AVANT LE JUGEMENT (Récit d'un prévenu)
- EN MER (Récit d'un matelot)
- L'ESCLAVE EN RETRAITE[31]
- CARÊME-PRENANT
- INADVERTANCE
- À L'HÔTEL
- UNE CHIENNE DE PRIX
- UN « VINNTE »
- COÛTEUSES LEÇONS
- UNE INFIDÉLITÉ
- L'ŒUVRE D'ART
- DÉCORÉ
- FILLE D'ALBION
- LE TROUSSEAU
- LES RELÉGUÉS
- L'ÉVÊQUE[47]
- À propos de cette édition électronique

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.
Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Décembre 2007

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de Ebooks libres et gratuits qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, JacquelineM, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !
VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.